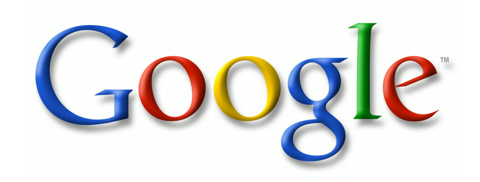
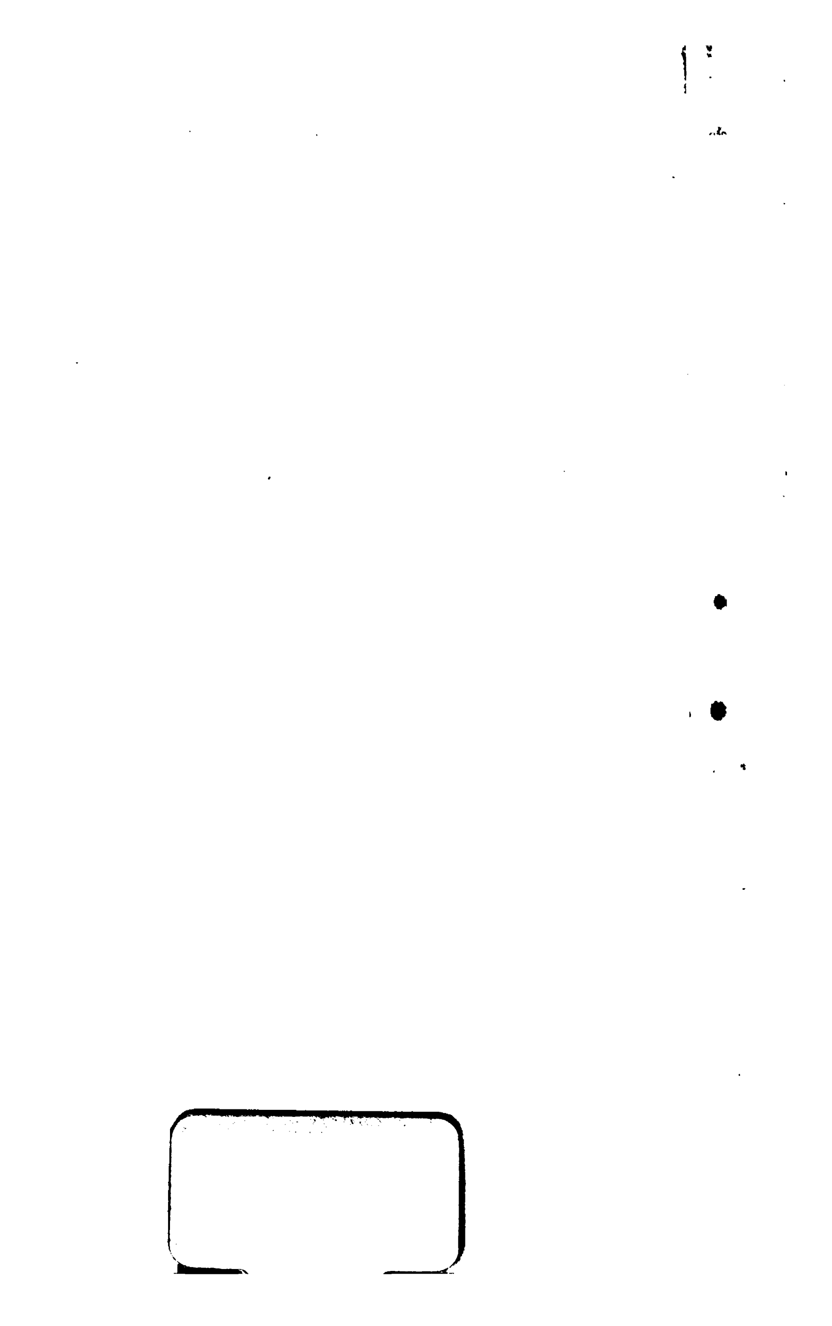




Voltair
NKE

OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-DEUXIEME.

E L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1785.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

Suite de 1773-1775.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 d'avril.

MON cher ange, votre lettre du 13 d'avril m'a bien consolé, mais ne m'a pas guéri, 1773.
par la raison qu'à soixante et dix-neuf ans, avec un corps de roseau et des organes de papier mâché, je suis inguérissable. Toutes les chimères dont je me berçais sont sorties de ma tête. Vous savez que j'avais imaginé de partir de Crète sur un vaisseau suédois, pour venir vous embrasser; la destinée en a ordonné autrement. Je vous avoue que j'en ai été au désespoir, et que mon chagrin n'a pas peu contribué à envenimer l'humeur qui rongeait ...lorable machine.

... va représenter les Crétois à Lyon, à

1773. Bordeaux, à Bruxelles. A l'égard des comédiens de votre ville de Paris, je puis dire d'eux ce que S[t] *Paul* disait des Crétois de son temps : *Ce sont de méchantes bêtes et des ventres paresseux;* je puis ajouter encore que ce sont des ingrats. Ils ont eu le mauvais procédé et la bêtise de préférer je ne sais quel Alcidonis; DIEU les en a punis, en ne leur accordant qu'une représentation. J'espère que M. le maréchal de *Richelieu* pourra mettre quelque ordre dans ce tripot. Il était bien ridicule d'ailleurs que *le Kain* s'avisât de vouloir jouer le rôle d'un jeune homme, tandis que celui de *Teucer* était fait pour sa taille, et le rôle du vieillard pour *Brizard*. Si on ne peut pas réformer le tripot, je m'en lave les mains, et je me borne à mes bosquets et à mes fontaines.

On m'a mandé que la détestable copie, sur laquelle le détestable *Valade* avait fait sa détestable édition, venait d'une autre copie qui avait traîné dans l'antichambre de madame *du Barri;* mais cela est impossible, parce que l'exemplaire prêté par *le Kain* à madame *du Barri* était absolument différent.

Vous saurez, s'il vous plaît, que les Lois de Minos sont suivies de plusieurs pièces très-curieuses qui composent un assez gros volume; c'est ce volume que je veux vous envoyer,

Je cherche des moyens de vous le faire parvenir. Cela n'eſt pas ſi aiſé que vous le penſez, 1773. ſurtout après l'aventure des deux tomes très-condamnables et très-brûlables que de charitables ames m'ont fait la grâce de m'imputer. Ce monde eſt un coupe-gorge, et il y a des gens qui, pour couper la mienne, ſe ſervent d'un long raſoir dont le manche eſt dans une ſacriſtie. Eſt-il poſſible que vous n'ayez pas un moyen à m'indiquer pour vous faire parvenir le recueil crétois? Il ne part pas tous les jours des voyageurs de Genève pour Paris. D'ailleurs, je n'en vois aucun; je fais fermer ma porte à tout le monde; mon triſte état ne me permet pas de recevoir des viſites.

Le Kain m'a écrit ſur ma maladie. Je le crois actuellement à Marſeille: je lui répondrai quand il ſera de retour.

Vous me parlez de la Sophonisbe de *Mairet* rapetaſſée, et tellement rapetaſſée qu'il n'y a pas un ſeul mot de *Mairet*. Vous aurez cette Sophonisbe dans le paquet de la Crète; mais quand et par où? DIEU le ſait, car *Marin* ne peut plus recevoir de gros paquets.

J'ai répondu à tout; mais il me ſemble toujours que je n'ai pas répondu aſſez aux marques de l'amitié conſtante que vous daignez [illegible]ſerver, vous et madame d'*Argental*. [illegible]rps ſouffre beaucoup; mon ame, s'il

1773. y en a une, ce qui eſt fort douteux, vous eſt tendrement attachée juſqu'à la diſſolution entière de mon individu, laquelle eſt fort prochaine. *V.*

LETTRE II.

A M. DIDEROT.

A Ferney, 20 d'avril.

J'AI été bien agréablement ſurpris, Monſieur, en recevant une lettre ſignée *Diderot*, lorſque je revenais d'un bord du Styx à l'autre.

Figurez-vous quelle eût été la joie d'un vieux ſoldat couvert de bleſſures, ſi M. de *Turenne* lui avait écrit. La nature m'a donné la permiſſion de paſſer encore quelque temps dans ce monde; c'eſt-à-dire, une ſeconde entre ce qu'on appelle deux éternités, comme s'il pouvait y en avoir deux.

Je végetterai donc au pied des Alpes encore un inſtant dans la fluante du temps qui engloutit tout. Ma faculté intelligente s'évanouira comme un ſonge, mais avec le regret d'avoir vécu ſans vous voir.

Vous m'envoyez les fables d'un de vos amis. S'il eſt jeune, je réponds qu'il ira très-loin; s'il ne l'eſt pas, on dira de lui qu'il

écrivit avec esprit ce qu'il inventa avec génie : 1773.
c'est ce qu'on disait de *la Motte*. Qui croirait qu'il y eût encore une louange au-dessus de celle-là ? et c'est celle qu'on donne à *la Fontaine : Il écrivit avec naïveté*. Il y a, dans tous les arts, un je ne sais quoi qu'il est bien difficile d'attraper. Tous les philosophes du monde, fondus ensemble, n'auraient pu parvenir à donner l'Armide de *Quinault*, ni *les Animaux malades de la peste* que fit *la Fontaine*, sans savoir même ce qu'il fesait. Il faut avouer que, dans les arts de génie, tout est l'ouvrage de l'instinct. *Corneille* fit la scène d'*Horace* et de *Curiace* comme un oiseau fait son nid, à cela près qu'un oiseau fait toujours bien, et qu'il n'en est pas de même de nous autres chétifs. M. *Boisard* paraît un très-joli oiseau du Parnasse, à qui la nature a donné, au lieu d'instinct, beaucoup de raison, de justesse et de finesse. Je vous envoie ma lettre de remercîmens pour lui. Ma maladie, dont les suites me persécutent encore, ne me permet guère d'être diffus. Soyez sûr que je mourrai en vous regardant comme un homme qui a eu le courage d'être utile à des ingrats, et qui mérite les éloges de tous les sages. Je vous aime, je vous estime, comme si j'étais un age.

Le vieux malade de Ferney, V.

1773.

LETTRE III.

A MADAME NECKER.

A Ferney, 23 d'avril.

La lettre, Madame, dont vous m'honorez m'eſt aſſurément plus précieuſe que tous les ſacremens de mon égliſe catholique, apoſtolique et romaine. Je ne les ai point reçus cette fois-ci. On s'était trop moqué à Paris de cette petite facétie; et le petit-fils de mon maçon, devenu mon évêque, ainſi qu'il ſe prétend le vôtre, avait trop crié contre ma dévotion. Il eſt vrai que je ne m'en porte guère mieux. Preſque tout le monde a été malade dans nos cantons, vers l'entrée du printemps.

Je n'avais point du tout mérité ma maladie. Les plaiſanteries qui ont couru n'avaient, malheureuſement pour moi, aucun fondement; et je vous aſſure que je mourais le plus innocemment du monde.

Je m'arrange aſſez philoſophiquement pour ce grand voyage dont tout le monde parle ſans connaiſſance de cauſe. Comme on n'a point voyagé avant de naître, on ne voyage point quand on n'eſt plus. La faculté penſante, que l'éternel Architecte du monde

nous a donnée, se perd comme la faculté mangeante, buvante et digérante. Les marionnettes de la Providence infinie ne sont pas faites pour durer autant qu'elle. 1773.

De toutes ces marionnettes, la plus sensible à vos bontés, c'est moi. Je vous regarde comme un des êtres les plus privilégiés que l'ordre éternel et immuable des choses ait fait naître sur ce petit globe. Je suis très-fâché de ramper loin de vous sur un petit coin de terre où vous n'êtes plus; je ne vois plus personne, je ferme surtout ma porte à tout étranger: mais je compte que M. *Moultou* viendra ce soir dans mon hermitage, et que nous nous consolerons l'un l'autre en parlant long-temps de vous.

Je remercie M. *Necker* de son souvenir, avec la plus tendre reconnaissance. Madame *Denis* me charge de vous dire à quel point elle vous est attachée.

Agréez le sincère respect, la véritable estime et l'amitié du vieux malade de Ferney.

1773.

LETTRE IV.

A M. LE CHEVALIER DE TOLENDAL.

A Ferney, 28 d'avril.

J'avais eu l'honneur, Monſieur, de connaître particulièrement M. de *Lalli*, et de travailler avec lui, ſous les yeux de M. le maréchal de *Richelieu*, à une entrepriſe dans laquelle il déployait tout ſon zèle pour le roi et pour la France. Je lus avec attention tous les mémoires qui parurent au temps de ſa malheureuſe cataſtrophe. Son innocence me parut démontrée : on ne pouvait lui reprocher que ſon humeur aigrie par tous les contre-temps qu'on lui fit eſſuyer. Il fut perſécuté par pluſieurs membres de la compagnie des Indes, et ſacrifié par le parlement.

Ces deux compagnies ne ſubſiſtent plus, ainſi le temps paraît favorable ; mais il me paraît abſolument néceſſaire de ne faire aucune démarche ſans l'aveu et ſans la protection de monſieur le chancelier.

Peut-être ne vous ſera-t-il pas difficile, Monſieur, de produire des pièces qui exigeront la réviſion du procès ; peut-être obtiendrez-vous d'ailleurs la communication de la

procédure. Une permiſſion ſecrète au greffier criminel pourrait ſuffire. Il me ſemble que M. de *Saint-Prieſt*, conſeiller d'Etat, peut vous aider beaucoup dans cette affaire. Ce fut lui qui, ayant examiné les papiers de M. de *Lalli*, et étant convaincu non-ſeulement de ſon innocence, mais de la réalité de ſes ſervices, lui conſeilla de ſe remettre entre les mains de l'ancien parlement. Ainſi la cauſe de M. de *Lalli* eſt la ſienne auſſi-bien que la vôtre : il doit ſe joindre à vous dans cette affaire ſi juſte et ſi délicate. 1773.

Pour moi, je m'offre à être votre ſecrétaire, malgré mon âge de quatre-vingts ans, et malgré les ſuites très-douloureuſes d'une maladie qui m'a mis au bord du tombeau. Ce ſera une conſolation pour moi que mon dernier travail ſoit pour la défenſe de la vérité.

Je ne ſais s'il eſt convenable de faire imprimer le manuſcrit que vous m'avez envoyé ; je doute qu'il puiſſe ſervir, et je crains qu'il ne puiſſe nuire. Il ne faut, dans une pareille affaire, que des démonſtrations fondées ſur les procédures mêmes. Une réponſe à un petit libelle inconnu ne ferait aucune ſenſation dans Paris. De plus, on ferait en droit de vous demander des preuves des diſcours que vous faites tenir à un préſident du parlement, à un avocat général, au rapporteur, à des

1773. officiers ; et, fi ces difcours n'étaient pas avoués par ceux à qui vous les attribuez, on vous ferait les mêmes reproches que vous faites à l'auteur du libelle. Cette obfervation me paraît très-effentielle.

D'ailleurs, ce libelle m'eft abfolument inconnu, et aucun de mes amis ne m'en a jamais parlé. Il ferait bon, Monfieur, que vous euffiez la bonté de me l'envoyer par M. *Marin*, qui voudrait bien s'en charger.

Souffrez que ma lettre foit pour madame la comteffe de *la Heuze* comme pour vous. Ma faibleffe et mes fouffrances préfentes ne me permettent pas d'entrer dans de grands détails. Je lui écris fimplement pour l'affurer de l'intérêt que je prends à la mémoire de M. de *Lalli*. Je vous prie l'un et l'autre d'en être perfuadés.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les fentimens que je vous dois, Monfieur, votre, &c.

LETTRE V.

1773.

A M. MARMONTEL.

A Ferney, 28 d'avril.

MON cher ami, vous venez bien à propos au ſecours des libraires de Paris, qui ſans vous n'auraient fait qu'une collection inſipide; et, grâces aux ſoins dont vous voulez bien les honorer, je crois que l'ouvrage ſera très-intéreſſant et très-inſtructif.

La tragédie de Sophonisbe n'eſt pas ſi bien réformée que celle de Venceſlas. La raiſon en eſt qu'on n'a pas laiſſé ſubſiſter un ſeul vers de *Mairet*.

Il y a long-temps que je cherche une occaſion de vous envoyer un petit recueil pour mettre dans un coin de votre bibliothéque; mais la contrebande eſt devenue ſi difficile, que je ne ſais comment m'y prendre.

Je vous remercie de demeurer dans un *impaſſe*, mais je ne vous pardonne pas d'écrire français par un *o*.

Je vous embraſſe bien tendrement.

1773.

LETTRE VI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 5 de mai.

C'EST toujours au premier gentilhomme de la chambre, au grand-maître des jeux et des plaisirs, que j'ai l'honneur de m'adreſſer. Je lui ai écrit en faveur de *Patras*, que je crois très-utile au théâtre que mon héros veut rétablir.

Je lui préſente aujourd'hui requête pour *la Borde*, dont on prétend que la Pandore eſt devenue un ouvrage très-agréable. Je crois qu'il mourra de douleur ſi mon héros ne fait pas exécuter ſon ſpectacle aux fêtes de madame la comteſſe d'*Artois* ; et moi je reprendrais peut-être un peu de vie, ſi cette aventure pouvait me fournir une occaſion de vous faire ma cour pendant quelques jours.

Je crois que cette Pandore, avec ſa boîte, a été en effet la ſource de bien des maux, puiſqu'elle fit mourir de chagrin ce pauvre *Royer*, et qu'elle eſt capable de jouer un pareil tour à *la Borde*. Les muſiciens me paraiſſent encore plus ſenſibles que les poëtes. Il y a long-temps, Monſeigneur, que je cherche le

moyen de vous envoyer un recueil qui contient les Lois de Minos et plusieurs petits 1773.
ouvrages, en prose et en vers, assez curieux. Je vous damanderais une petite place pour ce livre dans votre bibliothéque ; il est assez rare jusqu'à présent. Ne puis-je pas vous l'envoyer sous l'enveloppe de M. le duc d'*Aiguillon*? J'attends sur cela vos ordres.

On va jouer les Lois de Minos à Lyon; le spectacle sera très-beau, mais les acteurs sont bien médiocres. Je compte que la pièce sera mieux jouée dans votre capitale de la Guiénne. Je n'irai point voir le spectacle de Lyon : les suites de ma maladie ne me le permettent pas; mais quand il s'agira d'obéir à vos ordres, je trouverai des ailes, et je volerai. Je vois qu'un certain voyage est un peu différé ; tant mieux, car nous n'avons point encore de printemps, mais en récompense nous sommes entourés de neige.

Conservez vos bontés à ce pauvre malade qui ne respire que pour en sentir tout le prix. *V.*

N. B. On me mande que *la Borde* a beaucoup retravaillé sa Pandore, et qu'elle est très-digne de votre protection.

1773.

LETTRE VII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 8 de mai.

Vous voulez que je vous écrive, mon cher ange ; c'eſt à moi bien plutôt de vous ſupplier de m'écrire, et de me mander des nouvelles de madame d'*Argental*. Que puis-je vous mander du fond de ma retraite ? vous amuſerai-je beaucoup, quand je vous dirai que je ſuis en Sibérie, ſous le quarante-ſixième degré et demi de latitude, et que nous avons au 8 de mai plus de cent pieds de neige au revers du mont Jura ; que tous nos fruits ſont perdus ; que ma pauvre colonie eſt ſur le point d'être ruinée, et que je ſerais peut-être à Paris actuellement, auprès de vous, ſans la friponnerie de *Valade*, et l'impertinente ingratitude des comédiens ? Mille contre-temps à la fois ont exercé ma patience ; ma mauvaiſe ſanté la met encore à de plus grandes épreuves.

Je ne ſais point du tout comment m'y prendre pour vous envoyer ce recueil à la tête duquel les Lois de Minos ſe trouvent : ce qu'on peut dans un temps, on ne le peut pas dans un autre : tous les envois de livres

du

du pays étranger font devenus plus difficiles que jamais. Je pourrais hafarder d'envoyer le petit paquet, par le carroffe de Lyon, à la chambre fyndicale de Paris. Voyez fi vous pourriez le réclamer, et fi M. de *Sartine* voudrait vous le faire rendre. Je fuis étranger, je fuis de contrebande ; je fuis environné de chagrins, quoique je tâche de n'en point prendre. Je fuis vieux, je fuis malade; j'ai la mort fur le bout du nez, fi ce n'eft pas pour cette année, c'eft pour l'année prochaine. On ne meurt point comme on veut dans les heureux pays libres qu'on appelle papiftes ou papaux. *Rabelais* dit qu'on y eft toujours tourmenté par les clers-gots et par les évec-gots. On ne fait où fe fourrer; j'efpère pourtant que je m'en tirerai galamment; mais avouez que tout cela n'eft pas joyeux. La philofophie fait qu'on prend fon parti, mais elle eft trop férieufe cette philofophie, et on ne rit point entre des peines préfentes et un anéantiffement prochain. Je gagerais que *Démocrite* n'eft pas mort en riant.

1773.

Sur ce, mon cher ange, portez-vous bien et vivez.

Je croyais *le Kain* à Marfeille. Permettez : je vous adreffe un petit mot de réponfe : je dois à une lettre qu'il m'écrivit, il y 'us d'un mois.

1773. Pour mademoiselle *Daudet*, je lui en dois une depuis le mois de janvier ; il y a prescription. Je vous supplie de lui dire que mon triste état m'a mis dans l'impossibilité de lui répondre : rien n'est si inutile qu'une lettre de complimens. Je lui souhaite fortune et plaisirs, et surtout qu'elle reste à Paris le plus qu'elle pourra. Quoique je n'aime point Paris, je sens bien qu'on doit l'aimer.

Que mes anges me conservent un peu d'amitié, je serai consolé dans mes neiges et dans mes tribulations ; je leur serai attaché tant que mon cœur battra dans ma très-faible machine.

LETTRE VIII.

A M. MARIN.

8 de mai.

Mon cher Monsieur, je crois, Dieu me pardonne, que je suis encore en vie : en ce cas, je vous prie d'envoyer un exemplaire de ce petit ouvrage à M. de *la Harpe*. Pourriez-vous me faire parvenir le nouveau mémoi de *la Croix?* je sais qu'il écrit plutôt contr M. *Linguet* que contre M. de *Morangiès*. C'e

une chofe déplorable qu'on fe déchaîne fi univerfellement contre un avocat qui ne fait que fon devoir. On dit qu'on ne jugera ce procès que fur les probabilités qui frappent tout le monde; mais je n'en crois rien. Les juges font aftreints à fuivre les lois. L'ancien parlement fe mettait au-deffus : celui ci n'eft pas encore affez puiffant pour prendre de telles libertés. La détention de M. de *Morangiés*, et le refus d'entendre de nouveaux témoins, me font trembler pour lui. Je le regarderai toujours comme un homme très-innocent. Dieu veuille qu'il n'augmente pas mon catalogue des innocens condamnés! 1773.

Avez-vous vu M. de *Tolendal* (*)? fon oncle eft une terrible preuve de ce que peut la cabale. Le roi de Pruffe a, parmi fes officiers, le jeune d'*Etallonde* qui fut condamné, avec le chevalier de *la Barre*, à la queftion ordinaire et extraordinaire, à l'amputation de la main droite et de la langue, et à être brûlé vif pour n'avoir pas ôté fon chapeau devant des capucins, et pour avoir chanté je ne fais quelle chanfon que perfonne ne connaît. C'eft un exemple qu'il faut toujours avoir devant les yeux : il nous prouve

(*) M. le comte de *Lalli*. M. de *Voltaire* le croyait alors neveu; et non fils de celui dont il cherchait à faire réhabiliter la mémoire.

1773. que notre ſiècle eſt auſſi abominable que frivole. Il y a bientôt quatre vingts ans que je ſuis au monde, et je n'ai jamais vu que des injuſtices. Je crois que *Mathuſalem* aurait pu en dire autant.

LETTRE IX.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 19 de mai.

Ce que madame *Denis* veut vous dire, Madame, c'eſt que monſieur le maréchal de *Richelieu*, votre ami, vient de m'affliger d'une manière bien ſenſible pour un cœur qui lui eſt ſi tendrement attaché depuis plus de cinquante ans. Il m'accable d'abord de bontés au ſujet des Lois de Minos; il n'a jamais été ſi empreſſé avec moi; et le moment d'après il m'accable de dégoûts, il me traite comme ſes maîtreſſes. Voici le fait: dans la chaleur de nos tendreſſes renaiſſantes, je lui dédie les Lois de Minos, et je me livre dans cette dédicace à toute ma paſſion pour lui; il me promet et me donne ſa parole d'honneur qu'il fera repréſenter les Lois de Minos, à Fontainebleau, au mariage de M. le comte d'*Artois*. Sur cette parole, je

retire la pièce des mains des comédiens qui allaient la jouer, et je n'ai de confiance qu'en ses bontés. 1773.

Quelque temps après, *le Kain* vient lui présenter la liste des pièces qu'on doit donner à Fontainebleau ; il met dans cette liste plusieurs de mes pièces, et surtout les Lois de Minos. M. le maréchal les raye toutes, et substitue à leur place le Catilina de *Crébillon*, et je ne sais quelles autres pièces barbares. Voilà ce qu'on me mande, et ce que j'ai peine à croire : je l'aime et je le respecte trop pour croire qu'il en ait usé ainsi avec moi, dans le temps même qu'il me prodiguait les marques les plus flatteuses de l'amitié dont il m'a honoré depuis si long-temps.

Nous avons recours, ma nièce et moi, Madame, à celle qui connaît si bien le prix de l'amitié, à celle dont la bienveillance et l'équité sont si actives, à celle qui a tiré notre ami *Racle* du profond bourbier où il était plongé, à celle qui n'entreprend rien dont elle ne vienne à bout. Vous allez à la chasse des perdrix ; allez à la chasse de monsieur de *Richelieu* : trouvez-le, parlez-lui, faites-le rougir, s'il est coupable, faites-le rentrer en lui-même, ramenez-moi mon infidelle. Il n'appartient qu'à vous de faire de tels miracles. Vous connaissez ma position : cette petite aventure

1773. tient à des chofes qui font effentielles pour moi, et même pour ma famille.

Nous vous prions de vouloir bien ajouter aux bons offices que nous vous demandons, celui de parler de vous-même à mon perfide; d'ignorer avec lui que nous vous avons écrit; de lui dire que vous ne venez lui repréfenter fon inconftance que fur le bruit public, et que vous ne fauriez fouffrir qu'on attaque ainfi fa gloire.

Franchement, Madame, rien n'eft plus cruel que de fe voir abandonné et trahi fur la fin de fa vie par les perfonnes fur lefquelles on avait le plus compté, et dans qui on avait mis toutes fes affections. Il n'y a que vos bontés qui puiffent me confoler, et me tenir lieu de ce que je perds.

J'ai l'honneur de vous envoyer un exemplaire de la pièce en queftion, avec des notes que je vous prie de lire quand vous n'irez point à la chaffe.

Agréez, Madame, mon refpect et mon attachement inviolable. *V.*

LETTRE X.

1773.

A M. CHRISTIN.

20 de mai.

Vous êtes, mon cher ami, meilleur citoyen que les anciens Romains; ils étaient dispensés d'aller à la guerre pour le service de la république; et vous, à peine êtes-vous marié que vous faites la campagne la plus vive en faveur du genre-humain contre les bêtes puantes appelées moines. Tout ce que je peux faire à présent, est de lever les mains au ciel pendant que vous vous battez.

Il y a des choses qui m'ont paru fort équivoques dans le mémoire de l'avocat de Besançon. Je tremblerai toujours jusqu'au jour de la décision. Ce serait au roi à terminer ce grand procès dans toute la France. L'abolissement du droit barbare de main-morte serait encore plus nécessaire que l'abolissement des jésuites. Puisse le roi jouir de la gloire de nous avoir délivrés de ces deux pestes! Bonsoir, mon cher philosophe; soyez le plus heureux des maris et des avocats.

1773.

A madame Chrîstin.

Vous m'avez prévenu, Madame ; c'était à moi de faire mon compliment à la femme de mon meilleur ami. Je me ferais fans doute acquitté de ce devoir, fi les fuites de ma maladie ne m'en avaient empêché.

Je vous fouhaite tout le bonheur que vous méritez, et je fuis sûr que vous l'aurez. On ne peut être plus fenfible que je le fuis à la bonté que vous avez eue de m'écrire : fi j'avais eu de la fanté, j'aurais été un des garçons de la noce.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XI.

A M. DE LA HARPE.

24 de mai.

Je fouhaite que la calomnie ne députe point quelques-uns de fes ferpens à la cour, pour perdre ce génie naiffant, en cas que la cour entende parler de fes talens ; page 10 de l'Epître morale et inftructive de *Guillaume Vadé.*

Vous voyez, mon cher ami, que *Guillaume* était très-inftruit, qu'il y avait des préjugés

contre

contre celui qui a donné quelquefois de ſi bonnes ailes aux talons de *Mercure*, et dont le génie alarme ceux qui n'en ont pas. 1773.

J'ai ouï dire que *Guillaume Vadé*, avant ſa mort, avait eſſuyé quelques injuſtices un peu plus fortes; qu'un commentateur avait interprété fort mal ſes diſcours auprès d'un ſatrape de Perſe, lorſque *Guillaume* était à la campagne, à quelques lieues d'Iſpahan; mais ce n'eſt point de cela que *Guillaume* mourut : il était accoutumé à tous ces orages, et il en riait. On s'était imaginé qu'il était fort ſenſible à toutes ces misères, on ſe trompait beaucoup.

Sa nièce, *Catherine Vadé*, que vous avez connue, vous dira qu'il avait le plus profond mépris pour les tracaſſeries perſannes. Il était quelquefois un peu malin, ſoit quand il écrivait à *Nicolas*, ſoit quand il écrivait à *Flaccus*; mais il fut très-ſenſible et reconnaiſſant pour le ſecrétaire intime de *Flaccus*, lequel avait l'eſprit et les grâces de ſon maître : il m'a même chargé, en mourant, de dire à ce ſecrétaire intime qu'il ne l'oubliait point, quoiqu'il allât boire les eaux du fleuve de l'oubli. Il me le recommandait en préſence de *Catherine* ſa nièce. Je vous exhorte, lui diſait-il ſouvent, à ne point craindre vos envieux, à marcher toujours dans le ſentier

1773. épineux de la gloire, entre le général d'armée *Watvick* et le ministre *Barmécide;* comptez, quand on a la gloire pour soi, que le reste vient tôt ou tard.

Je pense comme *Guillaume.* Je vous suis très-sincèrement dévoué, et j'en prends à témoin *Catherine;* j'espère trouver l'occasion de vous le prouver. Il y a long-temps que je vous ai dit: *Macte animo, generose puer.*

LETTRE XII.

A MONSIEUR LE CHEVALIER DE LALLI-TOLENDAL.

24 de mai.

Vous avez, Monsieur, du courage dans l'esprit comme dans le cœur; et une chose à laquelle vous ne faites peut-être pas attention, c'est que votre Mémoire est de l'éloquence la plus forte et la plus touchante.

On m'a mandé que le roi vous avait accordé une grande grâce, il y a quelques mois. Vous ne pouviez mieux lui en marquer votre reconnaissance qu'en manifestant l'injustice des juges qui ont trempé dans le sang de votre

oncle leurs mains teintes du ſang du chevalier de *la Barre*. Ces tuteurs des rois étaient les ennemis du roi : vous le ſervez en demandant juſtice contre eux. 1773.

Je penſe que c'eſt un devoir indiſpenſable à M. de *Saint-Prieſt* de ſe joindre à vous. Je ne ſais pas comment il eſt votre parent ou votre allié, je ne ſais pas même ce que vous eſt madame la comteſſe de *la Heuze*, ſi elle eſt votre tante ou votre ſœur. Je vous prie de vouloir bien mettre au fait un ſolitaire ſi ignorant, en cas que vous lui faſſiez l'honneur de lui écrire.

J'ai peur que l'homme puiſſant, à qui vous vous êtes adreſſé, ne vous ait donné des paroles et non pas une parole ; mais il ne vous empêchera pas de tenter toutes les voies de venger la mort et la mémoire de votre oncle.

Je préſume que madame *du Barri* vous protégerait dans une entrepriſe ſi juſte et ſi décente. J'oſe croire encore que M. le maréchal de *Richelieu*, que j'ai vu l'ami de M. de *Lalli*, ne vous abandonnerait pas.

Enfin, on peut faire un mémoire au nom de la famille. Il me ſemble qu'il faudrait que ce mémoire fût ſigné d'un avocat au conſeil. La requête la plus juſte n'aura aucun ſuccès ſi elle n'eſt pas dans la forme légale, et ne

1773. sera regardée tout au plus que comme une plainte inutile.

J'ajoute, et avec chagrin, qu'il faudra se résoudre à épargner, autant qu'on le pourra, les ennemis qui ont déposé contre leur général. Ils sont en grand nombre; et on doit songer, ce me semble, plutôt à justifier le condamné qu'à s'emporter contre les accusateurs. Sa mémoire réhabilitée les couvrira d'opprobre.

Il me paraît que vous avez un juste sujet de présenter requête en révision, si vous prouvez que plusieurs pièces importantes n'ont point été lues. Il n'y a point, en ce cas, d'avocat au conseil qui refuse de signer votre mémoire. Alors vous aurez la consolation d'entendre la voix du public se joindre à la vôtre, et ce cri général éveillera la justice.

Je suis plus malade encore que je ne suis vieux; mais mon âge et mes souffrances ne peuvent diminuer l'intérêt que je prends à cette cruelle affaire, et les sentimens que vous m'inspirez.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XIII. 1773.

A M. VASSELIER, *à Lyon.*

Mai.

Vous êtes donc mon confrère en fait de goutte, mon cher ami? Pour moi, je n'ai la goutte que comme un acceſſoire à tous mes maux. On ſait bien qu'il faut mourir; mais, en conſcience, il ne faudrait pas aller à la mort par de ſi vilains chemins. Je déſire bien vivement de guérir pour venir vous voir, mais je commence à en déſeſpérer.

Je ne ſuis point du tout étonné de l'évêque dont vous me parlez. Les comédiens ſont toujours jaloux les uns des autres. Nous allons avoir une troupe en Savoie, à la porte de Genève, qui fera ſans doute crever de dépit celle que nous avons déjà à l'autre porte en France. Chacun joue la comédie de ſon côté; je ne la joue pas, mon cher correſpondant, en vous diſant combien je vous aime.

Mille grâces de la belle branche de palmier. *Quid retribuam domino?*

P. S. Il y a, dans le Bugey, un brave

1773. officier qui aime la lecture, qui eſt philoſophe, et qui m'a demandé des livres. Je crois ne pouvoir mieux remplir mon devoir de miſſionnaire qu'en m'adreſſant à vous. Je vous envoie le paquet que je vous ſupplie inſtamment de faire tenir à ce digne officier à qui le roi ne donne pas de quoi acheter des livres.

Faites un philoſophe, et DIEU vous le rendra. Je ne puis faire une meilleure action dans le triſte état où je ſuis.

LETTRE XIV.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 4 de juin.

La protectrice réuſſit à tout ce qu'elle entreprend, et ſes entrepriſes ſont toujours de faire du bien. Je me jette à ſes pieds, et je les baiſe avec mes lèvres de quatre-vingts ans, en la priant ſeulement de détourner les yeux.

Mon doyen de l'académie, qui eſt fort mon cadet, a eu la bonté de m'écrire une lettre très-conſolante. Je lui écris aujourd'hui ſur nos hiſtrions qui ſont à ſes ordres, et je le

ſupplie, comme je l'ai toujours ſupplié, et comme il me l'a toujours promis, de faire jouer, ſur la fin de ſon année, les Lois de Minos, d'un jeune auteur, et la Sophonisbe de *Mairet*, qui eſt mort il y a environ cent trente ans ; le tout ſans préjudice des autres faveurs qu'il peut me faire, et ſur leſquelles vous avez inſiſté avec votre généroſité ordinaire. 1773.

J'aurais bien voulu vous envoyer des Lois de Minos pour vos amis, et ſurtout pour monſieur votre frère ; mais M. d'*Ogni* me mande qu'il ne peut plus ſe charger de paquets de livres. Il veut bien faire paſſer toutes les montres de ma colonie dont il eſt le protecteur ; mais, pour la littérature, on dit qu'elle eſt aujourd'hui de contrebande, et que les commis à la douane des penſées n'en laiſſent entrer aucune. Je crois pourtant que, ſi jamais vous rencontrez M. d'*Ogni*, vous pourriez lui demander grâce pour les Lois de Minos, et alors vous en auriez tant qu'il vous plairait.

A propos de lois, Madame, je ne ſuis point ſurpris de la ſentence portée contre M. de *Morangiés ;* j'ai toujours dit qu'ayant eu l'imprudence de faire des billets, il ſerait obligé de les payer, quoiqu'il ſoit évident qu'il n'en ait jamais touché l'argent.

1773. J'ai toujours dit encore que les faux témoins qui ont dépofé contre lui, ayant eu le temps de fe concerter et de s'affermir dans leurs iniquités, triompheraient de l'innocence imprudente.

Voilà une affaire bien fingulière et bien malheureufe. Elle doit apprendre à toute la nobleffe de France à n'avoir jamais affaire avec des ufuriers, et à ne jamais connaître madame de *la Reffource:* mais on ne corrigera point nos officiers du bel air. J'ai peur qu'il ne foit difficile de faire modérer la fentence par le parlement, et impoffible d'en changer le fond, à moins que quelqu'un des fripons qui ont gagné leur procès ne meure inceffamment, et ne demande pardon à DIEU et à la juftice de fes manœuvres criminelles. Toute cette aventure fera long-temps un grand problème. Il ne faut compter dans ce monde que fur votre belle ame et fur votre amitié courageufe; mais daignez compter auffi, Madame, fur la très-tendre et très-refpectueufe reconnaiffance de ce pauvre malade du mont Jura.

Voltaire.

LETTRE XV.

1773.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 4 de juin.

En vérité, Monſeigneur je ne ſais ſi je dois pleurer ou rire de ce que vous me mandez dans votre lettre du 28 de mai ; mais quand un comédien fait une tracaſſerie à M. le maréchal de *Richelieu*, il faut rire, et c'eſt ſans doute ce que vous avez fait.

J'admire ſeulement votre bonté de daigner m'écrire, lorſque les autres tracaſſeries de Bordeaux pour du pain, qui ont été, dit-on, ſuivies d'une ſédition meurtrière, attiraient toute votre attention. Si cet orage eſt paſſé, permettez-moi de vous parler d'abord d'une choſe qui m'intéreſſe beaucoup plus que tous les ſpectacles de Fontainebleau et de Verſailles ; c'eſt du petit voyage dont vous m'aviez flatté. L'état cruel où je ſuis ne m'aurait certainement pas empêché d'être à vos ordres ; il n'y a que la mort qui eût pu me retenir à Ferney ; mais je vois que tout eſt rompu, et c'eſt-là ce qui me fait pleurer. J'avais tout arrangé pour cette petite courſe ; il ne m'appartient pas d'avoir une dormeuſe,

—— mais j'avais une voiture que j'appelais une
1773. commode. Il faut s'attendre aux contre-temps jusqu'au dernier moment de ſa vie.

Quant à l'article des ſpectacles, mon héros eſt engagé d'honneur à protéger mon hiſtrionage. J'ignore quel eſt le goût de la cour, j'ignore l'eſprit du temps préſent ; mais je compterai toujours ſur votre indulgence pour moi, et ſur votre protection néceſſaire à ma jeuneſſe.

Je vous ai ſupplié, et je vous ſupplie encore, d'honorer d'une place dans votre liſte le roi de Suède, ſous le nom de *Teucer*, malgré toutes les différences qui ſe trouvent entre ces deux perſonnages.

Je vous demande votre protection pour *Mairet*, qui eſt mort il y a environ ſix-vingts ans, et qui était protégé par votre grand-oncle : il ne tient qu'à vous de le reſſuſciter. Minos et Sophonisbe ſont deux pièces nouvelles ; toutes deux, et ſurtout les Lois de Minos, forment des ſpectacles où il y a beaucoup d'action. On dit que c'eſt ce qu'il faut aujourd'hui, car tout le monde a des yeux, et tout le monde n'a pas des oreilles.

Je vous réitère donc ma très-humble et très-inſtante prière, de vouloir bien ordonner à noſſeigneurs les acteurs de jouer ces deux pièces ſur la fin de votre année. J'aurai le

temps de les rendre moins indignes de vous,
si je suis en vie. 1773.

Je quitte le cothurne pour vous parler de ma *colonie*. Vous qui gouvernez une grande province, vous sentez quelles peines a dû éprouver un homme obscur, sans pouvoir, sans crédit, avec une fortune assez médiocre, en établissant des manufactures qui demandaient un million d'avances pour être bien affermies. Il a fallu changer un misérable hameau en une espèce de ville florissante, bâtir des maisons, prêter de l'argent, faire venir les artistes les plus habiles, qui font les montres que les plus fameux horlogers de Paris vendent sous leur nom. Il a fallu leur procurer des correspondances dans les quatre parties du monde : je vous réponds que cela est plus difficile à faire que la tragédie des Lois de Minos, qui ne m'a pas coûté huit jours. Les plus petits objets, dans une telle entreprise, ne sont pas à négliger. Ma colonie était perdue, et expirait dans sa naissance, si M. le duc de *Choiseul* n'avait pas pris et payé, au nom du roi, plusieurs de nos ouvrages, et si l'impératrice de Russie n'en avait pas fait venir pour environ vingt mille écus.

Les deux montres que M. le duc de *Duras* oulut bien accepter pour le roi, au mariage

de madame la dauphine, avaient un grand
1773. défaut. Un miférable peintre en émail, qui croyait avoir un portrait reſſemblant de madame la dauphine, la peignit fort mal fur les boîtes de ces montres. Je n'ofe vous propofer de les renvoyer. Si vous pouvez pouſſer vos bontés jufqu'à faire payer les fieurs *Ceret* et *Dufour* de ces deux montres, je vous aurai beaucoup d'obligation, ils font les moins riches de la colonie. Daignez faire dire un mot à monfieur *Hébert*, et un frère de *Ceret*, qui eft fon correfpondant à Paris, ira chercher l'argent.

Je vous demande bien pardon d'entrer dans de tels détails avec le vainqueur de Mahon et le défenfeur de Gênes; mais enfin mon héros daigne quelquefois s'amufer de bagatelles. On n'eft pas toujours à la tête d'une armée; il faut bien defcendre quelquefois aux niaiferies de la vie civile.

A propos de niaiferies, fouvenez-vous bien, je vous en prie, que je vous ai envoyé dans *Patras* un acteur qui deviendrait en trois mois égal à *le Kain* en bien des chofes, et très-fupérieur à lui par le don de faire répandre des larmes. Je m'y connais, je fuis du métier. J'ai joué *Cicéron* et *Lufignan*, avec un prodigieux fuccès; mais ce n'était pas le *Cicéron* du barbare *Crébillon*.

J'envoie *Patras* à l'impératrice de Ruſſie,

avec un autre comédien assez bon, dont on n'a point voulu à Paris. Je suis fâché que le Nord l'emporte sur le Midi en tant de choses. 1773.

Quand je songe à cette lettre prolixe dont j'importune mon héros, je suis tout honteux. Cependant je le conjure de la lire toute entière, et de conserver ses bontés à son vieux courtisan, tout ennuyeux qu'il peut être.

Certainement, il lui sera attaché jusqu'au dernier moment de sa vie avec le respect le plus tendre. *V.*

LETTRE XVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de juin.

Je n'ai jamais, mon cher ange, rien entendu aux affaires de ce monde. Le maître des jeux m'écrit de son côté, et dit que le grand acteur en a menti, et qu'il y est fort sujet. D'un autre côté, je recevais plusieurs lettres qui m'affligeaient infiniment; elles me peignaient, comme mon ennemi déclaré, un homme à qui je suis attaché depuis cinquante ans, et à qui je venais de donner des marques publiques d'une estime et d'une vénération qu'on me repro-

chait. A toutes ces tracasseries se joignait la
1773. détestable édition de mon ami *Valade*, et la petite humiliation qui résulte toujours d'avoir affaire à mon ami *Fréron*.

Je ne sais pas trop quel est le goût de la cour ; je ne sais pas même s'il y a un goût en France. J'ignore ce qui convient, et ce qui ne convient pas ; mais je sais très-certainement que j'avais écrit au maître des jeux plusieurs fois, pour le prier de donner une place dans sa liste à mes pauvres Crétois, pour le mois de novembre ; et il a oublié sans doute qu'il me l'avait promis formellement ; il voulait même ressusciter *Mairet*. Il m'avait demandé quelques changemens à l'habit de Sophonisbe ; j'y travaillai sur le champ, il en fut content ; apparemment qu'il ne l'est plus. Je vous enverrai incessamment cette vieille Sophonisbe, la mère du théâtre français, dont j'ai replâtré les rides. Elle aurait été bien reçue à la cour, du temps du cardinal de *Richelieu* ; mais les choses pourraient bien avoir changé du temps du maréchal. Je lui écrirai encore pour le faire souvenir qu'en qualité de premier gentilhomme de la chambre, il m'a promis de présenter *Astérie* et *Sophonisbe* comme de nouvelles mariées. Je ne demande point qu'elles soient baisées, mais seulement qu'elles fassent la révérence.

C'eſt aſſez parler du tripot; voici maintenant bien des grâces que je vous demande. 1773.

Premièrement, c'eſt de vouloir bien aſſurer madame de *Saint-Julien*, M. le duc de *Duras* et M. le comte de *Biſſy*, de ma reconnaiſſance que vous exprimerez bien mieux que moi, et que vous ferez bien mieux valoir quand vous les verrez.

Je penſe qu'il faut attendre le mois de novembre, et la préſentation de ces deux dames, avant de faire la moindre démarche ſur ce que vous ſavez.

Je vous ſupplie enſuite de me dire ſi vous avez entendu parler d'un neveu du comte de *Lalli*, qui a obtenu du roi je ne ſais quelle grâce, concernant la petite fortune que ſon malheureux oncle pouvait avoir laiſſée. Il eſt aux mouſquetaires, ſous le nom de M. de *Tolendal*. Le connaiſſez-vous? en avez-vous entendu parler? Je vois quelquefois dans mes rêves, à droite et à gauche, le comte de *Lalli* et le chevalier de *la Barre*, et je me dis: Quiconque a du pain et une retraite aſſurée, doit ſe croire heureux. Ma retraite cependant eſt bien troublée; ma vieilleſſe languiſſante ne peut ſupporter les peines que ma colonie me donne; elle a été juſqu'ici très-utile à l'Etat. [S]i monſieur le contrôleur général avait pu la [p]rotéger, et me faire payer de ce qu'il me

1773. devait, je ne ferais ... le cruel embarras où je me trouve. ... espèce de petite ville fort jolie, ... que bientôt elle ne soit déserte. Il faut s'attendre à tout, et mourir.

Que madame d'*Argental* vive heureuse et pleine de santé avec vous ! voilà, encore une fois, ma consolation. *V.*

LETTRE XVII.

A M. LE CHEVALIER HAMILTON,

AMBASSADEUR A NAPLES.

A Ferney, le 17 de juin.

MONSIEUR,

Le public vous a l'obligation de connaître le Vésuve et l'Etna beaucoup mieux qu'ils ne furent connus du temps des cyclopes, et ensuite de celui de *Pline*. Les montagnes que vous avez vues de mes fenêtres à Ferney, sont dans un goût tout opposé. Votre Vésuve et votre Etna sont pleins de caprices; ils ressemblent aux petits hommes trop vifs, qui se mettent souvent en colère sans raison ; ... nos montagnes de glacières, qui sont dix f...

plus hautes, et quarante fois plus étendues, ont toujours le même visage, et sont dans un calme éternel. Des lacs toujours glacés, de six milles de longueur, sont établis dans la moyenne région de l'air, entre des rochers blancs, au-dessus des nuages et du tonnerre, sans qu'il y ait eu de l'altération depuis des milliers de siècles. 1773.

Il n'y a pas bien loin, de la fournaise où vous êtes, à la glacière de la Suisse; et cependant quelle énorme différence entre les terrains, entre les hommes, entre les gouvernemens, entre *Calvin* et *San-Gennaro !*

J'ai vu avec douleur que vous n'avez pu faire rajuster un thermomètre en Sicile. Que dirait *Archimède*, s'il revenait à Syracuse? mais que diraient les *Trajan* et les *Antonin*, s'ils revenaient à Rome?

Je trouve tout simple que les éruptions des volcans produisent des monticules; ceux que les fourmis élèvent dans nos jardins sont bien plus étonnans. Ces petites montagnes, formées en huit jours par des insectes, ont deux ou trois cents fois la hauteur de l'architecte. Mais pour nos vénérables montagnes, seules dignes de ce nom, d'où partent le Rhin, le Danube, le Rhône, le Pô, ces énormes masses paraissent avoir plus de consistance que Monte-nuovo, et que la prétendue nouvelle île de

1773. Santorin. La grande chaîne de hautes montagnes qui couronnent la terre en tout sens, m'a toujours paru aussi ancienne que le monde; ce sont les os de ce grand animal; il mourrait de soif, s'il n'y avait pas de fleuves; et il n'y aurait aucun fleuve sans ces montagnes qui en sont les réservoirs perpétuels. On se moquera bien un jour de nous, quand on saura que nous avons eu des charlatans qui ont voulu nous faire accroire que les courans des mers avaient formé les Alpes, le mont Taurus, les Pyrénées et les Cordelières.

Tout Paris, en dernier lieu, était en alarmes; il s'était persuadé qu'une comète viendrait dissoudre notre globe le 20 ou le 21 de mai. Dans cette attente de la fin du monde, on manda que les dames de la cour et les dames de la halle allaient à confesse, ce qui est, comme vous savez, un secret infaillible pour détourner les comètes de leur chemin. Des gens, qui n'étaient pas astronomes, prédirent autrefois la fin du monde pour la génération où ils vivaient. Est-ce par pitié ou par colère que cette catastrophe a été différée? To be, or not to be; that is the question, &c.

LETTRE XVIII. 1773.

A M. LE PRINCE DE GALLITZIN,

AMBASSADEUR A LA HAIE.

A Ferney, le 19 de juin.

MONSIEUR LE PRINCE,

Vous rendez un grand fervice à la raifon, en fefant réimprimer le livre de feu monfieur *Helvétius*. Ce livre trouvera des contradicteurs, et même parmi les philofophes. Perfonne ne conviendra que tous les efprits foient également propres aux fciences, et ne diffèrent que par l'éducation. Rien n'eft plus faux, rien n'eft plus démontré faux par l'expérience. Les ames fenfibles feront toujours fâchées de ce qu'il dit de l'amitié, et lui-même aurait condamné ce qu'il en dit, ou l'aurait beaucoup adouci, fi l'efprit fyftématique ne l'avait pas entraîné hors des bornes.

On fouhaitera peut-être, dans cet ouvrage, plus de méthode et moins de petites hiftoriettes, la plupart fauffes; mais il me femble que tout ce qu'il dit fur la fuperftition, fur les abominations de l'intolérance, fur la liberté,

1773. ſur la tyrannie, ſur le malheur des hommes, ſera bien reçu de tout ce qui n'eſt pas un ſot ou un fanatique. Quelque philoſophe aurait pu corriger ſon premier livre ; mais perſécuter l'auteur, comme on a fait, cela eſt auſſi barbare qu'abſurde, et digne du quatorzième ſiècle. Tout ce que des fanatiques ont anathématiſé dans cet homme ſi eſtimable, ſe trouvait au fond dans le petit livre du duc de *la Rochefoucauld*, et même dans les premiers chapitres de *Locke*. On peut écrire contre un philoſophe, en cherchant comme lui la vérité par des routes différentes ; mais on ſe déshonore, on ſe rend exécrable à la poſtérité, en le perſécutant. Il s'en fallut peu que des *Mélitus* et des *Anitus* ne préſentaſſent un gobelet de ciguë à votre ami.

Je dois encore des remercîmens à votre Excellence pour cette hiſtoire de la guerre de la ſublime *Catherine* contre la ſublime Porte du peu ſublime *Mouſtapha*. Vous ſavez que je m'intéreſſe à cette guerre preſque autant qu'à la tolérance univerſelle qui condamne toutes les guerres. Il faut bien quelquefois ſe battre contre ſes voiſins, mais il ne faut pas brûler ſes compatriotes pour des argumens. On dit que le pape eſt auſſi tolérant qu'un pape peut l'être ; je le ſouhaite pour l'amour du genre-humain. J'en ſouhaite autant au mufti, au

shérif de la Mecque, au grand lama et au daïri. 1773.

Je ſuis poſſeſſeur d'un tas de boue, grand comme la patte d'un ciron, ſur ce miſérable globe; il y a chez moi des papiſtes, des calviniſtes, des piétiſtes, quelques ſociniens, et même un jéſuite: tout cela vit enſemble dans la plus grande concorde, du moins juſqu'à préſent. Il en eſt ainſi dans votre vaſte empire, ſous les auſpices de *Catherine*. On goûte depuis long-temps de ce bonheur en Angleterre, en Hollande, en Brandebourg, en Pruſſe et dans pluſieurs villes d'Allemagne; pourquoi donc pas dans toute la terre? pourquoi n'adoucirait-on pas un peu cette maxime: *Que celui qui n'eſt pas de notre avis, ſoit comme un commis des fermes et comme un païen?* pourquoi jetterions-nous dans un cachot le convive qui n'aurait pas mis ſon bel habit pour ſouper avec nous? pourquoi ferait-on aujourd'hui mourir d'apoplexie un père de famille et ſa femme qui, ayant donné preſque tout leur bien aux jacobins, garderaient quelques florins pour dîner? pourquoi?.... pourquoi?.... pourquoi?.... Si on me demande pourquoi je vous ſuis ſi attaché, je réponds: C'eſt que vous êtes tolérant, juſte et bienfeſant.

Que dites-vous du barbare énergumène qui a cru que j'étais l'ennemi de votre ami, et qui

1773. m'a écrit une philippique ? Agréez, monſieur le Prince, ma très-ſenſible et très-reſpectueuſe reconnaiſſance.

LETTRE XIX.

A M. LE JEUNE DE LA CROIX.

A Ferney, 28 de juin.

Un vieux malade de quatre-vingts ans, a retrouvé dans ſes papiers une lettre du 12 de mai, dont M. *le Jeune de la Croix* l'a honoré. Il y parle du mot *idiotiſme*. Puiſque *idiot* ſignifiait autrefois *ſolitaire*, le vieillard avoue qu'il eſt un grand idiot ; et comme les organes de l'ame s'affaibliſſent avec ceux du corps, il avoue encore qu'il eſt idiot dans le ſens qu'on attache aujourd'hui à ce terme. Il penſe que l'idiotiſme eſt l'état d'un idiot, comme le pédantiſme eſt l'état d'un pédant, le janſéniſme eſt l'état d'un janſéniſte, le fanatiſme celui d'un fanatique, comme le puriſme eſt le défaut d'un puriſte, comme le népotiſme était autrefois l'habitude des neveux de gouverner Rome, comme le newtonianiſme eſt la vérité qui a écraſé les fables du cartéſianiſme.

Le vieillard n'a pas le fatuiſme de croire

avoir raifon, il s'en faut beaucoup; mais, 1773.
comme il a embraffé depuis long-temps le tolérantifme, il efpère qu'en faveur de l'analogifme, M. de *la Croix* voudra bien, malgré fon atticifme, permettre à un homme qui eft depuis vingt ans en Suiffe, un folécifme ou un barbarifme.

Multa renafcentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc funt in honore vocabula, fi volet ufus;
Quem penes arbitrium eft, et jus et norma loquendi.

Comme eftime eft due à un homme eftimable, le vieillard affure M. de *la Croix* de fa refpectueufe eftime.

LETTRE XX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de juin.

Vous aurez inceffamment, mon cher ange, une nouvelle édition de la Sophonisbe de *Mairet;* et fi *Cramer* n'était pas un pareffeux trop occupé de fon plaifir, je vous l'enverrais dès aujourd'hui; mais il faudra que j'attende encore plus de quinze jours, et peut-être un mois. *Mairet* eft revenu exprès de l'autre monde

1773. pour profiter d'une critique très-judicieuſe et très-fine de M. le maréchal de *Richelieu*. Il a de bien beaux éclairs, quand la rapidité des affaires et des plaiſirs lui laiſſe des momens pour tirer en volant aux choſes de littérature et de goût, et pour daigner s'en occuper une minute. *Mairet* a refait plus de cent vers dans cette pièce, qui eſt la première en date du théâtre français. Il faut qu'il ait l'honneur de rappeler ce *Lazare* de ſon tombeau; cela eſt digne du petit neveu du cardinal de *Richelieu:* le tout, s'il vous plaît, ſans préjudice de la Crète.

Vous avez bien raiſon ſur *Lalli* et ſur *la Barre*. Vous verrez inceſſamment un ouvrage concernant l'Inde et ce *Lalli*. Je le crois curieux, intéreſſant, hardi et ſage, ſurtout très-vrai dans tous ſes points; vous en jugerez. Il eſt très-certain qu'un mort n'eſt bon à rien, que le chevalier de *la Barre* ſerait devenu un des meilleurs officiers de France, puiſqu'il s'appliquait à ſon métier, au milieu des diſſipations et des débauches de la jeuneſſe. Son camarade, le fils du préſident d'*Etallonde*, eſt un des meilleurs officiers qu'ait le roi de Pruſſe; il en eſt extrêmement content, car il connaît juſqu'au dernier capitaine de ſes armées.

Vous m'offrez vos bons offices, mon cher ange, pour ma colonie; en voici une belle

occaſion.

occasion. Un marquis génois, nommé *Vial* ou *Viale*, s'est adressé à un de nos comptoirs, et malheureusement au plus pauvre; il lui a commandé des montres et des bijoux pour la cour de Maroc. Je me défiais beaucoup des Maroquains et des marquis. Le noble génois *Viale* n'en a pas usé noblement; il a fait une banqueroute complète, et n'a pas daigné seulement répondre aux lettres que mes artistes lui ont écrites. Cette triste aventure retombe entièrement sur moi, et elle n'est pas la seule. Je ne suis point marquis, mais j'ai bâti des maisons pour toutes mes fabriques, et je leur ai avancé des sommes considérables, sans être secouru d'un denier par le ministère. J'ai vaincu cent obstacles, j'ai tout fait, j'ai tout combattu, et je combats encore. Vous connaissez monsieur l'envoyé de Gênes, il est votre ami. Les artistes auxquels le marquis a fait banqueroute, s'appellent *Servand* et *Boursault*: ce sont deux très-honnêtes gens; ils sont pères de famille, ils méritent votre protection. 1773.

J'ai écrit à M. *Boyer*, ministre du roi à Gênes. Je n'ose fatiguer M. le duc d'*Aiguillon* de cette affaire particulière, il est assez occupé de celles du Nord; mais je voudrais savoir quel est le premier commis qui a la correspondance de Gênes; je lui demanderais une

1773. recommandation auprès de M. *Boyer*, et je lui enverrais un mémoire détaillé sur cette banqueroute qui est certainement frauduleuse.

Je vous jure que la santé de madame d'*Argental* m'intéresse plus que cette banqueroute : cela est tout simple ; la santé est préférable à des montres et à des diamans. Je mourrai bientôt, mais je travaille jusqu'au dernier moment ; je fais des vers et de la prose, bien ou mal ; je bâtis une espèce de ville florissante où il n'y avait qu'un hameau abominable ; je sème du blé dans des terres qui n'avaient point été cultivées depuis la création ; je fais travailler trois cents artistes ; je suis persécuté et honni ; je vous aime très-tendrement : voilà un compte exact de mon existence. *V.*

LETTRE XXI.

1773.

A M. L'ABBÉ DE CURSAI.

A Ferney, ce 8 de juillet.

Je vois bien, Monſieur, que vous deſcendez d'un homme qui ne voulait pas aſſaſſiner ſes frères pour plaire à un duc de *Guiſe* (*). On ne les aſſaſſinait, il y a quelques années, dans Abbeville, que par arrêt de l'ancien banc du roi, nommé parlement; aujourd'hui on ſe contente de les calomnier. Ainſi le monde eſt tout le contraire de ce que diſait *Horace*; il ſe corrige, au lieu d'empirer. Je vais le quitter bientôt, et je ſuis bien aiſe de le laiſſer dans ces bonnes diſpoſitions.

Plus il y aura d'hommes qui vous reſſemblent, Monſieur, moins il faudra dire de mal de ſon ſiècle. M. d'*Alembert*, qui m'a envoyé votre lettre et votre livre, eſt un de ceux qui me réconcilient le plus avec le genre-humain. Il eſt encore un peu ſot ce genre-humain; mais à la fin la lumière pénètrera chez tous les

(*) *Thomaſſeau de Curſai* refuſa d'exécuter les ordres du duc de *Guiſe*, pour le maſſacre des proteſtans d'Angers, le jour de la Saint-Barthelemi.

1773. honnêtes gens. Vous contribuerez à les éclairer, comme votre ancêtre à les laisser vivre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 5 de juillet.

Le gros *la Borde* m'apporte une lettre de mon héros. Il va en Italie, comme vous savez, tandis que, moi misérable, je suis dans mon lit fort peu en état d'aller en France.

Vous m'apprenez la jolie niche que vous vouliez me faire. Vous pensez bien, Monseigneur, que je la trouve charmante ; attrapez-moi toujours de même. Mon cœur est bien sensible à cette bonne plaisanterie. J'ai bien peur que ce ne soit donner des gouttes d'Angleterre à un homme qui est mort Je ressemble un peu au *Lazare*, à qui vous avez dit, *viens-t-en dehors ;* mais je vois qu'on ne ressuscite plus : le bon temps est passé, et c'est bien dommage.

Après avoir remercié mon protecteur du fond de mon ame, je vais parler à monsieur le doyen. Il ne se souvient plus de m'avoir

donné un très-bon conseil, très-judicieux, très-fin, très-digne de monsieur le doyen. C'était pour la Sophonisbe de *Mairet*, c'était pour la fin du quatrième acte. Je crois avoir exécuté pleinement ce que vous m'avez prescrit. J'ai tâché d'ailleurs de garnir d'un peu d'embonpoint ce squelette de *Mairet*; je l'ai travaillé de la tête aux pieds. Je le fais réimprimer, et dès qu'il sera sorti de la presse, je l'enverrai à monsieur le doyen et à monsieur le premier gentilhomme de la chambre. Ce premier monument de la scène française mérite assurément d'être rajeuni. C'est le premier ouvrage où les trois unités aient été observées. *Corneille* ne les connaissait pas encore, et c'est une obligation que nous avons à M. le cardinal de *Richelieu*. La pièce même de *Mairet* était beaucoup plus intéressante que la Sophonisbe de *Corneille*, bien plus naturelle et bien plus tragique. Elle était plus correctement écrite, quoiqu'antérieure de près de quarante ans; et si elle n'avait pas été entièrement infectée d'une familiarité comique, souvent poussée jusqu'à la bassesse, elle se serait soutenue toujours au théâtre. 1773.

Je pense donc, et j'ose dire que je pense avec mon héros, qu'en donnant à la Sophonisbe un ton plus noble, on peut la ressusciter pour jamais. Il fera ce miracle quand il

1773. le voudra et quand il le pourra. J'aurai l'honneur de lui envoyer quelques exemplaires de la reſſuſcitée, et je le ſupplierai d'en faire parvenir un à *le Kain*, afin qu'il apprenne ſon rôle de *Maſſiniſſe*, ſuppoſé que monſieur le doyen ſoit content de l'ouvrage.

Je n'oſe lui parler de Minos et de la Crète, parce que je ſais qu'il ne faut courir ni deux lièvres ni deux tragédies à la fois, et ſurtout qu'il ne faut point fatiguer ſon héros qui a autre choſe à faire qu'à écouter mes balivernes.

N. B. Une très-belle dame de votre connaiſſance (*), et qui par ſon portrait me paraît ce que j'ai jamais vu de plus beau, a chargé *la Borde* de m'embraſſer des deux côtés, à ce qu'il prétend ; je lui en ai témoigné ma reconnaiſſance par une lettre un peu inſolente, qu'elle pourrait vous montrer avant de la jeter au feu.

Pardonnez à la longueur de celle que je vous écris, en faveur de ma bavarde vieilleſſe et de mon tendre et profond reſpect. *V.*

(*) Madame *du Barri.*

LETTRE XXIII.

1773.

A M. LE CHEVALIER DELISLE,

CAPITAINE DE DRAGONS, &c.

A Ferney, 12 de juillet.

SI vous voyagez, Monſieur, pour les belles divinités de la France, vous faites bien d'aller où eſt madame la comteſſe de *Brionne* (*). Si vous voulez, chemin feſant, voir des ombres, comme feſait le capitaine de dragons *Ulyſſe* dans ſes voyages, vous ne pouvez mieux vous adreſſer que chez moi. Je ſuis la plus chétive ombre de tout le pays, ombre de quatre-vingts ans ou environ, ombre très-légère et très-ſouffrante. Je n'apparais plus aux gens qui ſont en vie. Mon triſte état m'interdit tout commerce avec les humains; mais, quoique vous n'ayez point traduit les *Géorgiques*, haſardez de venir à Ferney quand il vous plaira. Madame *Denis*, qui eſt le contraire d'une ombre, vous fera les honneurs de la chaumière. Nous avons auſſi un neveu, capitaine de dragons tout comme vous, qui demeure dans une autre chaumière voiſine.

(*) A Lauſane.

1773. Et moi, si je ne suis pas mort absolument, je vous ferai ma cour comme je pourrai, dans les intervalles de mes anéantissemens. Si je meurs pendant que vous serez en route, cela ne fait rien; venez toujours, mes manes en seront très-flattés; ils aiment passionnément la bonne compagnie. J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante.

L'ombre de Voltaire.

LETTRE XXIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 19 de juillet.

C'est uniquement pour ne point fatiguer les yeux de mon héros, que j'ai fait réimprimer quelques exemplaires de cette Sophonisbe de *Mairet*. J'y ai mis tout ce que je sais, et ma petite palette n'a plus de couleurs pour repeindre ce tableau. Il se peut bien faire que les arts étant aujourd'hui perfectionnés, le public, étant enthousiasmé des spectacles de M. *Audinot* et des comédiens de bois, se soucie fort peu de juger entre la Sophonisbe de *Mairet* et celle de *Corneille*; mais il y a

toujours un petit nombre d'honnêtes gens qui ont du goût et du bon ſens, et qu'il ne faut pas abſolument abandonner. Il eſt néceſſaire qu'il y ait à la cour un homme qui empêche la preſcription, et qui ne ſouffre pas que l'Europe ſe moque toujours de nous. Le ſeul vice du ſujet, c'eſt que *Maſſiniſſe*, qui en eſt le héros, eſt toujours un peu avili, ſoit que les Romains lui ordonnent de quitter ſa femme, étant vainqueur, ſoit qu'ils le prennent priſonnier dans un combat, ſoit qu'ils le déſarment dans ſon propre palais. On a tâché de remédier à ce défaut eſſentiel en feſant de *Maſſiniſſe* un jeune héros emporté et imprudent, parce que tout ſe pardonne à la jeuneſſe; mais on ne ſait ſi on a réuſſi à corriger, par quelques beautés de détail, un vice ſi capital. 1773.

Quoi qu'il en ſoit, il y a quelque apparence que *le Kain* ſera beaucoup valoir le rôle de *Maſſiniſſe*. J'ignore à qui Monſeigneur donnera celui de *Sophonisbe* et celui de *Scipion*. La diſette des héros et des héroïnes eſt fort grande.

Je vous envoie quatre exemplaires ſous le couvert de M. le duc d'*Aiguillon*. Vous en donnerez un à M. d'*Argental*, ſi vous voulez; et ſi vous voulez auſſi, vous ne lui en donnerez pas : vous êtes le maître abſolu.

1773. J'écris à *Cramer*, et je lui mande qu'il mette les autres exemplaires sous la clef; c'est d'ailleurs une précaution assez inutile. La pièce est imprimée dès l'année passée, et court tout le monde. Personne ne s'embarrasse ni ne s'embarrassera de savoir s'il y a une édition nouvelle dans laquelle il y a quelques vers de changés. Nous sommes dans un temps où rien ne fait une grande sensation. Tous les objets, de quelque nature qu'ils soient, sont effacés les uns par les autres.

Je vous ai toujours supplié, et je vous supplie encore de vouloir bien ordonner qu'on représente les Lois de Minos, dans les fêtes du mariage. Les comédiens avaient déjà appris cette pièce, et les lois de la comédie sont qu'on la représente. Je ne vous ai donc demandé, et je ne vous demande encore que l'éxécution littérale des lois de votre empire, soutenues de votre protection. Les Lois de Minos sont à moi, et la Sophonisbe est à *Mairet*. Les Lois de Minos forment un spectacle magnifique, et un contraste très-pittoresque de crétois civilisés, méchamment superstitieux, et de vertueux sauvages. Une fille, dont on va faire le sacrifice, est plus intéressante qu'une femme qui épouse son amant deux heures après la mort de son mari.

La déteſtable édition que la mauvaiſe foi et le mauvais goût firent chez *Valade*, me cauſa, je vous l'avoue, un extrême chagrin. On n'aime point à voir mutiler ſes enfans. Je retirai cette pièce qu'on allait repréſenter, et je vous conjurai d'avoir la bonté de ne la donner qu'au mois de novembre. J'ai toujours perſiſté dans cette idée et dans mes ſupplications. J'ai penſé que je pourrais même avoir le temps d'ôter quelques défauts à cet ouvrage, et de le rendre moins indigne d'être protégé par vous. 1773.

J'ai imaginé encore que ſi les Lois de Minos et la Sophonisbe réuſſiſſaient, ce ſuccès pourrait être un prétexte pour faire adoucir certaines lois dont vous ſavez que je ne parle jamais. Il faudrait un peu plus de ſanté que je n'en ai, pour profiter de l'abrogation de ces lois arbitraires.

J'avais long-temps imaginé d'aller aux eaux de Barége comme *le Kain*, quand vous feriez dans votre royaume; et il n'y a pas loin de Barége à Bordeaux : c'était-là l'eſpérance dont je me berçais. Vos bontés me préſentent une autre perſpective : je doute un peu de la réuſſite. Vous ſavez qu'il y a des gens opiniâtres ſur les petites choſes, et à qui le terme *non* eſt beaucoup plus familier dans de certaines occaſions que le terme *oui*.

1773. Au reſte, il me paraît que chacun s'en va tout le plus loin qu'il peut. Il y a, de compte fait, plus de ſoixante perſonnes de conſidération à Lauſane, venues toutes de votre pays, et on en attend encore. Pour moi, il y a vingt ans que je n'ai changé de lieu, et je n'en changerai jamais que pour vous.

La Borde a fait exécuter à Ferney quelques morceaux de ſa Pandore. Si tout le reſte eſt auſſi bon que ce que j'ai entendu, cet ouvrage aura un très-grand ſuccès. Le ſujet n'eſt pas ſi funeſte, puiſque l'amour reſte au genre-humain; et d'ailleurs qu'importe le ſujet, pourvu que la pièce plaiſe? Le grand point, dans toutes ces fêtes, eſt d'éviter la fadeur de l'épithalame. Je devrais éviter la fadeur des longues et ennuyeuſes lettres, mais la conſolation de m'entretenir avec mon héros et de lui renouveler mon tendre reſpect, m'emporte toujours trop loin. *V.*

LETTRE XXV.

1773.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de juillet.

J'AI attendu long-temps, mon cher ange, que cette édition de la Sophonisbe de *Mairet* fût finie, pour vous l'envoyer; et actuellement qu'elle eſt faite, je ne vous l'envoie pas. En voici la raiſon : le maître des jeux veut qu'on ne l'envoye qu'à lui ſeul; il me dénonce expreſſément cette volonté deſpotique; et ſi je ſuis réfractaire, la pièce ne ſera pas jouée. Cela eſt fort plaiſant, et ſi plaiſant que vous tâcherez de n'en rien ſavoir.

Il ne ſera pas moins plaiſant que vous lui diſiez, quand vous le verrez, que j'ai refuſé de vous donner l'ouvrage, et qu'il faut une lettre de cachet de ſa part pour que vous l'ayez en votre poſſeſſion, comme lorſque le roi fit ſaiſir à Verſailles toutes les *Encyclopédies*, et ne les rendit qu'aux gens qui avaient une bonne réputation.

J'aurais dû commencer par vous remercier de votre négociation génoiſe; mais l'aventure de Sophonisbe m'a paru ſi drôle, que je lui ai donné la préférence.

M. de *Spinola* ſe trompe; on veut tromper

1773. ſur une choſe qui n'en vaut pas la peine. Le marquis *Vial* ou *Viale* eſt marchand et banqueroutier en ſon propre nom de marquis. C'eſt lui qui écrivit à mes artiſtes ; c'eſt lui ſeul qui ſe chargea des effets à lui ſeul envoyés : et s'il a fait banqueroute avec quelques aſſociés, il en eſt ſeul la véritable cauſe. M. de *Spinola* s'eſt encore trompé en vous diſant que le marquis ne s'était point abſenté : le marquis eſt à Naples, et c'eſt notre miniſtre à Gènes qui me mande tout cela. C'eſt une affaire dans laquelle on ne peut agir ni par conciliation ni par la voie de l'autorité ; on ne peut y employer que la vertu de la réſignation. J'exhorte à préſent mes pauvres artiſtes à la patience, et je tâche de profiter moi-même de mon ſermon, dans plus d'une affaire. Ceux qui diſent que la patience n'eſt que la vertu des ânes, ont grand tort ; elle doit être, ſurtout à préſent, la vertu des philoſophes et de ceux qui aiment les bons vers.

Vous ſavez que nous avons à préſent, à Lauſane, la moitié de la France et la moitié de l'Allemagne. Monſieur l'évêque de Noyon eſt dans la maiſon qui m'a appartenu neuf ans.

Monſieur l'évêque de Noyon
Eſt à Lauſane, en ma maiſon ;

Avec d'honnêtes hérétiques.
Il en est très-aimé, dit-on, 1773.
Ainsi que des bons catholiques.
Petits embryons frénétiques
De Loyola, de Saint-Médard,
Qui troublâtes long-temps la France,
Apprenez tous, quoiqu'un peu tard,
A connaître la tolérance.

Comment se porte madame d'*Argental*? a-t-elle besoin de la vertu de la patience? J'embrasse mon cher ange le plus tendrement du monde.

Dieu veuille que l'homme à qui vous avez prêté la Crète n'ait point donné la chose à examiner à des gens qui auront été effrayés de tout ce qui l'accompagne!

Les notes, et certains petits traités subséquens, pourraient bien éveiller les *Cerbères*.

1773. LETTRE XXVI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

30 de juillet.

Vous avez ſans doute, Madame, trouvé fort mauvais que je ne vous aye point écrit, et que je ne vous aye point remercié de m'avoir fait connaître M. *Delisle* qui, par ſon eſprit et ſon attachement pour vous, méritait bien que je me hâtaſſe de vous faire ſon éloge. Ce n'eſt pas que la foule des princes et des princeſſes de Savoie et de Lorraine, ou de Lorraine et de Savoie, qui étonnent la Suiſſe par leur affluence, m'ait pris mon temps ; ce n'eſt pas que Genève, encore plus étonnée que le reſte de la Suiſſe, m'ait vu à ſes bals et à ſes fêtes : vous ſentez bien que tout ce fracas n'eſt pas fait pour moi ; mais je n'ai pas eu un inſtant dont je puſſe diſpoſer, et je veux vous dire de quoi il eſt queſtion.

Les parens de M. de *Lalli*, qui ſe trouvent dans une ſituation très-équivoque et très-déſagréable, ſe ſont imaginés que je pourrais rendre quelques ſervices à ſa mémoire. Ils

m'ont

m'ont envoyé leurs papiers : il m'a fallu étudier ce procès énorme qui a duré trois ans, et qui a fini enfin d'une manière si funeste. 1773.

J'ai trouvé qu'il n'y avait pas plus de preuves contre lui que contre les *Calas*; et que les assassins du chevalier de *la Barre* avaient à se reprocher le sang de *Lalli*, tout autant que celui de cet infortuné jeune homme.

Mais sachant très-bien que le public ne se soucierait point du tout aujourd'hui du procès de *Lalli*, que tout s'oublie, qu'on ne s'intéresse ni à *Louis XIV*, ni à *Henri IV*, et qu'il faut toujours piquer la curiosité de nos Velches par quelque chose de nouveau, j'ai fait un petit précis des révolutions de l'Inde, à la fin duquel la catastrophe de *Lalli* s'est trouvée naturellement.

Voilà, Madame, ce qui m'a occupé jour et nuit; et quoique j'aye près de quatre-vingts ans, c'est le travail qui m'a le plus coûté dans ma vie.

Peut-être, dans l'indifférence où vous paraissez être pour les choses de ce monde, vous ne vous intéressez point du tout à ce qui s'est passé dans l'Inde et dans le parlement; nos sottises et nos désastres à Pondichéri et dans Paris peuvent fort bien ne vous pas toucher; aussi je me garderai bien de vous envoyer cette petite histoire que j'ai composée

pourtant pour le petit nombre de perſonnes
1773. qui ont le ſens droit comme vous, et qui
aiment comme vous la vérité.

Je me ſuis mis à juger les vivans et les morts. J'ai fait un précis hiſtorique du procès de M. de *Morangiés* ; et je ne ſuis pas plus de l'avis du bailli du palais que je n'ai été de l'avis du parlement dans tout ce qu'il a fait depuis le temps de la fronde, excepté quand il a renvoyé les jéſuites. Mais ſoyez bien sûre que vous n'aurez ni *Morangiés* ni *Lalli*, à moins que vous ne l'ordonniez poſitivement.

J'oſerais mettre encore dans mon marché que je voudrais que vous penſaſſiez comme moi ſur ces deux objets; mais ce ſerait trop demander. Il faut laiſſer une liberté toute entière aux perſonnes qu'on prend pour juges, et ne les point révolter par trop d'enthouſiaſme.

Il eſt bon d'avoir votre ſuffrage, mais je veux l'avoir par la force de la vérité; et je ne vous prierai pas même d'avoir la plus légère complaiſance. Tout ce que je crains, c'eſt de vous ennuyer; mais, après tout, les objets que je vous préſente valent bien tous les rogatons de Paris, et tous les miſérables journaux que vous vous faites lire pour attraper la fin de la journée.

Il me ſemble qu'il y a un roman intitulé

Les journées amusantes ; ce ne peut-être en effet qu'un roman. Les journées heureuses seraient une fable encore plus incroyable. Vous les méritiez, ces journées heureuses ; mais on n'a que des momens. J'aurais du moins des momens consolans, si je pouvais vous faire ma cour. *V.* 1773.

LETTRE XXVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 7 d'auguste.

Si mon héros a un moment de loisir à Compiègne, je le supplie de daigner lire un petit précis très-vrai et très-exact du meurtre de M. de *Lalli*, lieutenant général, et un précis très-court de l'affaire de M. de *Morangiés*, maréchal de camp. Il peut être sûr de ne trouver, dans ces deux mémoires, aucun fait qui ne soit appuyé sur des papiers originaux qu'on a entre les mains.

On a joué les Lois de Minos à Lyon avec beaucoup de succès. Un acteur, nommé *la Rive*, a emporté tous les suffrages dans le rôle de *Datame*, et la ville a prié *le Kain* de jouer le rôle de *Teucer* à son retour, au mois de septembre.

1773. Pour moi, je vous fupplie inftamment, Monfeigneur, d'avoir la bonté d'ordonner aux comédiens de Paris de jouer les tragédies de Sophonisbe et de Minos. Je compte fur vos promeffes autant que je fuis pénétré de vos bontés. Je ne demande, après tout, que ce qu'on ne pourrait refufer à MM. *le Mière* et *Portelance*.

J'ai encore une paffion plus forte que celle des tragédies, ce ferait de vous faire ma cour au moins deux jours avant de mourir, au premier voyage que vous feriez dans votre royaume de Guienne. Il ne faut nulle permiffion pour cela; les chemins font libres; je mourrais content.

J'envoie ce paquet fous le couvert de M. le duc d'*Aiguillon*, ne fachant pas fi vous avez vos ports francs pour les gros paquets qui ne viennent point de votre gouvernement. Vous ne m'avez jamais répondu fur cet article.

Daignez me conferver vos bontés; elles font la première des confolations d'un homme qui bientôt n'aura plus befoin d'aucune. *V.*

LETTRE XXVIII. 1773.

A M. MARMONTEL.

9 d'auguste.

MON cher historiographe, vous voilà donc entré dans ce chemin semé d'épines : mais vous le couvrirez de fleurs convenables au sujet. Voilà d'ailleurs les Incas qui vous appellent. On prétend que les *Indios bravos*, après avoir détruit leurs vainqueurs, ont enfin mis sur le trône un homme de la race des anciens Incas. Ce n'est pas là vraiment une affaire de roman, c'est matière d'historiographerie. Vous en avez assez honnêtement dans le Nord et dans le Midi.

J'ai vu M. de *Garville*, et je ne l'ai point assez vu. J'étais très-malade, mais j'espère qu'il me donnera ma revanche.

J'ai reçu une brochure imprimée chez *Valade*. C'est une épître à *Sabatier* et compagnie. J'ignore à qui j'en suis redevable. Je soupçonne M. l'abbé *Duvernet*, et encore un autre abbé dont j'ignore la demeure. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à être défendu par des gens d'Eglise. Ceux-ci me paraissent

1773. de la petite Eglife des gens d'efprit, et du petit nombre des élus.

Dans l'embarras où je fuis de favoir à quel faint je dois des actions de grâce, je m'adreffe à vous, mon cher ami; je vous envoie ma réponfe toute ouverte; je vous fupplie d'y mettre l'adreffe, et de l'envoyer à l'auteur qui, fans doute, eft connu de vous ou de M. d'*Alembert*. Il ne ferait pas mal que l'on connût un peu à fond ce M. *Sabatier*. Ses protecteurs fauront au moins qu'ils font fort mal fervis par les gens qu'ils emploient.

Je me flatte que vous recevrez dans quelques jours un petit effai fur quelques révolutions de l'Inde, fur la perte de Pondichéri, et fur la mort funefte de *Lalli*. Cela eft du reffort de feu l'hiftoriographe, et de l'hiftoriographe vivant. Je puis vous affurer de la vérité de tous les faits. La plupart font curieux, et peuvent même être intéreffans fix ans après l'évènement. L'auteur eft un peu l'avocat des caufes perdues; mais vous ferez convaincu que M. de *Lalli* était innocent, et que l'ancien parlement n'était pas infaillible.

Je fuis enchanté que *la Harpe* ait remporté un nouveau prix. Je fouhaite qu'il en ait deux cette année : à la fin fa gloire forcera le gouvernement à lui rendre juftice.

Adieu, mon très-cher et illuftre confrère;

continuez toujours à veiller ſur notre petit troupeau qui eſt toujours près d'être mangé des loups. 1773.

LETTRE XXIX.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 13 d'auguſte.

J'AI peur, Madame, que vous ne vous intéreſſiez pas plus à nos indiens qu'à la plupart de nos velches. Vous m'avez mandé que vous aviez jeté votre bonnet par-deſſus les moulins, mais il ne ſera pas arrivé juſqu'à l'Inde. Pour moi, je vous l'avoue, je conſidère avec quelque curioſité un peuple à qui nous devons nos chiffres, notre trictrac, nos échecs, nos premiers principes de géométrie, et des fables qui ſont devenues les nôtres; car celle ſur laquelle *Milton* a bâti ſon ſingulier poëme, eſt tirée d'un ancien livre indien, écrit il y a près de cinq mille ans.

Vous ſentez combien cela élargit notre ſphère. Il me ſemble que, quand on rampe dans un petit coin de notre Occident, et

1773. quand on n'a que deux jours à vivre, c'eſt une conſolation de laiſſer promener ſes idées dans l'antiquité, et à ſix mille lieues de ſon trou.

Cependant il ſe pourra très-bien que la deſcription des pays où le colonel *Clive* a pénétré plus loin qu'*Alexandre*, ne vous amuſera pas infiniment. Ce qui était ſi eſſentiel pour notre défunte compagnie des Indes, ſera peut-être pour vous très-inſipide. En tout cas, il ne tient qu'à vous de ne pas vous faire lire le commencement de cet ouvrage, et d'aller tout d'un coup aux aventures de ce pauvre *Lalli*, à ſon procès criminel, à ſon arrêt et à ſon bâillon.

Nous donnons de temps en temps à l'Europe de ces ſpectacles affreux qui nous feraient paſſer pour la nation la plus ſauvage et la plus barbare, ſi d'ailleurs nous n'avions pas tant de droits à la réputation de l'eſpèce la plus frivole et la plus comique.

J'ai un petit avertiſſement à vous donner ſur cet envoi que je vous fais, c'eſt qu'il n'eſt pas ſûr que vous le receviez. M. d'*Ogni* qui a des bontés infinies pour ma colonie, et qui veut bien faire paſſer, juſqu'à Conſtantinople et à Maroc, les travaux de nos manufactures, m'a mandé qu'il ne voulait pas ſe charger d'une ſeule brochure pour Paris.

Mon

Mon village de Ferney envoie tous les ans pour cinq cents mille francs de marchandises au bout du monde, et ne peut pas envoyer une pensée à Paris. Le commerce des idées est de contrebande. 1773.

Je ne peux donc pas vous répondre, Madame, que mes idées vous parviennent. Cependant c'est un ouvrage dans lequel il n'y a rien que de vrai et d'honnête. Le plus rude commis à la douane de l'entendement humain ne pourrait y trouver à redire. Je ne sais si nous ne devons pas cette rigueur, qu'on exerce aujourd'hui contre tous les livres, à messieurs les athées. Ils ont fort mal fait, à mon avis, de faire imprimer tant de sermons contre DIEU ; cette espèce de philosophie ne peut faire aucun bien, et peut faire beaucoup de mal. Notre terre est un temple de la Divinité. J'estime fort tous ceux qui veulent nettoyer ce temple de toutes les abominables ordures dont il est infecté ; mais je n'aime pas qu'on veuille renverser le temple de fond en comble.

Je languis au milieu des souffrances continuelles dans un petit coin de ce temple, et j'attends chaque jour le moment d'en sortir pour jamais. Vous n'avez perdu qu'un de vos sens, et je perds mes cinq.

Je n'ai pu faire ma cour ni à madame de

1773. *B....* ni à madame la princeſſe de *C....* ſa fille, quoiqu'elles ſoient toutes deux philoſophes ; madame la ducheſſe de *V....* l'eſt auſſi. Une centaine d'êtres penſans de la première volée, ſont venus dans nos cantons. On prétend que tous les dieux ſe réfugièrent autrefois en Egypte : ils ſe ſont donné cette fois-ci rendez-vous en Suiſſe.

Si vous aviez pu y venir, j'aurais été conſolé. Je fais mille vœux pour vous, Madame ; mais à quoi ſervent-ils ? Je vous ſuis attaché tendrement et inutilement. Nous ſommes tous condamnés aux privations, ſuivies de la mort. Je l'attends ſur mon fumier du mont Jura, et je vous ſouhaite du moins de la ſanté dans votre Saint-Joſeph.

Adieu, Madame ; contre nature, bon cœur. *V.*

LETTRE XXX.

1773.

A M. VILLEMAIN D'ABANÇOURT. (*)

19 d'auguste.

Le vieux malade de Ferney vous remercie, Monsieur, avec la plus grande sensibilité. Il ressemble à ces vieux chevaliers qui ne pouvaient plus combattre en champ clos; ils étaient *exoines*, comme dit la chronique; et un jeune chevalier, plein de courage, prenait leur défense.

Je n'aurais jamais si bien combattu que vous, Monsieur; je rends grâce à ma vieillesse qui m'a valu un si brave champion. Vous êtes entré dans la lice accompagné des grâces. Le bon roi *René* dit que, quand *li preux chevalier se démène si gentiment, il rengrège l'amitié de sa dame.* Je ne doute pas que vous ne plaisiez fort à la vôtre. Pour moi, je ne sais si les agrémens de votre style ne m'ont pas fait encore plus de plaisir que votre combat ne m'a fait d'honneur.

Agréez, Monsieur, la reconnaissance très-sincère de votre, &c.

(*) Sur sa fable intitulée *le Cygne et les Hiboux*, qui n'est qu'une allusion à M. de *Voltaire* et à ses ennemis.

1773.

LETTRE XXXI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 26 d'auguste.

JE mets aux pieds de mon héros une troisième lettre à la nobleſſe de ſon ancien gouvernement. Quand le parlement condamnerait M.^r de *Morangiés* par les formes, je le croirais toujours innocent dans le fond. Vous êtes maréchal de France et juge de l'honneur; vous êtes pair du royaume et juge de tous les citoyens : prononcez.

Si j'oſais demander une autre grâce à notre doyen, je le conjurerais de ne pas flétrir une Electre compoſée, avec quelque ſoin, d'après celle de *Sophocle*, ſans épiſode, ſans un ridicule amour, écrite avec une pureté qu'un doyen de l'académie, un *Richelieu* doit protéger, repréſentée avec tant de ſuccès par mademoiſelle *Clairon*, et qu'enfin mademoiſelle *Raucourt* pourrait encore embellir; je vous conjurerais de me raccommoder avec elle, puiſque vous m'avez attiré ſa colère. Je vous ſupplierais de ne me point donner le dégoût de préférer une partie carrée d'amours inſipides, en vers allobroges; une *Electre* qui s'écrie,

Je ne puis y souscrire ; allons trouver le roi, 1773.
Fesons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

Une *Iphianasse* qui dit,

J'ignore quel dessein vous a fait révéler
Un amour que l'espoir semble avoir fait parler.

Un *Itis* qui fait ce compliment à *Electre*,

Pénétré du malheur où mon cœur s'intéresse,
M'est-il enfin permis de revoir ma princesse ?
Je ne suis point haï. Comblez donc tous les vœux
Du cœur le plus fidelle et le plus amoureux,
&c. &c. &c. &c.

Enfin, j'espèrerais que vous ne donneriez point cette préférence humiliante à un mort sur un mourant qui vous a été attaché pendant plus de cinquante ans.

Vous savez que mon unique ressource, dans la situation où je suis, serait d'adoucir des personnes prévenues contre moi, en leur inspirant quelque indulgence pour mes faibles talens.

Je suis déseſpéré de vous importuner de mes plaintes. Je n'ai de consolation qu'en vous parlant de mon respect et de mon attachement inviolable. *V.*

1773. LETTRE XXXII.

A M. KEAT.

Ferney, 27 d'auguste.

Et in Arcadia ego!

He was dead, and j am a dying; and what is worse, j am a suffering. But my torments are allay'd by your Arcadian musik.

Tale tuum carmen nobis, divine poëta,
Quale quies fessis in gramine, quale per æstum
Dulcis aquæ saliente sitim restinguere vivo.

My stormy life at last sinks to a calm. Come death when it will j'll meet it smiling.

Dear sir, enjoy the happiness you deserve.

V.

LETTRE XXXIII. 1773.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 d'auguſte.

MON cher ange, les côtes de Malabar et de Coromandel, l'Indus et le Gange, la mauvaiſe tête et le triſte cou du pauvre *Lalli*, le procès pitoyable de M. de *Morangiés*, l'abſurdité de M. *Pigeon*, mes craintes qu'il n'y ait quelques *Pigeons* dans le parlement, les embarras multipliés que me donne ma colonie, les cruautés de M. l'abbé *Terrai*, ma déteſtable ſanté, &c. &c. &c. &c., tout cela m'a empêché de vous écrire. Je ne vous parle point des caprices du maître des jeux : il y a de petites malices qui me confondent.

Je vous envoie par M. *Sabatier*, qui n'eſt point l'abbé *Sabatier*, la première partie des affaires des brachmanes et de *Lalli*, en attendant la ſeconde, en attendant tout le reſte.

Si vous voulez que, pour ranimer vos bontés, je vous parle de comédie, je vous dirai que j'ai vu trois comédiens auxquels il manque peu de choſe pour devenir excellens; mais les maîtres des jeux ne les prendront pas.

1773. Adieu, mon cher ange; croirait-on que, dans ma profonde retraite, je n'ai pas un ſeul moment à moi; mais vous ſavez, mes deux anges, ſi mon cœur eſt à vous. *V.*

LETTRE XXXIV.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

A Ferney, premier de ſeptembre.

Je reçois de vous, Monſieur, deux beaux préſens à la fois; il eſt vrai que je les reçois tard. C'eſt la cinquième édition du très-beau poëme des *Saiſons* avec une de vos lettres: elle eſt du 12 de mai, et nous ſommes au mois de ſeptembre. Le paquet eſt reſté environ quatre mois à Lyon, dans les mains des commis. Le poëme des *Saiſons* ne reſtera jamais ſi long-temps chez les libraires.

Je trouve à l'ouverture du livre, page 104:

J'entends de loin les cris d'un peuple *infortuné*
Qui court le tirſe en main, de pampre couronné, &c.

Les premières éditions portaient, d'un peuple *fortuné*. Vous ſeriez-vous raviſé cette fois-ci? voudriez-vous dire qu'un peuple infortuné, chargé de corvées et d'impôts, ne

laiſſe pas pourtant de s'enivrer, de danſer et de rire? Cette ſeconde leçon vaudrait bien la première; mais, en ce cas, il eût fallu exprimer que la vendange fait oublier la misère, *et addit cornua pauperi:* j'aime mieux croire que c'eſt une faute d'impreſſion. 1773.

J'ignore ſi vous avez reçu les Lois de Minos. Vous vous doutez bien dans quel eſprit j'ai fait cette rapſodie : il ne faut jamais perdre de vue le grand objet de rendre la ſuperſtition exécrable. J'aurais dû y mettre un peu plus de *vim tragicam;* mais un malade de quatre-vingts ans ne peut rien faire de ce qu'il voudrait, en aucun genre.

Si j'ai rendu à une belle dame deux baiſers qu'elle m'avait envoyés par la poſte, perſonne ne doit m'en blâmer; la poëſie a cela de bon, qu'elle permet d'être inſolent en vers, quoiqu'on ſoit fort miſérable en proſe. Je ſuis un vieillard très-galant avec les dames; mais plein de reconnaiſſance pour des hommes éternellement reſpectables qui m'ont accablé de bontés.

Voici deux petites lettres ſur l'affaire de M. de *Morangiés*, qui vous ſont probablement inconnues. Comment pourrais-je vous faire tenir les Fragmens ſur l'Inde, dans leſquels je crois avoir démontré l'injuſtice et l'abſurdité de l'arrêt de mort contre *Lalli?* Il me

1773. femble que j'ai combattu toute ma vie pour la vérité. Ma deftinée ferait-elle de n'être que l'avocat des caufes perdues ? Je fus certainement l'avocat d'une caufe gagnée, quand je fus fi charmé du poëme des *Saifons* ; foyez sûr que cet ouvrage reftera à la poftérité comme un beau monument du fiècle. Les poliffons qui l'ont voulu décrier, font retombés bien vîte dans le bourbier dont ils voulaient fortir. Que dites-vous de ce malheureux abbé *Sabatier* qui a fauté de fon bourbier dans une facriftie, et qui a obtenu un bénéfice ? J'ai en ma poffeffion des lettres de ce coquin à *Helvétius*, qui ne font pleines, à la vérité, que de vers du Pont-neuf et d'ordures de b . . . ; mais j'ai auffi un commentaire de fa main fur *Spinofa*, dans lequel ce drôle eft plus hardi que *Spinofa* même. Voilà l'homme qui fe fait père de l'Eglife à la cour ; voilà les gens qu'on récompenfe. Ce galant homme eft devenu un confeffeur, et mériterait affurément d'être martyr à la grêve. Ce font-là de ces chofes qui font aimer la retraite. Votre poëme des *Saifons*, que je vais relire pour la vingtième fois, la fait aimer bien davantage.

M. *Delifle*, le très-aimable dragon, qui eft venu dans nos cantons fuiffes avec madame de *Brionne*, m'a communiqué l'*Art d'aimer* de *Bernard*. Ce pauvre *Bernard* était bien fage

de ne pas publier ſon poëme : c'eſt un mélange de ſable et de brins de paille avec quelques diamans très-joliment taillés. 1773.

Le livre poſthume d'*Helvétius* eſt bien pire ; on a rendu un mauvais ſervice à l'auteur et aux ſages, en le feſant imprimer ; il n'y a pas le ſens commun.

Adieu, Monſieur ; il faut que je vous prie, avant de mourir, d'ajouter un jour à vos *Saiſons*, dans quelque nouvelle édition, l'image d'un vieux fou de poëte mangeant, dans ſa chaumière aſſez belle, le pain dont il a ſemé le blé dans des landes qui n'en avaient jamais porté depuis la création ; et établiſſant une colonie très-utile et très-floriſſante dans un hameau abominable, où il n'y avait d'autre colonie que celle de la vermine. Cela vaut mieux que les Lois de Minos : ce ſont vos leçons que je mets en pratique. Je ſuis votre vieil écolier, votre admirateur et votre ami *haſta la muerte*. *V*.

1773.

LETTRE XXXV.

A M. DE LA HARPE.

2 de septembre.

Je suis plus heureux, mon cher ami, en odes qu'en ombres. Jamais l'ombre de *Duclos* ne m'a apparu ; mais j'ai vu avec grand plaisir le fantôme du Cap de Bonne-Espérance, plus majestueux et plus terrible dans vous que dans *Camoëns*. Vous faites frémir le lecteur sur les dangers de la navigation, et le moment d'après vous lui donnez envie de s'embarquer.

Pectus inaniter angis.

Le grand point est de remuer l'ame en l'étonnant. Rien n'est plus difficile aujourd'hui que le public ; fatigué des arts véritables, il court à l'opéra-comique et aux marionnettes.

J'ai vu M. de *Schomberg ;* il vous aime, il connaît votre mérite.

Quel est donc ce monsieur *André* qui embrasse et qui félicite son vainqueur avec un si grand air de vérité ? Si tous ceux que vous surpassez vous embrassaient, vous seriez las de baisers. Je ne sais si M. *André* est *l'homme aux quarante écus :* il m'a envoyé son ouvrage ; je vais le remercier et l'embrasser de tout mon cœur,

quoique ma miférable fanté et mon âge ne me permettent guère d'écrire. 1773.

Qui vous a donc parlé du Taureau blanc? n'eft-ce pas une traduction du fyriaque par un profeffeur du collége royal?

Je n'ai point lu l'ouvrage de M. *Necker*. S'il blâme les économiftes d'avoir dit du mal du grand *Colbert*, il me paraît qu'il a grande raifon. A l'égard des autres Meffieurs, il ferait fort aifé de s'accorder, fi on voulait s'entendre. *Baruch Spinofa* admet une intelligence fuprême, et *Virgile* a dit : *Mens agitat molem*.

J'aurais voulu que le parlement eût commencé par faire fortir de prifon M. de *Morangiés*. Le fond du procès eft auffi ridicule que révoltant. On fera un jour étonné d'avoir pu croire une fable auffi abfurde que celle des *Verrons*. C'eft le fort de notre nation de traiter férieufement des extravagances, et légérement les plus férieufes affaires.

Adieu, mon cher fucceffeur qui vaudrez mieux que moi. Faites bien mes complimens au digne fecrétaire d'une académie dont vous devriez être, et à ceux de mes confrères que vous voyez.

Madame *Denis* eft comme moi, fon amitié et fon eftime pour vous augmentent tous les jours.

1773.

LETTRE XXXVI.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 9 de septembre.

Je dérobe un moment, Madame, à mes souffrances continuelles, et à mille affaires qui m'accablent, pour me jeter à vos pieds, pour vous remercier de vos bontés dont mon cœur est pénétré.

Je commence par vous dire que l'innocence de M. de *Lalli* m'est aussi démontrée que celle de M. de *Morangiés*; la seule différence que je trouve entre eux, c'est que l'un était le plus brutal des hommes, et que l'autre est le plus doux. J'ai entrepris d'écrire sur ces deux affaires, par des motifs qu'une ame comme la vôtre approuve. J'avais passé une partie de ma jeunesse avec la mère de M. de *Morangiés*, le lieutenant-général, qui voulait bien m'honorer de sa bienveillance. J'avais été lié avec M. de *Lalli*, par un hasard singulier, dans l'affaire du monde la plus importante; et en dernier lieu, sa famille m'avait demandé le faible service que je lui ai rendu.

Puisque vous voulez, Madame, vous occuper un moment des Fragmens sur l'Inde,

qui contiennent la juſtification de M. de *Lalli*, donnez-moi vos ordres ſur la manière de vous les faire parvenir. M. d'*Ogni*, qui a la généroſité de ſe charger des ouvrages de nos manufactures, ne peut faire paſſer par la poſte rien qui ſorte de la manufacture des libraires : cela eſt expreſſément défendu. 1773.

Vous faites aſſurément une bien bonne action, Madame, en déterminant M. le maréchal de *Richelieu* à faire repréſenter à la cour une pièce qui lui eſt dédiée, et qui a été faite pour cette cour même. Vous croyez bien que je ſens toutes les conſéquences de cette indulgence que M. le maréchal aurait pour moi, et dont j'aurais l'obligation à votre belle ame. Elle ne ſe laſſe pas plus de rendre de bons offices et de faire du bien, que votre légère figure de nymphe ne ſe laſſe de tuer des perdrix.

Ce n'eſt point moi aſſurément, Madame, qui ai donné des copies de ce petit billet que j'écrivis par M. de *la Borde* ; il ſait que je n'en avais pas de copie moi-même. Je ne devinais pas que cette petite galanterie pût jamais être publique. (*)

Quant aux plaiſanteries entre M. le maréchal de *Richelieu* et M. d'*Argental*, comme je ne ſuis

(*) A madame *du Barri*; Lettres en vers et en proſe.

1773. pas abſolument au fait, je ne ſais qu'en dire; je dois me borner à leur être tendrement attaché à tous les deux; et ſi j'avais encore quelques talens, je ne les emploîrais qu'en m'efforçant de mériter les ſuffrages de l'un et de l'autre. J'ai ſu tout ce qui s'était paſſé au ſujet d'un de vos amis, dont je reſpecte le mérite; j'en ai été bien affligé. Je m'intéreſſerai, jusqu'au dernier moment de ma vie, à tout ce qui pourra vous toucher. M. *Dupuits*, qui viendra vous faire ſa cour inceſſamment, vous en dira davantage; il vous dira ſurtout combien vos ſujets de Ferney vous adorent. Ma reconnaiſſance n'a point de bornes, et mon cœur n'a point d'âge. Agréez, Madame, mon tendre reſpect.

LETTRE

LETTRE XXXVII.

1775.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 10 de septembre.

Eh bien, Madame, que dites-vous à présent de la cabale abominable qui poursuivait M. de *Morangiès?* que dites-vous en tout genre de ce monstre énorme qu'on appelle le public, et qui a tant d'oreilles et de langues, étant privé des yeux? Si vous avez perdu la vue du corps, et si je suis à peu-près dans le même état quand l'hiver approche, il me semble que nous avons conservé du moins les yeux de l'entendement. Avouez que le parlement d'aujourd'hui répare les crimes que l'ancien a commis en assassinant juridiquement *Lalli* et le chevalier de *la Barre*.

J'ignore si M. *D*.... vous a fait tenir les Fragmens sur l'Inde et sur le malheureux *Lalli*. Ce petit ouvrage a quelque succès : il est fondé du moins sur la vérité. Mais il vous faut des vérités intéressantes, et je voudrais que celles-là pussent vous occuper quelques momens.

Je voudrais surtout qu'une bonne santé vous rendît la vie supportable, si mes ouvrages ne

1773. le ſont pas. Ma ſanté eſt horrible ; et quand j'écris, ce n'eſt qu'au milieu des ſouffrances. Soyez bien sûre, Madame, que mes maux ne dérobent rien aux ſentimens qui m'attachent à vous jusqu'au dernier moment de ma vie. *V.*

LETTRE XXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de ſeptembre.

Voici le fait, mon cher ange. Il y a long-temps que je donnai à M. de *Garville* un petit paquet pour vous, dans lequel il y avait auſſi quelque choſe pour M. de *Thibouville*, et principalement des exemplaires de ces lettres pour M. de *Morangiés*, leſquelles ſont devenues très-inutiles. M. de *Garville* m'avait dit qu'il partait pour Paris ; et, en effet, il monta dans ſon carroſſe en ſortant de ſouper à Ferney. Mais j'apprends aujourd'hui qu'au lieu de retourner à Paris, il eſt allé ſe réjouir dans une maiſon de campagne, avec mes inutiles paquets. Il y avait, autant qu'il m'en ſouvient, du Lalli et du Minos. Cela vous parviendra peut-être à Noël. Ce M. de *Garville* eſt un philoſophe

instruit et aimable, qui est fort bien avec M. le duc d'*Aiguillon*, votre grand correspondant en affaires étrangères. 1773.

J'ai voulu être fidelle au serment qu'on a exigé de moi. Je n'ai envoyé de Sophonisbe à personne, pas même à vous. Nous verrons si les dieux de théâtre me récompenseront de ma piété et de ma résignation, ou s'ils me persécuteront malgré mon innocence. Au reste, tous ces petits dégoûts que j'essuie tous les jours, depuis la belle aventure de M. *Valade*, ont servi beaucoup à m'instruire; ils ont amorti le feu de ma jeunesse, et j'ai senti le néant des vanités du monde.

J'avoue que j'avais un peu de passion pour la scène française, mais les choses sont tellement changées qu'il faut y renoncer. Je veux avoir au moins le mérite de dompter une passion si dangereuse, qui pourrait bien m'empêcher de prendre un parti honnête dans le monde, quand il faudra m'établir. Les affaires sérieuses ne s'accommodent pas trop de la poësie. Je commençais à bâtir une petite ville assez propre, j'allais même y élever un petit obélisque; mais je me suis aperçu à la fin que les pierres de taille ne venaient pas s'arranger d'elles-mêmes au son de la lyre comme du temps d'*Amphion*.

Mon cher ange, je n'ai plus de parti à

1773. prendre que celui de finir mes jours en philosophe obscur, et d'attendre la mort tout doucement au milieu des souffrances du corps et des chagrins de ce petit être fantasque, et probablement très-fantastique, qu'on appelle ame.

L'affaire de ce marquis génois n'est pas la seule qui ait dérangé ma colonie. Je vois qu'il faut être prince ou fermier général pour entreprendre de tels établissemens. J'aurais pu réussir si M. l'abbé *Terrai* ne m'avait pas pris mes rescriptions entre les mains de M. *Magon*. Il n'a point voulu réparer cette cruauté. Je n'ai point trouvé de *Mécène* qui m'ait fait rendre mon bien. Je ne sais enfin si on pourra me dire :

Fortunate senex, ergo tua rura manebunt.

Je ne vous ennuie point de mes autres misères. Il ne faut pas appésantir son fardeau sur les épaules de l'amitié, mais savoir le porter avec un peu de courage.

Je vois que tous les honnêtes gens auraient souhaité que l'infame cabale des *Verrons* eût été plus rigoureusement punie ; mais nous avons été encore bien heureux d'obtenir ce que nous avons obtenu. Vous savez qu'il y avait deux partis dans le parlement ; car où n'y a-t-il pas deux partis ? Nous avons eu plusieurs voix

abſolument contre nous ; et, ce qui eſt bien étrange, c'eſt que l'avocat de M. de *Morangiés* avait indiſpoſé une partie du parlement contre ſa partie. M. de *Morangiés* lui-même ne ſait pas ce que cette affaire m'a coûté de peine. Ma ſituation eſt ſingulière ; je ſers les autres et je ne me ſers pas moi-même.

1773.

Adieu, mon cher ange ; votre amitié me conſole. Que madame d'*Argental* ſe porte mieux, et je me porterai moins mal.

LETTRE XXXIX.

A M. LE BARON

DE CONSTANT DE REBECQUE.

Le . . . . .

Vous combattez vaillamment pour la *Vulgate*, mon brave colonel ! Je ne lui connaiſſais point d'aimables défenſeurs comme vous. On dit que *Fra-Paolo* ne voulut pas jeter les yeux ſur le livre d'un de ſes amis qui démontrait la vérité des dogmes, *pour ne pas perdre le mérite de la foi:* je vous lis pour rendre hommage à votre mérite, dans une affaire où la défenſive eſt plus difficile que l'attaque.

1773. Votre esprit et vos vertus doivent vous faire estimer par les sages de tous les rites et de toutes les croyances ; mais savez-vous qu'en Sorbonne et devant le saint-office, je ne répondrais pas que vous fussiez mieux traité que *Socrate* par les prêtres de *Cérès* ?

Cette foi, qui peut transporter les montagnes, ne me paraît pas être la vôtre. Vous n'écrivez point d'injures, vous parlez raison. Hérésie ! hérésie ! si j'étais orthodoxe, comme vous le voulez, je vous dénoncerais pour la plus grande gloire de DIEU.

Venez être notre missionnaire : je me suis confessé entre vos mains, il y a long-tems ; je ne hais que l'intolérance et le fanatisme. Nous vous attendons à bras ouverts. Vous connaissez le tendre respect avec lequel je vous suis attaché.

LETTRE XL. 1773.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 20 de septembre.

SELON ce que vous daignâtes me mander, Monseigneur, par votre dernière lettre, j'envoie aujourd'hui à madame la comtesse *du Barri* une montre de ma colonie. Si vous en êtes content, j'espère qu'elle en sera satisfaite; car ce n'est pas seulement dans les ouvrages d'esprit que mon héros a du goût.

Il n'a pas daigné répondre à mes justes plaintes sur la partie carrée de l'Electre de *Crébillon*; mais j'ose présumer que, dans le fond de son cœur, il est assez de mon avis. Je compte toujours sur ses bontés pour l'Afrique et pour la Crète, pour l'impudente Sophonisbe et pour les Lois de Minos; car, quoique je sente parfaitement le néant de toutes ces choses, j'y suis pourtant bien attaché, attendu que je suis néant moi-même. J'ai été sur le point, ces jours passés, d'être parfaitement néant, c'est-à-dire de mourir; il ne s'en est pas fallu l'épaisseur d'un cheveu; et je disais: Je ne saurai pas dans un quart d'heure si mon héros a encore de la bonté pour moi.

1773. Vivez, mon héros; vivez, et vivez gaiement. Je suis très-sûr que vous vivrez longtemps; car vous êtes très-bien constitué, et vous êtes votre médecin à vous-même. Daignez, dans la multitude de vos occupations ou de vos plaisirs, vous souvenir qu'il existe encore, entre les Alpes et le mont Jura, le plus ancien de vos courtisans, et le plus pénétré de respect pour vous.

Le vieux malade de Ferney, V.

LETTRE XLI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 de septembre.

ET moi, mon cher ange, je me hâte de me justifier de l'obscurité que vous me reprochez par votre lettre du 20. L'obscurité est assurément dans la conduite du maître des jeux. Je lui ai toujours présenté mes humbles requêtes très-nettement et très-constamment. Je ne lui ai pas écrit une seule lettre où je ne l'aye fait souvenir de la parole d'honneur qu'il avait donnée au bon roi *Teücer*, au petit sauvage et à son amoureuse. Je me suis même plaint douloureusement

douloureusement de la préférence qu'il donnait à la partie carrée d'*Iphianasse* avec *Oreste*, 1773.
et d'*Electre* avec le petit *Itis*.

J'ai surtout insisté sur la nécessité absolue de faire un peu valoir un ancien serviteur. Je lui ai représenté que c'était peut-être la seule manière de venir à bout d'une chose dont il m'avait flatté. Il m'a toujours répondu des choses vagues et ambiguës. Il y a deux affaires que je n'ai jamais comprises, c'est cette conduite du maître des jeux, et l'édition de *Valade*.

Il y en a une troisième que je comprends fort bien, c'est le changement d'avis du maître des choses. Je conçois que des hypocrites ont parlé à ce maître des choses, et qu'ils ont altéré ses bonnes dispositions. Les tartufes sont toujours très-dangereux. A l'égard de Sophonisbe, comment puis-je distribuer les rôles, moi qui, depuis trente ans, ne connais d'autre acteur que *le Kain*? c'est au maître des jeux à en décider.

J'ai écrit ces jours-ci à madame de *Saint-Julien*, et je l'ai remerciée de toutes ses bontés, en comptant même qu'elle en aurait encore de nouvelles; mais voici le voyage de Fontainebleau, et je n'ai plus le temps de rien espérer. Celle qui a lu si bien ma petite lettre à mon successeur l'historiographe, aurait pu se mêler

1773. un peu des affaires de la Crète et de l'Afrique ; mais je n'ai pas osé seulement lui faire parvenir cette proposition ; j'ai craint de faire une fausse démarche. On voit rarement les choses telles qu'elles sont, avec des lunettes de cent trente lieues.

J'ai donc tout remis, en dernier lieu, entre les mains de la Providence.

Vous daignez entrer, mon cher ange, dans toutes mes tribulations. Vous me parlez de ma malheureuse affaire des rescriptions : elle est très-désagréable, et elle a beaucoup nui à ma colonie. C'est encore une affaire de la Providence, qui demande une grande résignation.

Quant à M. de *Garville*, qui est si lent dans ses voyages, je crois qu'il s'était chargé de deux Minos, l'un pour vous, et l'autre pour M. de *Thibouville*.

Il ne me reste plus qu'à répondre à vos semonces d'écrire à M. le duc d'*Albe*. Il me semble qu'il y a trop long-temps que j'ai laissé passer l'occasion de lui écrire. Je dois d'ailleurs ignorer la chose, et ne me point mêler de ce que des gens de lettres ont bien voulu faire pour moi, tandis que des gens d'Eglise me persécutent un peu. Et puis, il faut vous dire que je suis découragé, affligé, malade, vieux comme un chemin, que je crains les nouvelles

connaiſſances, les nouveaux engagemens et les nouveaux fardeaux. 1773.

Pardonnez-moi; il y a des temps dans la vie où l'on ne peut rien faire, des temps morts, et je me trouve dans cette ſituation. Vous me demanderez pourquoi j'écris des fariboles à mon ſucceſſeur l'hiſtoriographe, et que je ne puis écrire des choſes raiſonnables à M. le duc d'*Albe?* c'eſt préciſément parce que ce ſont des fariboles; on retombe ſi aiſément dans ſon caractère! Mais je me ſens bien plus à mon aiſe quand je vous écris, parce que c'eſt mon cœur qui vous parle. Je ſuis bien conſolé par ce que vous me dites de madame d'*Argental*: ſi elle ſe porte bien, elle eſt heureuſe; il ne lui manquait que cela.

Madame *Denis* et moi, nous lui en marquons toute notre joie. Vous ſavez à quel point nous vous ſommes attachés.

Adieu, mon cher ange; je vous aimerai juſqu'à ce que mon corps ſoit rendu aux quatre élémens, et l'ame à rien du tout ou peu de choſe.

Pour répondre à tout, je vous dirai que le Taureau blanc eſt entre les mains de M. *Deliſle*, et qu'il faut le faire tranſcrire.

1773.

LETTRE XLII.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

A Ferney, 13 d'octobre.

Que je vous suis obligé, Monsieur, de m'écrire du séjour de la gloire et du bonheur (*)! Ces deux personnes sont rarement ensemble; mais, quand on les trouve, il semble qu'il soit permis d'oublier tout le monde. Vous n'avez pourtant point oublié un pauvre vieux solitaire: nous vous remercions tendrement, madame *Denis* et moi.

Grand merci de cette lettre d'un évêque de Picardie (**). Ce pays-là fut autrefois le berceau de la ligue; le fanatisme s'y est conservé. J'ai peine à croire que cette lettre soit d'un évêque né à Carpentras, et par conséquent sujet du pape. Ce n'est pas qu'il n'eût pu penser tout ce qui est dans la lettre, mais il y a long-temps que le pauvre diable ne pense plus: il est tombé en enfance, et vous verrez que quelque ex-jésuite lui aura fait signer cette

(*) De Chanteloup.

(**) De l'évêque d'Amiens (d'*Orléan de la Motte*) sur la bulle de destruction des jésuites; il y blâme hautement le pape.

lettre également injurieuſe au roi et au pape. Il ſerait plaiſant que nous euſſions un ſchiſme et des anti-papes pour la compagnie de *Jéſu*. Il ne nous manque plus que cela pour nous achever de peindre. 1773.

On dit que tout eſt factions et cabales à Paris, depuis les petites marionnettes juſqu'aux grandes. Je ne m'attendais pas qu'il dût ſe trouver un parti qui ſoutînt le crime abſurde des *Jonquay* contre l'innocence de M. de *Morangiés*, après l'arrêt du parlement. La folie a établi ſon trône dans Paris, comme la raiſon a mis le ſien dans le beau ſéjour où vous êtes. Cependant je ne ſais comment on aime toujours cette ville qui eſt le centre de toutes les erreurs et de toutes les ſottiſes; il faut apparemment qu'il y ait auſſi du plaiſir. Les ſinges font des gambades très-plaiſantes, quoiqu'ils ſe mordent. Pour moi, j'achève mes jours en paix, malgré mon ami *Fréron* et mon ami l'abbé *Sabatier*.

Je ferais fâché que le Taureau blanc parût en public et me frappât de ſes cornes. Je prierai M. le chevalier de *Châtellux* de vouloir bien ne le mettre que dans des écuries bien fermées, dont les profanes n'aient point la clef. On le traiterait comme le bœuf gras, on courrait après lui, et enſuite on le mangerait et moi auſſi, quoique je ne ſois pas gras.

Quand vous ferez à Paris, je vous demanderai deux grâces : la première, c'eſt de vous ſouvenir de moi ; la ſeconde, c'eſt d'en faire ſouvenir madame *du Deffant*, à qui je n'ecris point, parce que je n'ai rien à lui envoyer qui puiſſe l'amuſer ; mais à qui j'ai la plus grande obligation du monde, puiſque c'eſt à elle que je dois votre connaiſſance, et j'oſe même dire l'honneur de votre amitié. Je ne ſais ſi vous l'amuſerez avec votre bœuf ; car il faut être un peu familiariſé avec le ſtyle oriental et les bêtiſes de l'antiquité, pour ſe plaire un peu avec de telles fadaiſes ; et madame *du Deffant* ne ſe plaît guère avec cette antiquité reſpectable. Je n'ai jamais pu lui perſuader de ſe faire lire l'*Ancien Teſtament*, quoiqu'il ſoit à mon gré plus curieux qu'*Homère*.

1773.

Vous aurez inceſſamment une ſuite des Fragmens ſur l'Inde. Figurez-vous qu'il y a, par-delà Lahor, une république qui poſsède plus de cent lieues de pays, et qui n'a d'autre religion que l'adoration d'un Dieu ſans aucune cérémonie. C'eſt la république des Seïques ; elle eſt alliée des Anglais qui ne ſont pas cérémonieux, et qui poſsèdent actuellement tout le Bengale en ſouveraineté. Il eſt aſſez ſingulier que je m'occupe en Suiſſe de ce qui ſe paſſe dans l'Inde ; mais je ne trouverais pas mauvais qu'une fourmi, à un bout de

ſa fourmilière, s'intéreſsât à ce qui arrive à l'autre bout. 1773.

Adieu, Monſieur; je ſuis une vieille fourmi qui vous eſt bien véritablement dévouée.

LETTRE XLIII.

A M. CHRISTIN.

A Ferney, 15 d'octobre.

Mon cher philoſophe humain, défenſeur des opprimés, je vous adreſſe une infortunée dépouillée de tous ſes biens, en vertu de cette abominable main-morte. Un ancien conſeiller du parlement de Beſançon, exilé à Gray, a fait condamner cette femme. On lui a pris jusqu'à ſes nippes et ſes habits; on a fouillé dans ſes poches; il ne lui reſte que ſes papiers qu'elle vous remettra.

Le fond de ſon affaire ne me paraît pas bien clair; mais il eſt plus clair que la rapacité du conſeiller exilé eſt bien barbare. Dieu veuille que le malheur de cette femme n'influe pas ſur le ſort de nos douze mille eſclaves!

Cette pauvre femme eſt venue de Gray dans ma retraite; que puis-je pour elle que de lui donner le couvert et quelque argent?

—— Je vous prie de lire ſes mémoires, et de lui
1773. donner un conſeil.

Elle dit qu'il y a, en dernier lieu, une ſentence du bailliage de Beſançon qui lui adjuge la poſſeſſion d'un cotillon et de ſes chemiſes, et qui lui permet de prouver que l'argent qu'on lui a ſaiſi lui appartient en propre.

Vous remarquerez que cet ancien conſeiller, contre lequel elle plaide, ſe nomme *Brody*, et eſt fils de votre grand juge de Saint-Claude.

Si cette affaire pouvait s'accommoder, vous feriez une action charitable; vous y êtes accoutumé.

Peut-être une autre femme, mon cher ami, adoucirait la cruauté d'un autre homme; mais cette pauvre diableſſe n'eſt pas faite pour toucher le cœur, et on dit que ce M. *Brody* n'eſt pas tendre.

Vale, amice. V.

LETTRE XLIV.

1773.

AU MEME.

A Ferney, 22 d'octobre.

Avez-vous vu, mon cher ami, une pauvre femme franc-comtoise, à qui un conseiller de votre ancien parlement a voulu persuader qu'elle était son esclave, et à qui on a enlevé tout, jusqu'à sa chemise?

J'ai recours à vous, mon cher philosophe, en plus d'un genre. Je voudrais trouver, dans les *Instituts* de *Justinien*, l'endroit où il est parlé de l'ancienne loi des douze tables, qui permet aux pères de vendre leurs enfans deux fois; loi abolie par l'humanité de *Dioclétien* qu'on fait passer parmi nous pour un monstre, et rétablie par *Constantin* qu'on nous donne pour un saint. Si vous pouvez trouver ces deux lois du méchant *Dioclétien* et du bon *Constantin*, vous me rendrez un grand service; car il n'y a point, dans mon *Justinien*, de grande table de matières. Mon édition est de 1756, chez les *Cramer*.

Mandez-moi un peu de vos nouvelles. Je vous embrasse bien tendrement.

Le vieux malade V.

1773.

LETTRE XLV.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, premier de novembre.

Eh bien, Madame, je commence par les diamans brillans. Page 102, tome premier. „ Pourquoi faire de Dieu un tyran oriental? pourquoi lui faire punir des fautes légères par des châtimens éternels? pourquoi mettre le nom de la Divinité au bas du portrait du diable? „

Page 107. „ Nous ſommes étonnés de l'abſurdité de la religion païenne, celle de la religion papiſte étonnera bien davantage la poſtérité. „

Page 121. „ Pour être philoſophe, dit *Mallebranche*, il faut voir évidemment; et, pour être fidelle, il faut croire aveuglément. *Mallebranche* ne s'aperçoit pas que de ſon fidelle il en fait un ſot. „

Page 321. „ Pourquoi tout moine, qui défend avec un emportement ridicule les faux miracles de ſon fondateur, ſe moque-t-il de l'exiſtence des vampires? c'eſt qu'il n'a

point d'intérêt à la croire. Otez l'intérêt, reste la raison ; et la raison n'est pas crédule. » 1773.

Je prends ces petits diamans au hasard, Madame; il y en a mille dans ce goût, dont l'éclat m'a frappé. Cela n'empêche pas que le livre ne soit très-mauvais. Je passe ma vie à chercher des pierres précieuses dans du fumier ; et, quand j'en rencontre, je les mets à part, et j'en fais mon profit : c'est par-là que les mauvais livres sont quelquefois très-utiles.

J'ai lu, il n'y a pas long-temps, l'*Art d'aimer* de *Bernard*. C'est un des plus ennuyeux poëmes qu'on ait jamais faits ; cependant il y a, dans ce long poëme, une trentaine de vers admirables et dignes d'être éternels comme le sujet du poëme le sera.

Pour faire un bon livre, il faut un temps prodigieux et la patience d'un saint ; pour dire d'excellentes choses dans un plat livre, il ne faut que laisser courir son imagination. Cette folle du logis a presque toujours de beaux éclairs : voilà pour *Helvétius*.

A l'égard de l'éloge de *Colbert*, c'était un ouvrage qu'on ne pouvait faire qu'avec de l'arithmétique ; aussi est-ce un excellent banquier qui a remporté le prix. J'avoue que je ne saurais souffrir qu'un homme qui porte un habit de drap de *van-Robais*, ou de velours de

1773. Lyon, qui a des bas de ſoie à ſes jambes, un diamant à ſon doigt, et une montre à répétition dans ſa poche, diſe du mal de *Jean-Baptiſte Colbert* à qui on doit tout cela.

La mode eſt aujourd'hui de mépriſer *Colbert* et *Louis XIV*; cette mode paſſera, et ces deux hommes reſteront à la poſtérité avec *Racine* et *Boileau*.

Après vous avoir confié mes inutiles idées ſur ces objets de curioſité, je viens à l'eſſentiel, c'eſt-à-dire à vous, à votre ſanté, à votre ſituation, qui m'intéreſſent véritablement. L'âge avance, je le ſens bien, et mes quatre-vingts ans m'en avertiſſent rudement. Notre faculté de penſer s'en ira bientôt comme notre faculté de manger et de boire. Nous rendrons aux quatre élémens ce que nous tenons d'eux, après avoir ſouffert quelque temps par eux, et après avoir été agités de crainte et d'eſpérance pendant les deux minutes de notre vie. Vous êtes plus jeune que moi; ainſi, ſelon la règle ordinaire, je dois paſſer avant vous.

M. *Deliſle* ſe moque de moi de dire qu'il m'a trouvé de la ſanté. Je n'en ai jamais eu, je ne ſais ce que c'eſt que par ouï-dire. Je n'ai pas paſſé un jour de ma vie ſans ſouffrir beaucoup. J'ai peine même à concevoir ce que c'eſt qu'une perſonne dans une ſanté parfaite;

car on ne peut jamais avoir de notion juſte de ce qu'on n'a point éprouvé : voilà pourquoi je ſuis très-perſuadé qu'il eſt impoſſible qu'un médecin ait la moindre connaiſſance de la fièvre et des autres maladies, à moins qu'il n'en ait été attaqué lui-même. 1773.

Vous me citez deux beaux vers de M. de *Saint-Lambert*. Ils vous ont fait plus d'impreſſion que les autres, parce qu'ils vous rappellent votre état et celui de vos amis. Le grand ſecret des vers, c'eſt qu'ils puiſſent s'ajuſter à toutes les conditions et à toutes les ſituations où l'on ſe trouve. Ces deux vers de l'abbé de *Chaulieu*,

> Bonne ou mauvaiſe ſanté
> Fait notre philoſophie.

reſteront éternellement, parce qu'il n'y a perſonne qui n'en éprouve la vérité.

Ce que vous me demandez de madame de *la Vallière* m'étonne et m'afflige ; mais, ſi elle n'eſt que faible, il y a du remède. Le vin n'a été inventé que pour donner de la force. Je conçois que ſon état vous attriſte ; vous n'avez point, dites-vous, de courage ; cela veut dire que vous êtes ſenſible ; car le courage de voir périr autour de ſoi, ſans s'émouvoir, toutes les perſonnes avec leſquelles on a vécu, eſt la qualité d'un monſtre ou d'un

1773. bloc de pierre de roche. Je fais grand cas de votre faibleffe ; tant qu'on eft fenfible, on a de la vie. Puiffiez-vous, Madame, avoir long-temps cette faibleffe d'ame dont vous vous plaignez ! Je mourrai fans avoir eu la confolation de m'entretenir avec vous ; c'eft-là ma grande douleur et ma grande faibleffe.

Mon ame (s'il y en a une) aime tendrement la vôtre ; mais à quoi cela fert-il ? *V*.

LETTRE XLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de novembre.

Je remercie bien tendrement mon cher ange d'avoir fongé à m'écrire au milieu des fêtes et du fracas de la cour. Ce qu'il y a de mieux, à mon avis, dans Sophonisbe, c'eft qu'elle eft la plus courte de toutes les tragédies ; et que, fi elle a ennuyé de belles dames auxquelles il faut des opéra comiques, elle ne les a pas ennuyées long-temps.

Les Lois de Minos auraient du moins produit un plus beau fpectacle pour les yeux ; mais ces Lois de Minos font malheureufes. Je ne veux pas croire que, parmi les grandes

intrigues qui agitent quelquefois votre cour, il y en ait eu une contre Aftérie. Je n'ai jamais rien entendu à tout ce qui s'eft paffé dans cette affaire, et j'ai fini par me réfigner à la Providence qui difpofe de la fcène françaife. 1773.

J'ai écrit un petit mot au maître des jeux fur la mort de fa fille; mais je ne lui ai rien dit cette fois-ci fur la mort des miennes. J'ai eu tant d'enfans qu'il faut bien que j'en perde quelques-uns.

J'ai entendu à Ferney la tragédie du Connétable de Bourbon que M. de *Guibert* ne récite pas trop bien, mais qui étincelle de beaux vers : il a bien de l'efprit, ce M. *Guibert*. S'il commande jamais une armée, il fera le premier général qui ait fait une tragédie. Il eft deja le premier en France qui foit l'auteur d'une *Tactique* et d'une pièce de théâtre; je dis en France, car *Machiavel* en avait fait avant lui tout autant en Italie; et, par-deffus tout cela, il avait fait une confpiration.

Puifque mon cher ange fe réjouit à Fontainebleau, j'en conclus que les affaires du Parmefan vont très-bien, et que toutes les affaires font heureufement arrangées. Je lui en fais mon compliment, et je l'exhorte à jouir gaiement de la vie, pendant que je la apporte affez triftement; car, à la fin, l'extrême vieilleffe et les extrêmes fouffrances

1773. rendent un peu férieux ; et il faudrait avoir un orgueil infupportable pour n'en pas convenir. Je fais contre fortune et contre nature bon cœur ; et je fouhaite, mon cher ange, que vous n'en foyez jamais logé là. Confervez-moi toujours votre amitié, elle fera ma confolation. *V.*

LETTRE XLVII.

AU MEME.

15 de novembre.

Si, dans le fracas de ces fêtes, mon cher ange a un quart d'heure de loifir, je lui envoie un rogaton pour paffer ce quart d'heure. Il convient, ce me femble, à un miniftre pacifique.

Je ne fais s'il a lu la *Tactique* de M. *Guibert*, ou du moins le difcours préliminaire. Ce livre eft plein de grandes idées, comme fa tragédie du Connétable de Bourbon eft pleine de beaux vers. J'ai eu l'auteur chez moi ; je ne fais s'il fera un *Corneille* ou un *Turenne*, mais il me paraît fait pour le grand, en quelque genre qu'il travaille.

Oferais-je vous prier de lui faire parvenir

une

une copie de la ſatire ou de l'éloge que je viens de faire de ſon métier de la guerre ? Vous ſaurez aiſément ſa demeure. Il n'eſt pas juſte qu'il ſoit des derniers à voir cette petite plaiſanterie qui le regarde ſi perſonnellement ; et vous me pardonnerez aiſément la liberté que je prends avec vous.

1773.

J'en prends encore une autre, c'eſt de vous prier d'engager *le Kain* à jouer à Paris la Sophonisbe qui n'eſt ni de *Mairet* ni de *Corneille*. Il me doit, ce me ſemble, ſes bons offices dans cette petite affaire.

Après ces deux requêtes, je vous en préſente une troiſième bien plus importante, c'eſt de me mander comment ſe porte madame d'*Argental*.

Souvenez-vous, mon cher ange, du vieux malade de Ferney, qui n'eſt pas encore tout-à-fait mort. *V.*

1773.

LETTRE XLVIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

16 de novembre.

VOUS voulez absolument, Madame, que je vous dise si je suis content d'un ouvrage où il y a autant de mauvais que de bon, autant de phrases obscures que de claires, autant de mots impropres que d'expressions justes, autant d'exagérations que de vérités. Que voulez-vous que je vous réponde? Je m'imagine que vous pensez comme moi, et j'ai la vanité de croire penser comme vous. On dit que c'est le meilleur ouvrage de tous ceux qui ont été composés sur le même sujet; je n'en suis pas surpris. Ce sujet était très-difficile, et n'était pas favorable à l'éloquence.

Quant aux diamans qu'on a trouvés dans la cassette d'un homme qui n'est plus, je vous avoue qu'ils sont très-mal enchâssés; je crois vous l'avoir dit. Il faut avoir ma persévérance et la passion que j'ai de m'instruire sur la fin de ma vie, pour chercher, comme je fais, des pierres précieuses dans des tas d'ordures. C'est

peut-être le ſeul avantage que ce ſiècle a ſur
le ſiècle paſſé, que nos plus mauvais livres 1773.
ſoient toujours ſemés de quelques beautés.
Du temps de *Paſcal*, de *Boileau* et de *Racine*,
les mauvais livres ne valaient rien du tout;
au lieu que les plus déteſtables livres de nos
jours brillent toujours par quelque endroit.

J'ai trouvé encore plus de génie dans la *Tactique* de M. de *Guibert* que dans ſa tragédie, et même encore un peu plus de hardieſſe. Ce qui m'a charmé, c'eſt que ce docteur en l'art d'aſſaſſiner les gens, m'a paru dans la ſociété le plus poli et le plus doux des hommes.

Vous me parlez de cailloux : eh bien, Madame, je vous envoie un petit caillou de mon jardin, qui ne vaut pas aſſurément les pierreries de M. de *Guibert*. J'ai été étonné que le même homme ait pu faire deux ouvrages ſi différens l'un de l'autre.

Les *Saxe*, les *Turenne* n'auraient pas fait aſſurément de tragédies. Je devais naturellement donner la préférence à la tragédie ſur l'art de tuer les hommes : je crois même qu'en la travaillant un peu, on pourrait en faire un ouvrage régulier et intéreſſant dans toutes ſes parties. Je déteſte cordialement l'art de la guerre, et j'admire pourtant ſa *Tactique*. L'admiration, dit-on, eſt la fille de l'ignorance : c'eſt ce qui fait que vous admirez peu de

1773. chose en fait d'esprit. Je ne prétends point du tout que vous accordiez votre suffrage à mon caillou. Vous serez tentée de le jeter par la fenêtre ; mais songez que je n'ai voulu vous amuser qu'un moment, et que je vous envoie ma Tactique avant de l'envoyer à monsieur de *Guibert* lui-même.

Je vous prie de vouloir bien, Madame, me mander des nouvelles de la santé de madame de *la Vallière*. Il est bien juste que la vôtre soit bonne. La nature vous a fait assez de mal pour qu'elle vous laisse en repos. Elle me persécute horriblement, mais je tiens bon. *V.*

LETTRE XLIX.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

16 de novembre.

. . . .

A l'égard de *Brama*, ou du *Chang-ti*, ou d'*Oromase*, ou d'*Isis*, je ne crois pas encore me tromper tout-à-fait. Il faut les admettre, quand on a affaire avec des fripons, et crier plus haut qu'eux.

De plus, il m'est évident qu'il y a de l'intelligence dans la nature, et que les lois

imposées aux planètes, à la lumière, aux animaux et aux végétaux, ne sont pas inventées par un sot. *Mens agitat molem.* Ce sont les *Sabatiers* qui sont sots et méchans, mais je crois la nature bonne et sage; il est vrai qu'elle fait quelquefois des pas de clerc, mais je ne la crois ni impeccable ni infinie. Je pense que son intelligence a tout fait pour le mieux, et que dans ce mieux il y a encore bien du mal. Tout cela est une affaire de métaphysique qui n'a rien à faire avec la morale, et qui n'empêche pas que les *Verron*, les *Clément*, les *Sabatier*, &c. ne soient la plus méprisable canaille de Paris. 1773.

Comme je sais que vos mathématiques ne vous empêchent point de cultiver les belles-lettres, permettez-moi de vous demander si vous avez lu le Connétable de Bourbon de M. de *Guibert*. Sa *Tactique* n'est pas un ouvrage de belles-lettres, mais elle m'a paru un ouvrage de génie. Il y a une autre sorte de génie dans le Connétable. Je ne sais si notre frivole Paris est digne de deux ouvrages excellens qui parurent l'année passée; c'est *la Tactique* et *la Félicité publique*. Je ne me connais ni à l'un ni à l'autre de ces sujets, mais je voudrais que ceux qui sont à la tête du gouvernement eussent le temps de bien examiner si M. de *Châtellux* et M. de *Guibert* ont raison.

1773. Il m'eſt tombé entre les mains un petit manuſcrit ſur le livre de M de *Guibert*; ce n'eſt qu'une plaiſanterie. J'aurai l'honneur de vous la faire tenir ſous l'enveloppe de M. de *Sartine*. Vous la ferez lire à M. d'*Alembert*, ou je l'enverrai à M. d'*Alembert* afin que vous la liſiez, ſuppoſé que cela puiſſe vous amuſer un moment. Vous êtes tous deux les vrais ſecrétaires d'Etat dans le royaume de la penſée. Vos lettres ſont aſſurément plus inſtructives et plus agréables que toutes les lettres de cachet.

Conſervez toujours, Monſieur, un peu de bonté pour le vieux malade, *V*.

LETTRE L.

AU MEME.

5 de décembre.

C'est bien vous qui êtes mon maître, monſieur le Marquis, et qui l'auriez été de *Bernard de Fontenelle*. C'eſt vous qui êtes un vrai philoſophe, et un philoſophe éloquent. On m'a parlé d'un éloge de M. *Fontaine*, qui eſt un chef-d'œuvre. Vous ne ſauriez croire quel plaiſir vous me feriez de me le faire parvenir.

Je ne connais guère que vous et monſieur 1773.
d'*Alembert* qui ſachiez préſenter les objets dans leur jour, et écrire toujours d'un ſtyle convenable au ſujet. J'ai cherché dans mes paperaſſes la mauvaiſe plaiſanterie ſur les comètes, je ne l'ai point trouvée. On dit qu'il y en a deux, l'une de moi, l'autre que je ne connais pas : mais, dans l'état où je ſuis, ſouffrant continuellement, et près de quitter ce petit globe, je dois prendre peu d'intérêt à ceux qui roulent comme nous dans l'eſpace, et avec qui probablement je ne ſerai jamais en liaiſon.

Il eſt vrai que, dans les intervalles que mes maladies me laiſſent quelquefois, je m'amuſe à la poëſie que j'aime toujours, quand ce ne ſerait que pour donner un os à ronger à *Clément* et à *Sabatier*; mais j'aime mieux votre proſe que tous les vers du monde. Ce que j'aime autant que votre proſe, c'eſt votre perſonne. Jamais les belles-lettres et la philoſophie n'ont été ſi honorées que par vous.

Agréez, Monſieur, le très-tendre reſpect du vieux malade de Ferney.

1773.

LETTRE LI.

A M. CHRISTIN.

A Ferney, 8 de décembre.

VOICI, mon cher ami, une lettre qui nous aſſure enfin la délivrance prochaine du frère de cette bonne madame *Barondel*. Je vous prie de la lui montrer pour la conſoler.

Nous réuſſirons malgré le ſubdélégué qui était impitoyable. Il eſt plaiſant que ce ſoit moi qui contribue à tirer un curé de priſon. Mais que ne doit-on pas attendre d'un aſſocié à l'ordre des capucins !

L'idée de préſenter un mémoire pour la ſuppreſſion de la main-morte, et un dédommagement aux ſeigneurs, n'eſt pas certainement à négliger. Je penſe qu'il faudrait articuler ce dédommagement, et le montrer ſous un jour ſi clair que le miniſtère ne pût le refuſer, et que les ſeigneurs ne puſſent pas ſe plaindre. Il faut préſenter toujours aux miniſtres les choſes prêtes à ſigner. La moindre difficulté les rebute, quand ils n'ont pas un intérêt preſſant au ſuccès de l'affaire. Vous êtes plus à portée que perſonne de rédiger toutes les conditions du traité, vous qui êtes

au

au beau milieu de l'enfer de la main-morte. Vous devriez venir nous voir aux bonnes fêtes de Noël, et apporter avec vous le règlement du roi de Sardaigne. Je me chargerais hardiment d'être votre facteur, et d'envoyer le mémoire aux miniſtres, S'il ne réuſſit pas, nous aurons toujours le mérite d'avoir fait une bonne œuvre. 1773.

Je vous embraſſe du meilleur de mon cœur.

LETTRE LII.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

A Ferney, 15 de décembre.

Je vous dois, Monſieur, quatre remercîmens pour vos quatre faveurs qui ſont deux lettres charmantes, votre hymne ſur St *Nicolas*, qui devrait être chantée dans toutes les égliſes, et vos douze perroquets de la cour d'*Auguſte*.

A l'égard de St *Nicolas*, par lequel il faut commencer, puiſqu'il eſt votre patron, il mérite ſans doute tout le bien que vous dites de lui; car pendant ſa vie il reſſuſcitait tous les matelots qui s'aviſaient de mourir ſur mer, et après ſa mort ſon portrait étant tombé entre les mains d'un vandale qui ne croyait pas en

DIEU, ce vandale allant en voyage pria le
1773. portrait de lui garder ſon argent comptant. A peine fut-il parti que des voleurs vinrent prendre le magot. Le vandale de retour battit l'image de *Nicolas*, et la jeta dans la rivière. *Nicolas* deſcendit du haut du ciel, repêcha ſon image, la rapporta au vandale avec ſon argent : Apprenez, lui dit-il, à ne plus battre les ſaints. Le couſin qui baptiſa le couſin n'a jamais rien fait de plus beau.

Madame la maréchale de *Luxembourg* me paraît avoir raiſon. *Emporter le chat* ſignifie à peu-près *faire un trou à la lune*. Les ſavans pourront y trouver quelques petites différences : ils diront qu'emporter le chat ſignifie ſimplement partir ſans dire adieu, et faire un trou à la lune veut dire s'enfuir de nuit pour une mauvaiſe affaire. Un ami qui part le matin de la maiſon de campagne de ſon ami, a emporté le chat; un banqueroutier qui s'eſt enfui, a fait un trou à la lune. Voilà tout ce que je ſais ſur cette grande queſtion.

L'étymologie du *trou à la lune* eſt toute naturelle pour un homme qui s'eſt évadé de nuit; à l'égard du chat, cela ſouffre de grandes difficultés. Madame de *Moncornillon* à qui DIEU feſait voir toutes les nuits un trou à la lune, ce qui marquait évidemment qu'il manquait une fête à l'égliſe, n'emporta point le

chat. C'eſt bien dommage que le grand *Moncrif*, favori de la reine et des chats, ſoit mort à mon âge; il aurait aſſurément éclairci cette queſtion importante. 1773.

Je vois, Monſieur, que vous êtes dans le temple de *Cérès* (*) auſſi-bien que dans celui de l'honneur et de la félicité. Vingt charrues à la fois ſont ſans doute un plus beau ſpectacle que vingt opéra médiocres qui auraient fait bâiller *Cérès* et *Triptolème*. J'ai eu une fois l'inſolence de faire marcher ſept charrues de front dans un champ de mes déſerts d'où je n'écris point de triſtes *de Ponto*. Il n'appartient point à *Naſo* d'avoir autant de charrues que *Pollio*.

Je ſais qu'il y a quelques juifs dans les colonies anglaiſes. Ces marauds-là vont partout où il y a de l'argent à gagner, comme les Guèbres, les Banians, les Arméniens courent toute l'Aſie, et comme les prêtres iſiaques venaient ſous le nom de bohèmes voler des poules dans les baſſe-cours, et dire la bonne aventure. Mais que ces déprépucés d'*Iſraël*, qui vendent de vieilles culottes aux ſauvages, ſe diſent de la tribu de *Nephtali* ou d'*Iſſachar*, cela eſt fort peu important; ils n'en ſont pas moins les plus grands gueux qui aient jamais ſouillé la face du globe.

(*) Chanteloup.

1773. Il me reſte à vous dire ce que je penſe du procès de *Beaumarchais :* je crois ne m'être pas trompé ſur le procès du comte de *Morangiés*, du général *Lalli*, de *Calas*, de *Sirven* et de *Montbailli.* Je me ſuis fait *Perrin Dandin ;* je juge les procès au coin de mon feu, et j'ai jugé celui de *Beaumarchais* dans ma tête : mais je me garderai bien de prononcer tout haut mon jugement. Je prévois déjà que *meſſieurs* ne feront pas tout-à-fait de mon avis tout haut, quoique dans le fond du cœur ils en ſoient tout bas.

Je crois, Monſieur, avoir répondu tant bien que mal à tous vos articles ; mais il y en a un qui me tient bien plus au cœur, c'eſt celui de l'eſpérance que j'ai de vous revoir, ſi jamais vous allez conſulter *Tiſſot*, ou ſi votre régiment eſt en Franche-Comté.

Conſervez vos bontés pour le vieux bavard malingre.

LETTRE LIII.

1773.

A M. LE BARON D'ESPAGNAC,

GOUVERNEUR DE L'HOTEL ROYAL DES INVALIDES.

A Ferney, le 15 de décembre.

La première chose que j'ai faite, Monsieur, en recevant votre livre (*), c'est de passer presque toute la nuit à le lire avec mes yeux de quatre-vingts ans; et le premier devoir dont je m'acquitte en m'éveillant, est de vous remercier de l'honneur et du plaisir extrême que vous m'avez faits.

J'ai déjà lu ce qui regarde la guerre de Bohème, et je n'ai pu m'empêcher d'aller vîte à la bataille de Fontenoi, en attendant que je relise tout l'ouvrage d'un bout à l'autre. On m'avait dit que vous donniez d'autres idées que moi de cette mémorable journée de Fontenoi: je me préparais déjà à me corriger; mais j'ai vu, avec une grande satisfaction, que vous daignez justifier le petit précis que j'en avais donné sous les yeux de M. le comte d'*Argenson*. Il n'appartient qu'à un officier tel

(*) *Histoire du maréchal de Saxe.*

1773. que vous, Monſieur, qui avez ſervi avec tant de diſtinction, d'entrer dans tous les détails intéreſſans que mon ignorance de l'art de la guerre ne me permettait pas de développer. Je regarde votre Hiſtoire comme une inſtruction à tous les officiers, et comme un grand encouragement à bien ſervir l'Etat. Vous rendez juſtice à chacun, ſans bleſſer jamais l'amour propre de perſonne. Vous faites ſeulement ſentir très-ſagement, par les propres lettres du maréchal de *Saxe*, combien il était ſupérieur aux généraux de *Charles VII*, électeur de Bavière. Il n'y a guère d'officier bleſſé ou tué dans le cours de cette guerre, dont la famille ne trouve le nom, ſoit dans vos notes, ſoit dans le corps de l'Hiſtoire.

Votre ouvrage ſera lu par toute la nation, et principalement par ceux qui ſont deſtinés à la guerre.

Vous êtes très-exact dans toutes les dates, c'eſt le moindre de vos mérites; mais il eſt néceſſaire, et c'eſt ce qui manque aux *Commentaires de Céſar*, et même à *Polybe*.

Vous ne pouvez, Monſieur, employer plus dignement le noble loiſir dont vous jouiſſez, qu'en inſtruiſant la nation pour laquelle vous avez combattu.

Agréez ma reconnaiſſance de l'honneur que vous m'avez fait, et le reſpect avec lequel je

ferai, tant qu'il me restera un peu de vie, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur, *V.* 1773.

P. S. Je viens de lire le portrait du maréchal de *Saxe*, qui est à la fin du second volume; il est de main de maître, et écrit comme il convient. J'ose espérer qu'on fera bientôt une nouvelle édition in-4°, avec des planches qui me paraissent absolument nécessaires pour l'instruction de tout le militaire.

LETTRE LIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 18 de décembre.

Je crois, mon cher ange, vous avoir dit, dans ma dernière lettre, combien j'étais touché de la mort de M. de *Chauvelin.* Voilà donc les trois *Chauvelin* anéantis. Celui-là était le plus aimable des trois et le plus raisonnable. Tout ce que nous voyons périr fait faire des réflexions qui ne sont pas plaisantes. Je suis presque honteux de vivre, et je ne sais pas trop pourquoi j'aime encore la vie.

Je sens que je suis un mauvais père, et tout

1773. le contraire des bons vieillards. Je me détache de mes enfans, à mesure que j'avance en âge, et que mes souffrances augmentent.

Voici pourtant la manière dont je voudrais finir Sophonisbe, à laquelle vous daignez vous intéresser.

. . . . Ils sont morts en romains.
Grands Dieux ! puissé-je un jour, ayant dompté Carthage,
Quitter Rome et la vie avec même courage !

Il me semble qu'il serait trop sec de finir par ce petit mot : *Ils sont morts en romains.* L'étriqué me déplaît autant que le trop d'ampleur. D'ailleurs c'est une espèce d'avant-goût de ce qui arriva depuis à ce *Scipion l'Africain.*

Je ne puis rien pour la scène du mariage, et la tête me fend.

Portez-vous bien, vous et madame d'*Argental.* C'est à vous de vivre, car je vous crois heureux autant que faire se peut ; pour moi il n'importe.

Respect et tendresse. *V.*

LETTRE LV. 1773.

A M. DE MAUPEOU,

CHANCELIER DE FRANCE.

A Ferney, 20 de décembre

MONSEIGNEUR,

JE commence par vous demander pardon de ce que je vais avoir l'honneur de vous écrire.

Vous avez méprisé, avec tous les honnêtes gens du royaume, plus d'un libelle écrit par la canaille et pour la canaille. L'abbé *Mignot*, outragé comme vous dans ces libelles écrits probablement par quelque laquais d'un ancien parlementaire, a suivi votre exemple; et peut-être même ni vous, Monseigneur, ni lui, n'avez daigné jeter les yeux sur ces misérables écrits. Cependant il y a des calomnies qui ne laissent pas de faire quelque tort à la magistrature; et quand on en connaît les auteurs, quand ils mettent eux-mêmes leur nom à la tête d'une brochure, j'ose croire qu'il est permis de vous en demander la suppression.

On avait dit, dans deux libelles contre vous et contre votre parlement, que l'abbé

1773. *Mignot* eſt le petit-fils du pâtiſſier *Mignot*, dont *Boileau* dit dans ſes *Satires* :

Que dans le monde entier
Jamais empoiſonneur ne ſut mieux ſon métier.

Je ne ſais pas ſi en effet cet homme était un ſi mauvais cuiſinier, ni même ſi ces vers de *Boileau* ſont ſi bons ; mais je ſais que mon neveu eſt le fils d'un correcteur des comptes, petit-fils et arrière petit-fils de ſecrétaires du roi, et que ſa famille, anoblie depuis plus de cent cinquante ans, établit la manufacture des draps de Sedan, et fut par conſéquent plus utile au royaume que le feſeur de petits pâtés.

Cependant un nommé *Clément*, fils d'un procureur de Dijon, qui n'exerce plus depuis 1771, s'aviſe de répéter cette ſottiſe dans une brochure littéraire à moi adreſſée, intitulée *Quatrième lettre à M. de Voltaire, par M. Clément, à Paris, chez Moutard, libraire de madame la dauphine, rue du Hurepoix, à ſaint Ambroiſe.* Ce *Clément*, chaſſé de Dijon, et demeurant à Paris, a été déjà mis en priſon par la police.

Il dit, page 83, que le pâtiſſier *Mignot* eſt mon oncle. Je ne ſerais pas fâché d'avoir eu pour oncle un traiteur, ſi on avait fait bonne

chère chez lui ; mais dans un ouvrage de littérature, imprimé avec permission et que tout le monde lit, cette petite calomnie jette un très-grand ridicule sur la tête à cheveux blancs d'un conseiller de grand'chambre, et avilit un corps que vous avez voulu honorer. 1773.

Les libelles contre les grands sont des grains de sable qui ne peuvent aller jusqu'à eux ; mais les libelles contre de simples citoyens sont des cailloux qui leur cassent quelquefois la tête.

Je finis, comme j'ai commencé, par vous demander pardon de vous importuner pour cette misère.

Je suis avec le plus profond respect et le plus sincère attachement,

Monseigneur, &c.

1773.

LETTRE LVI.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

20 de décembre.

Je commence par vous aſſurer, Monſieur, que le mot de flétriſſure dont vous vous ſervez en parlant de cette malheureuſe affaire, ne convient qu'à vos exécrables juges : ce ſont eux qui ſeront flétris juſqu'à la dernière poſtérité, et c'eſt ainſi que penſent tous les honnêtes gens du royaume.

J'ai pris la liberté d'écrire plus d'une fois à votre ſujet au monarque que vous ſervez. Il m'a répondu avec bonté qu'il aurait ſoin de votre avancement. Je ſuis d'ailleurs convaincu que, ſi le diocèſe d'Amiens était en ſa puiſſance, ce que vous demandez ſi juſtement ſerait bientôt fait.

J'ignore ſi, dans l'état préſent des affaires de l'Europe, il ſerait convenable de demander la protection du roi de Pruſſe auprès du roi de France, pour un de ſes officiers né français. J'ignore même ſi votre démarche ne pourrait pas faire craindre que vous quittaſſiez le ſervice d'un prince auquel vous avez conſacré toute votre vie, et que vous n'abandonnerez jamais.

De plus, si M. le marquis de *Pons*, envoyé extraordinaire auprès de sa majesté le roi de Prusse, était chargé de votre affaire, il s'adresserait nécessairement au ministre des affaires étrangères, et c'est au chancelier qu'il faut s'adresser. C'est le chancelier qui scelle et qui délivre les lettres de grâce, ou d'abolition, ou de rémission, ou de réhabilitation. 1773.

Le point principal est de vous rendre capable de succéder, et de jouir en France de tous vos droits de citoyen, quoique vous serviez un autre monarque. Toutes ces considérations exigeront probablement que vous soyez en France pendant le temps qu'on sollicitera la justice qui vous est due.

Il s'agirait donc, pour y parvenir, de venir en France pendant quelques mois. Je supplierais sa majesté le roi de Prusse de vous accorder un congé d'un an; et s'il m'accordait cette grâce, ma petite retraite de Ferney serait à votre service. Elle est à une lieue de Genève, de la Suisse et de la Savoie. Vous y seriez en sureté comme à Vésel. Vous y trouveriez au printemps un ancien capitaine de cavalerie qui était auprès d'Abbeville dans le temps de cette funeste aventure, et qui regarde vos juges avec la même exécration qu'il manifesta alors publiquement. Ma petite terre malheureusement n'est pas un pays de

1773. chasse ; vous n'y trouveriez d'autre amusement que celui d'un peu de société les soirs, et une petite bibliothéque, si vous aimez la lecture.

Pendant votre séjour dans ce petit coin de terre, nous verrions à loisir quels moyens les plus prompts il faudrait prendre. Monsieur le chancelier m'honore d'une extrême bonté. J'ai un neveu conseiller de grand'chambre au parlement de Paris, qui a beaucoup de crédit dans son corps, et qui pense en honnête homme. Nous vous servirions de notre mieux ; et s'il était nécessaire d'implorer la protection du roi de Prusse, et de demander ses bons offices auprès de la cour de France, j'y serais d'autant plus autorisé que, n'étant absent que par congé, vous seriez toujours à son service.

Mon âge et mes maladies ne m'empêcheraient pas d'agir avec vivacité. J'y mettrai plus de chaleur que la vieillesse n'a de glace. En un mot, Monsieur, vous pouvez disposer entièrement de votre très-humble, &c.

LETTRE LVII.

1773.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

24 de décembre.

QUOIQUE je n'aye rien d'intéressant à vous dire, Madame; quoique je n'aye aucune nouvelle à vous mander ni de la Suisse, ni de Genève, ni de l'Allemagne; quoiqu'on m'écrive que vous vous divertissez, que vous donnez à souper la moitié de la semaine, et que vous allez souper en ville l'autre moitié; quoique d'ordinaire je ne puisse prendre sur moi d'écrire une lettre sans avoir un sujet pressant de le faire; quoique mes journées soient remplies par des occupations qui m'accablent et qui ne me laissent pas un moment, il faut pourtant vous écrire, dussé-je vous ennuyer.

Je ne veux pas vous conter l'aventure d'une jeune fille amoureuse d'un aveugle; j'ai prié madame *Necker* de vous la dire, et elle s'en acquittera bien mieux que moi; mais je ne peux réprimer l'impertinence que j'ai de vous envoyer un des cailloux de mon jardin,

1773. puisque vous m'avez ordonné de jeter les pierres de mon jardin dans le vôtre.

Ce cailloux est fort plat, mais heureusement il est fort petit (*). Je l'ai jeté à la tête d'une dame qui était toute émerveillée que je fusse assez fou pour faire encore des vers dans un âge où l'on ne doit dire que son *In manus.*

Pardonnez-moi donc la liberté grande de mettre à vos pieds cette sottise. Il y a pourtant, dans cette pauvreté, je ne sais quoi de philosophique et d'assez vrai : mais ce n'est rien de dire vrai, il faut le bien dire : et puis cela n'est bon que pour ceux qui ont lu *Tibulle* en latin, et vous n'avez pas cet honneur. Le marquis de *la Fare* a traduit assez heureusement cet endroit :

Que je vive avec toi, que j'expire à tes yeux ;
Et puisse ma main défaillante
Serrer encor la tienne en nos derniers adieux !

Le latin est bien plus court, plus tendre, plus énergique, plus harmonieux. M. de *la Fare* n'avait que soixante-quatre ans quand il fesait ces vers.

(*) Ce sont les stances qui commencent ainsi :

Eh quoi, vous êtes étonnée, &c.

Je dois me taire en vers et en prose; mais, en me taisant, je vous serai toujours très-vivement attaché. Je ferai des vœux pour que vous viviez beaucoup plus long-temps que moi, pour qu'une santé parfaite vous console de ce que vous avez perdu, pour que vous jouissiez d'un excellent estomac, pour que vous soyez aussi heureuse qu'on peut l'être dans un monde où les douleurs et les privations sont d'une nécessité absolue. *V.* 1773.

LETTRE LVIII.

A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX.

24 de décembre.

Je suis charmé, Monsieur, d'apprendre qu'on a traduit en anglais *la Félicité publique*; car on pourrait bien prendre ce livre pour l'ouvrage de quelque anglais comme *Locke* ou *Addisson*. Je le lirai certainement en anglais pour éclaircir mes doutes sur l'auteur.

A l'égard de la traduction allemande, je ne sais pas assez cette langue pour en juger. Je lisais autrefois le *Zeitung*, et encore avec assez de peine; mais j'ai tout oublié. C'est assurément la marque d'un bon livre d'être

1773. traduit par-tout. Pour la plupart des ouvrages qu'on fait aujourd'hui en France, ils ne feront jamais traduits qu'en ridicule. Je ne favais pas que vous euffiez honoré père *Adam* d'un petit mot de lettre, ou je l'avais oublié, et je vous en demande pardon.

Je n'efpère pas, Monfieur, avoir l'honneur et la confolation de vous revoir une feconde fois. Je fuis dans un âge et dans un état qui ne me permettent pas de m'en flatter; mais fi jamais le hafard vous ramenait vers nos quartiers, je vous demanderais en grâce de daigner vous détourner un peu pour paffer à Ferney. Je n'ai point affez joui de l'honneur que vous m'avez fait, je ne me fuis point affez expliqué avec vous, je ne vous ai pas affez entendu; je voudrais réparer mes fautes avant de mourrir.

Je vous fouhaite, Monfieur, une félicité telle que l'auteur de *la Félicité publique* la mérite. On dit que le bonheur eft une chofe fort rare; et c'eft par cette raifon-là même que je le crois fait pour vous.

Agréez, Monfieur, les refpectueux fentimens, &c.

LETTRE LIX.

1774.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 3 de janvier.

Je reçois votre lettre du 26 de décembre, mon cher ami. Il y a bien long-temps que je ne vous avais écrit : j'ai mal fini et mal commencé l'année ; mes maux ont augmenté, et la force de les supporter diminue.

Nous avons, pour m'achever de peindre, un procès très-considérable, très-désagréable, très-impertinent, à soutenir contre celui qui nous avait vendu l'hermitage, et qui veut y rentrer au bout de quatorze ans. Vous voyez que le pélerinage de cette vie n'est pas semé de roses, et que les dernières journées de la route sont presque toujours les plus épineuses. Vous ne laissez pas de rencontrer aussi quelque mauvais chemin au milieu de votre carrière, mais vous vous en tirerez heureusement. La pépie de votre serin se guérira par la nature et par vos soins, plus que par l'art des médecins. Il y a cent exemples de personnes qui ont vécu très-long-temps avec des humeurs erratiques, qui tantôt causent des migraines, tantôt des pertes de sang qui

1774. affectent la poitrine, et qui enfin se dissipent d'elles-mêmes.

J'ai toujours été très-persuadé que tous les remèdes picotans et agissans ne valaient rien pour notre cher serin, dont le sang n'est que trop vif et trop allumé. Ce principe me fait croire que les eaux minérales, de quelque nature qu'elles soient, lui seraient très-dangereuses ; elles ont tué madame d'*Egmont*. Il m'est évident qu'il n'y a de convenable que le régime. Le sang circule tout entier dans le corps humain six cents fois par jour : la médecine consiste donc à ne point charger cette rivière de sang qui nous donne la vie, de particules étrangères qui ne sont faites ni pour nourrir ni pour laver notre corps. De petites purgations très-légères, de temps en temps, aident la nature qui cherche toujours à se dégager ; mais il ne faut jamais la surcharger ni l'irriter : voilà pourquoi j'ai toujours eu une secrète aversion pour la liqueur rouge de votre médecin suisse, et beaucoup de mépris pour un homme qui n'ose pas vous dire quel remède il vous donne. La ridicule charlatanerie de deviner les maladies et le tempérament par des urines, est la honte de la médecine et de la raison. Je ne voulus pas vous dire ce que j'en pensais, parce que je vous vis trop préoccupé. J'espérais que la

bonté du tempérament de notre ferin le foutiendrait contre le mal que la liqueur rouge du fuiffe pourrait lui faire : mais enfin, puifque vous êtes débarraffé de ce remède dangereux, je puis vous parler avec une entière liberté. 1774.

J'ai mangé un de vos petits ortolans. Je me flatte que le petit ferin deviendra auffi gras qu'eux, dès qu'il fera un peu tranquille. C'eft l'inquiétude, c'eft le changement continuel de médecins, c'eft le paffage rapide d'un régime à un autre qui diminue l'embonpoint, et la tranquillité rend ce que l'inquiétude a ôté.

Je vous embraffe tous deux avec tendreffe, et je vous donne rendez-vous, au printemps, dans votre charmante petite cage de Ferney.

Il n'y a rien de nouveau, excepté la nouvelle année que je vous fouhaite très-heureufe.

Vous favez fans doute que le parlement a décrété fon membre pourri, le fieur *Goëzmann*. Les *mémoires* de *Beaumarchais* font ce que j'ai jamais vu de plus fingulier, de plus fort, de plus hardi, de plus comique, de plus intéreffant, de plus humiliant pour fes adverfaires. Il fe bat contre dix ou douze perfonnes à la fois, et les terraffe comme *Arlequin fauvage* renverfait une efcouade du guet.

1774. Cela vous amuserait beaucoup, si vous aviez le temps de vous amuser. (*)

Adieu; je vous écris de mon lit dont je ne sors presque plus. V.

LETTRE LX.

AU MEME.

Le 6 de janvier.

MON cher ami, j'ai déjà répondu à votre avant-dernière lettre, et j'ai adressé la mienne à Pézénas : peut-être ai-je mal fait; mais vous avez sans doute donné ordre qu'on vous renvoyât à Montpellier toutes vos lettres.

Je réponds aujourd'hui, autant que je le peux, à votre lettre du 31 de décembre. Je dis autant que je le peux, car je suis très-malade. J'ai chez moi, depuis quelques jours,

(*) Les gens du monde s'étonnaient des tons variés de l'auteur des *Mémoires*, dont la gaieté n'était pourtant qu'un rafinement de mépris pour tous ses lâches adversaires. D'ailleurs il savait bien qu'il n'avait à Paris que ce moyen de se faire lire : changeant de style à chaque page, égayant les indifférens, frappant au cœur des gens sensibles, et raisonnant avec les forts, c'était au point qu'on commençait à croire que plusieurs plumes différentes travaillaient au même sujet. (*Note des éditeurs.*)

M. d'*Hermenches* qui a amené avec lui mademoiselle sa fille et une autre demoiselle qui 1774.
est aussi sa fille d'une autre façon que celle qui est autorisée dans nos pays occidentaux. Mon état ne m'empêche pas de les voir, mais il m'empêche de vous écrire. Je surmonte pour vous tous mes maux.

Vous ne savez pas encore l'aventure de deux jeunes dragons qui, ayant fait de sérieuses réflexions sur les malheurs de cette vie, se sont tués chacun d'un coup de pistolet, le jour de Noël, dans un cabaret, à Saint-Denis, après avoir soupé amicalement ensemble, et après avoir signé un beau mémoire très-philosophique, contenant les raisons qu'ils ont eues de disposer de leur personne, étant encore mineurs. On a envoyé leur mémoire au roi. Je ne les imiterai pas, quoique je sois plus en droit qu'eux de finir ma vie qui m'est à charge depuis fort long-temps. Je trouve plus honnête de savoir souffrir.

Je vous ai dit ce que je pensais sur le médecin des urines et sur ses maudites fioles rouges. Il est absurde qu'on sache ce qu'un cuisinier nous sert à souper, et qu'on ne sache pas ce qu'un prétendu médecin nous sert quand nous sommes malades. Cet excès d'impertinence et d'insolence allemande n'est

——— Je me console, si vous êtes heureux à Ver-
1774. sailles. Je fais mille vœux pour la continuation de votre prospérité ; et je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

Voltaire.

LETTRE LXII.

A M. LE COMTE DE LEVENHAUPT.

Janvier.

MONSIEUR,

Je suis avec vous comme le coq à qui on donna une perle ; il dit qu'on lui fesait trop d'honneur, et qu'il ne lui fallait qu'un grain de millet. Je suis très-indigne du beau mémoire que vous m'avez envoyé sur la désertion, mais j'en sens tout le prix ; et, quoiqu'il ne m'appartienne pas de dire mon avis sur une chose si importante et si éloignée de mes connaissances, j'ose pourtant être entièrement de votre opinion.

Ce sont les moines qui devraient déserter en foule, et ce sont les soldats qui devraient rester avec leurs colonels ; cependant c'est parmi nous tout le contraire. La raison en est que les moines sont animés par trois motifs

qui manquent aux ſoldats, l'enthouſiaſme, ——
l'eſpérance et la cuiſine. 1774.

Les ſoldats ſuédois avaient l'eſpérance avec *Charles XII*, et ſon enthouſiaſme guerrier. Les Anglais ſe nourriſſent, dit-on, mieux que les autres.

Tous ces gens-là d'ailleurs croient avoir une patrie; et vous ſavez qu'en général le ſoldat français eſt accuſé de n'en point avoir, d'être fort raiſonneur, inconſtant et pillard. Perſonne n'eſt plus entouré de déſerteurs que moi; ils paſſent tous par Ferney pour aller en Suiſſe, à Genève et en Savoie; et ils reviennent à Ferney mourant de faim. On en composerait une armée plus nombreuſe que celles qui ont été commandées par les *Condé* et les *Turenne*. Ce fléau ceſſera peut-être quand on ceſſera d'avilir le métier. M. le marquis de *Monteynard* a déjà fait, dans ce deſſein, la plus belle opération qui ait été tentée encore; et j'oſe croire que, depuis cette époque, la déſertion eſt moins fréquente.

Madame *Denis* eſt infiniment flattée de votre ſouvenir; et je ſuis bien conſolé, dans ma vieilleſſe et dans mes maladies, par les bontés que vous voulez bien avoir pour moi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1774.

LETTRE LXIII.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

Le 17 de janvier.

M. *Misopriest*, Monsieur, a reçu votre lettre du 2 de janvier ; il a écrit sur le champ à sa Majesté. Il lui demande très-instamment un congé d'un an pour vous. Il est d'ailleurs instruit de votre situation, et a promis d'avoir soin de vous. M. *Misopriest* lui répond que vous lui ferez de très-belles recrues dans le pays où vous devez rester quelque temps pour vaquer à vos affaires. C'est à une lieue de la Suisse, de la Savoie, de Genève et de la Franche-Comté; vous y serez aussi en sureté qu'à Vésel.

Ne vous adressez ni à père ni à frère. Si vous avez besoin de quelque argent pour aller de Vésel à Genève, vous pourrez en prendre, sur cette simple lettre, chez monsieur *Marc-Michel Rey*, à Amsterdam, qui, sur ma signature (*Voltaire*), vous fournira ce petit viatique avec sa générosité ordinaire, et auquel je rembourserai sur le champ cet argent par la voie de Genève. Vous n'aurez pas la plus légère dépense à faire dans le

château de Ferney. C'eſt à vous à voir, Monſieur, ſi vous voulez écrire au roi. Je lui demande un congé d'un an ; je lui promets des recrues (*) ; je lui parle de la paſſion que vous avez pour ſon ſervice. Tout ſerait manqué, s'il nous refuſait ce congé. C'eſt de-là que dépend votre déſtinée à laquelle je m'intéreſſe bien vivement. 1774.

LETTRE LXIV.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

27 de janvier.

Le vieux malade, Monſieur, vous remercie d'abord de vos *Trois rois*. On n'a jamais parlé d'eux plus convenablement ni plus gaiement. L'aventure de Tours eſt dans un autre goût (**); c'eſt du *Crébillon* tout pur. Il eſt vrai que nous avons dans la ſainte Ecriture une aventure à peu-près pareille. Le patriarche *Juda*, ayant couché avec ſa belle-fille, et lui ayant fait un

(*) Le roi non-ſeulement diſpenſa M. de *Morival* de faire des recrues, mais encore lui recommanda de ne s'occuper que de ſes affaires particulières, et lui donna un congé illimité.

(**) Un habitant de Tours, ſalpêtrier de profeſſion, avait tué ſa fille de trois balles dans la poitrine, après lui avoir fait un enfant.

1774. enfant, la condamna à la mort; mais la sentence ne fut pas exécutée. Si *Amnon* coucha avec une de ses sœurs, il ne lui donna ensuite que des coups de pied au cu, et ne la tua point. Je ne croyais pas les Tourangeaux si méchans.

Je ne sais si je vous ai conté qu'il y a environ cinquante à soixante ans que je trouvai à Tours un procureur du roi qui me dit : *Je ne suis pas du pays; mais, en passant par Tours, il y a vingt-cinq ans, je trouvai le peuple si bon que j'y fixai mon séjour; et, depuis que j'y suis, il ne m'est pas passé un seul procès criminel par les mains.*

Je répétais un jour ces paroles à une tourangeote, et lui disais : Voyez un peu, Madame, il y a vingt-cinq ans qu'il ne s'est commis un crime à Tours. Elle me répondit : *Est-ce qu'il s'en serait commis auparavant?*

Je suis fondé, sur la réponse de cette bonne femme, à croire que votre salpêtrier n'est point tourangeau, et que c'est quelque coquin, parent de *Fréron* ou de l'abbé *Sabatier*, qui s'est allé établir à Tours. C'est une chose que je veux approfondir.

Pour vos quatre ensorcelés (*), il y a un

(*) Une famille entière auprès du Rainci, maison à M. le duc d'*Orléans*, se disait ensorcelée; et comme la chose était bien absurde, elle fut crue, et crue par la meilleure compagnie, en 1774.

petit opéra comique des enſorcelés, beaucoup plus plaiſant que ces quatre imbécilles. Je ſuis plus enſorcelé qu'eux, car le diable me berce continuellement, afflige mon corps et ſe moque de mon ame; c'eſt ce qui fait que je vous écris une ſi courte lettre, et que je réponds ſi mal à toutes vos bontés. Je finis en vous aſſurant que, mort ou vif, je ſuis à vos ordres. 1774.

LETTRE LXV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

30 de janvier.

JE commence par vous dire, Monſeigneur, que, de tous mes confrères de quatre-vingts ans, je ſuis ſans contredit le plus fou, puiſque je donne à mon âge des pièces de théâtre. Ceux qui ont fait une cabale contre Sophoniſbe, ſont des jeunes gens qui ſont encore plus fous que moi. Le dévot ſexe féminin, qui prétendait que l'auteur de la nouvelle Sophoniſbe n'eſt pas aſſez pieux, était encore plus fou que tout le reſte, ſurtout ſi on ajoutait deux lettres à cette belle épithète de fou.

J'avais imaginé que ces bagatelles pourraient être une occaſion de faire parler de ce

1774. que vous savez ; et c'est encore une autre espèce de folie : car, après tout, la sagesse consiste à savoir vivre et mourir en paix où l'on est.

Il m'est venu, ces jours passés, un russe infiniment aimable, qui a gouverné pendant quinze ans despotiquement un empire de deux mille lieues de long, et qui me paraît avoir la triste folie de n'être point heureux. J'ai conclu de là qu'il ne faut ni courir après des chimères ni les regretter.

A propos de chimères, je n'ai jamais su quels acteurs jouaient dans Sophonisbe, excepté *le Kain*. Je ne connais personne des sénateurs et des sénatrices du tripot. C'est vous qui avez la bonté de m'apprendre que *Brizard* a joué *Lélie ;* je ne sais pas encore qui a joué *Scipion*.

Je ne savais pas qu'une première représentation fût un jour de bataille, ni qu'il fallût prendre ses postes et avoir un mot de ralliement : mais, puisque vous avez daigné faire la guerre pour moi, et me traiter comme la ville de Gènes, permettez-moi de vous en faire mes très-humbles et très-sincères remercîmens.

Je vous avais mandé qu'on m'avait écrit d'abord qu'on ne vous rendait pas justice dans l'histoire du maréchal de *Saxe ;* mais,

ayant vérifié le contraire le lendemain, je vous écrivis qu'on vous rendait toute la juſtice qui vous était due. Ce que j'avais écrit ſur la bataille de Fontenoi, ſous les yeux de M. d'*Argenſon*, et d'après les lettres de tous les officiers, s'eſt trouvé entièrement conforme à ce qu'en dit M. d'*Eſpagnac*. Il eſt vrai qu'il ne dit pas tout; il ſupprime l'ordre donné, deux fois de ſuite, par le maréchal de *Saxe*, d'évacuer le poſte d'Antoin; mais; s'il fait des péchés d'omiſſion, il me paraît qu'il n'en fait point de commiſſion. 1774.

J'ai répondu, je crois, à tous les points de la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Il ne me reſte qu'à attendre doucement le temps où je pourrai venir faire ma cour à mon héros, dans ſon royaume. Je vous prierai de me recommander au meilleur apothicaire de Bordeaux: j'ai plus beſoin de ces meſſieurs que de tous les rois de l'Europe. Il y a près de quatre-vingts ans que mon ſort dépend abſolument d'eux. Parmi tout ce qui vous diſtingue des autres hommes, je ne compte pas pour peu de choſe l'habileté que vous avez eue de vous mettre au-deſſus de tous les apothicaires, en étant un bon chimiſte, et en étant votre médecin à vous-même. Puiſſe ce bon médecin conſerver très-long-temps la vie de mon héros, et le tenir toujours en

état de goûter tous les plaisirs ! car mon
1774. héros est né pour eux, aussi-bien que pour la gloire ; ses bontés sont ma plus grande consolation.

Agréez le tendre respect du vieux malade

Voltaire.

LETTRE LXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

31 de janvier.

Dès que j'ai reçu la lettre, où mon cher ange m'ordonne de lui envoyer des Fragmens indous et français, sous l'enveloppe de M. de *Sartine*, j'ai pris sur le champ cette liberté avec confiance. Le paquet part à la garde de Dieu. Il vaut mieux prendre des libertés avec M. de *Sartine*, qu'avec l'*hippopotame* (*).

Je ne conçois pas comment on a pu afficher dans Paris, sous mon nom, la Sophonisbe de *Mairet*. Je n'ai jamais donné cet ouvrage que comme celui de *Mairet*, un peu retouché, pour engager les jeunes gens à refaire les belles pièces de *Corneille*, comme Attila,

(*) L'auteur désigne *Marin*, par ce mot pris des *mémoires* de *Beaumarchais*.

Agéfilas, Pertharite, Théodore, Pulchérie, la Toifon d'or, &c. 1774.

En donnant Sophonisbe fous mon nom, on a réveillé la racaille. J'oferais penfer qu'il ne faut ni précipiter la retraite, ni laiffer languir les repréfentations, mais prendre un jufte milieu, afin que *le Kain* ait une rétribution honnête.

Je perfifte à croire que *Beaumarchais* n'a jamais empoifonné perfonne, et qu'un homme fi gai ne peut être de la famille de *Locufte*. (*)

(*) Cette opinion de M. de *Voltaire* produifit dans le temps une affez plaifante anecdote. On jouait aux français *Eugénie* : un beau monfieur du parquet, après avoir bien déchiré la pièce, tomba tout à coup fur l'auteur. Entre autres chofes il raconta qu'ayant dîné ce jour-là même chez M. le comte d'*Argental*, il y avait entendu lire une lettre de *Voltaire*, lequel s'obftinait, on ne favait pourquoi, à foutenir que ce *Beaumarchais*-là n'avait pas empoifonné fes trois femmes. Mais, ajouta le conteur, c'eft un fait dont on eft bien sûr parmi meffieurs du parlement.

L'homme à qui s'adreffait la parole, fefait de la main, en riant, figne aux voifins de ne pas interrompre; chacun fe lève, il répond froidement : „ Il eft fi vrai, Monfieur, que „ ce miférable homme a empoifonné fes trois femmes, quoi- „ qu'il n'ait été marié que deux fois, qu'on fait de plus „ au *parlement-Maupeou* qu'il a mangé fon bon père en hachis, „ après avoir étouffé fa chère mère entre deux épaiffes tar- „ tines; et j'en fuis d'autant plus certain, que je fuis ce „ *Beaumarchais*-là qui vous ferait arrêter fur le champ, ayant „ bon nombre de témoins, s'il ne s'apercevait à votre air

1774. Je suis bien embarrassé avec mes génois et mon marquis *Viale*. Dieu vous garde d'établir jamais une colonie ! c'est une terrible entreprise : M. l'abbé *Terrai* même y serait un peu embarrassé.

Je baise les ailes de mes anges. *V.*

LETTRE LXVII.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 9 de février.

Je me flatte, mon cher ami, que madame de *Florian* n'est pas réduite à garder le lit comme moi ; il y a très-long-temps que je ne sors du mien qu'à huit heures du soir. Il faut espérer que le petit serin reviendra, au printemps, sauter dans sa cage de Ferney, que vous avez si joliment embellie, et qu'il voltigera sur les fleurs que vous avez plantées.

Pour ma maladie, elle est incurable, puisqu'elle date de quatre-vingts ans ; c'est un

„ effaré que vous n'êtes point un de ces rusés scélérats qui „ composent ces atrocités, mais seulement un des bavards „ qu'on emploie à les propager, au grand péril de leur „ personne. „

On aplaudit ; le conteur court encore, oubliant qu'il avait payé pour voir jouer la petite pièce. (*Note des éditeurs.*

mal qui m'empêche quelquefois d'être aussi exact que je le voudrais dans mes réponses. J'ai fini ma carrière, et le serin n'est qu'au milieu de la sienne. Vous avez tous deux de beaux jours à espérer, et moi je n'ai que deux ou trois tristes nuits à supporter. Nous passons tous comme des ombres; notre vie est comme la place d'un ministre à Versailles : aujourd'hui quelque chose, et demain rien. 1774.

Le déplacement de M. de *Monteynard* coupe la gorge et la bourse à notre voisin *Dupuits*. Ce ministre l'avait employé deux années de suite sans le payer; il a fallu qu'il empruntât pour servir, et le voilà ruiné. Quand un rocher tombe, il entraîne toujours mille petites pierrailles dans sa chute. Il ne faut compter sur rien, que sur les légumes de son jardin, encore y est-on souvent attrapé.

Si on est mécontent de la terre, les aventures de mer ne sont pas plus agréables; et, quoi que *Labat* vous dise, le vaisseau l'Hercule ne rapportera que des chimères. Je vois que la résignation est la seule chose qui puisse nous consoler dans ce meilleur des mondes possibles.

Je comptais, l'année passée, que *Moustapha* irait passer le carnaval à Venise avec *Candide*, mais je me suis bien trompé. S'il fallait que les ministres, qui ont été déplacés de mon

1774. temps, allassent loger à Venise, dans le même cabaret, la place Saint-Marc ne serait pas assez grande pour leur donner à souper.

J'ai reçu tout ce que vous m'avez envoyé d'Abbeville. On ne peut faire autre chose que ce qu'on a fait dans la dernière édition qui est achevée. On a rendu justice à monsieur *Belleval*, et le public ne s'en soucie guère. Tout passe, tout s'oublie, tout s'anéantit. Le déluge fit autrefois beaucoup de bruit, et actuellement on n'en parle plus que pour en rire. *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.*

Regardez, je vous prie, ma tendre amitié pour vous et pour le serin comme une réalité.

LETTRE LXVIII.

1774.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de février.

Il y a long-temps, mon cher ange, que je voulais vous écrire, je ne l'ai pas pu; j'ai eu une violente secousse de mes maux ordinaires, qui se sont tournés à l'extraordinaire. Je n'ai point appelé de médecin; on meurt sans eux, et on guérit sans eux. A présent que je respire un peu, et que j'ai lu le *quatrième Mémoire* de *Beaumarchais*, il faut que je vous ouvre mon cœur.

Il y avait long-temps que M. le marquis de *Condorcet* m'avait un peu dessillé les yeux sur *Marin*, et m'avait même donné quelques inquiétudes, en me priant très-instamment de ne lui jamais écrire par un tel correspondant. M. de *Condorcet* me parlait de cet homme précisément comme *Beaumarchais* en parle. Dans ces circonstances, vous m'écrivez que *Marin* est l'unique cause du funeste contretemps que j'ai essuyé à propos des Lois de Minos, contre-temps par lequel toutes mes espérances ont été détruites. Il n'est pas douteux qu'en effet ce ne soit *Marin* qui ait vendu la mauvaise copie au libraire *Valade*.

1774. Vous voyez dans quel précipice cette perfidie mercenaire m'a plongé. Je me doutais déjà de ses manœuvres et de son avidité, par les plaintes qu'il m'avait faites de ce que vous aviez bien voulu faire partager, entre *le Kain* et lui, le produit de je ne sais plus quelle tragédie : tout me paraît éclairci. Je me rappelle même que M. de *Sartine* en était instruit, quand il me conseilla de ne pas pousser plus loin l'affaire de *Valade*, et de ne pas exiger qu'il nommât le traître : tout cela m'accable. Je vois toujours, avec horreur, de quoi certaines gens de lettres sont capables. J'ai le cœur gros, et pourtant il est bien serré.

Beaumarchais m'envoyait ses *Mémoires*, et je ne le remerciais seulement pas, ne voulant point que *Marin*, sur lequel je n'avais encore que des soupçons, et auquel je confiais encore tous mes paquets, pût me reprocher d'être en correspondance avec son ennemi. Il faut vous dire encore que, *Marin* étant bien reçu chez monsieur le premier président (du moins avant le *quatrième Mémoire*), j'écrivis à madame de *Sauvigny*, que je ne voulais pas seulement remercier *Beaumarchais* de ses factums, parce que j'étais l'ami de *Marin*.

Je lis, et je relis ce *quatrième Mémoire* : j'y vois les imprudences et la pétulance d'un homme

homme paſſionné, pouſſé à bout, juſtement irrité, né très-plaiſant et très-éloquent. Il me perſuade tout ce qu'il dit ; il me développe ſurtout le caractère et la conduite de *Marin* ; et, par le tableau qu'il fait de cet homme, il me confirme ce que vous m'en avez appris. (*) 1774.

Vous me demanderez quel eſt le réſultat de ma lettre ? le voici : c'eſt premièrement de vous ſupplier de me dire franchement ce qu'on penſe de *Marin*, dans Paris ; ſecondement, de vouloir bien m'apprendre s'il eſt vrai qu'il ſoit encore en crédit auprès de monſieur le premier préſident et de M. de *Sartine*, et quelle eſt ſa ſituation auprès de M. le duc d'*Aiguillon*. Vous pouvez en être informé ; et il n'y a que vous dans le monde à qui je puiſſe le demander. N'allez pas me dire que je ſuis trop curieux, car je vous jure que j'ai raiſon de l'être. Ce *Marin* m'a pluſieurs fois embâté ; il ſe feſait fort de réuſſir en tout, il me protégeait réellement. Enfin j'ai beſoin d'être inſtruit, mon cher ange.

Je me flatte que vous ne croyez plus les contes qu'on vous a faits ſur *Beaumarchais*, et que vous êtes détrompé comme moi. Un homme vif, paſſionné, impétueux, peut

(*) M. de *Voltaire* ne connaiſſait pas encore, même de vue, M. de *Beaumarchais*, lorſqu'il écrivit cette lettre. (*Note du correſpondant général de la ſociété littéraire-typographique.*

—— 1774. donner un soufflet à sa femme, et même deux soufflets à ses deux femmes, mais il ne les empoisonne pas. (*)

Je vous écris hardiment par la poste, parce qu'il n'y a rien dans cette lettre, ni dans aucune autre de mes lettres, qui puisse alarmer le gouvernement; il n'y a que quelques passages qui pourraient alarmer *Marin*; mais, s'il y a des curieux, ils ne lui en diront mot. Je change d'avis, je m'adresse à M. *Bacon*, substitut du procureur général. Il vous fera tenir ma lettre.

Mille tendres respects à madame d'*Argental*.

(*) Je certifie que ce *Beaumarchais*-là, battu quelquefois par des femmes, comme la plupart de ceux qui les ont aimées, n'a jamais eu le tort honteux de lever la main sur aucune. (*Note du correspondant général de la société littéraire-typographique.*)

LETTRE LXIX.

1774.

A MONSIEUR

LE MARQUIS DE FLORIAN, *à Montpellier.*

A Ferney, le 26 de février.

Mon cher ami, il y a long-temps que je ne vous ai écrit, et que je n'ai reçu de vos nouvelles. J'ai été si malingre, si faible, si misérable, sur la fin de cet hiver, selon ma coutume, qu'en vérité je n'existais pas. Je ne m'en occupais pas moins de l'état de votre serin, et je m'attendais, chaque poste, que vous m'en diriez des nouvelles. L'inquiétude s'est jointe à tous mes maux : je vous demande, de mon lit, si elle sort du sien, si elle se promène, si elle digère, si vous jouissez tous deux d'un beau soleil ? Mon Dieu, que cette vie a d'amertumes, de dangers, de malheurs de toute espèce ; et que tout cela s'oublie vîte, quand on se porte bien !

Je m'imagine que vous savez à Montpellier plus de nouvelles de Paris que nous autres solitaires de Ferney. Vous avez plus de monde autour de vous. J'ai pourtant eu le *quatrième Mémoire* de *Beaumarchais*; j'en suis encore tout

1774. ému. Jamais rien ne m'a fait plus d'impreſſion; il n'y a point de comédie plus plaiſante, point de tragédie plus attendriſſante, point d'hiſtoire mieux contée, et ſurtout point d'affaire épineuſe mieux éclaircie. *Goëzmann* y eſt traîné dans la boue, mais *Marin* y eſt beaucoup plus enfoncé; et je vous dirai bien des choſes de ce *Marin*, quand nous nous verrons. (*)

Toute la famille d'*Etallonde* eſt certaine que *Belleval* eſt la première cauſe de l'affreuſe cataſtrophe du chevalier de *la Barre*; mais elle dit qu'il s'eſt brouillé depuis avec le procureur du roi, et qu'alors il a changé d'avis. On ajoute que ſes enfans ſont avantageuſement mariés, et qu'ils ont de la conſidération dans leur province. Ce ſera donc pour eux qu'on rétablira la réputation du père, dans la nouvelle édition qui eſt preſque achevée. *Goëzmann* et *Marin* auront, dit-on, plus de peine à rétablir la leur.

Adieu, mon cher ami; mandez-moi, je vous prie, tout ce que fait le ſerin. Je ne ſortirai de ma chambre que quand elle ſera dans ſa jolie cage du petit Ferney. *V.*

(*) Un homme diſait dans un ſouper, que *Goëzmann* et *Marin* ſavaient où l'on feſait les *Mémoires* que ce *Beaumarchais* s'attribuait; celui-ci répondit gaiement: *les mal-adroits qu'ils ſont! que n'y ſont-ils faire les leurs.* (*Note des éditeurs.*)

LETTRE LXX.

1774.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 4 de mars.

J'AURAIS bien voulu remercier plutôt mon héros de ſa très-aimable et très-plaiſante lettre; mais, pour écrire, il faut exiſter. La fin des hivers m'eſt toujours fatale. On dit que les Romains ne donnèrent le nom de février, au mois dont nous ſortons, qu'à cauſe de la fièvre. J'ai été traité comme un ancien romain; c'eſt peut-être parce que je me ſuis aviſé de refaire Sophonisbe. Il ne faut point chanter avec une vieille voix enrhumée.

C'eſt à mon héros à briller toujours dans ſa belle et noble carrière. Son eſprit et ſon corps ne vieilliront point. Il y a des êtres pour qui la nature a été prodigue aux dépens du pauvre genre-humain. Mon héros eſt de ce petit nombre des élus. Le voilà d'ailleurs aſſez bien établi dans le monde, par lui-même et par les ſiens. Je voudrais bien ſavoir ce que penſent MM. *Gratau*, *Martinau*, *Lardeau*, *Quatrehommes*, *Quatreſous*, quand ils voient celui qu'ils ont entaché, ſi bien détaché et ſi net? . . . . .

1774. On me dit que vous préférerez le gouvernement de notre bonne ville où vous êtes né, à celui du prince noir; que vous voulez jouir du palais que vous avez embelli; que vous voulez rester au centre de votre gloire. Soit; par-tout où vous serez, vous règnerez, et je serai toujours votre fidelle sujet.

On m'a un peu alarmé pour ma *Sémiramis* du Nord; mais les *Ninias* ne reparaissent que dans l'élégante tragédie de *Crébillon* ou dans la mienne. Elle-même m'a écrit une lettre tout-à-fait plaisante sur la résurrection de son mari. C'est une dame unique; elle se joue d'un empire de deux mille lieues, et fait mouvoir cette énorme machine aussi aisément qu'une autre femme fait tourner son rouet.

J'aurais bien voulu voir son conseil de législation, dans lequel elle rassemble des chrétiens de toute secte, des musulmans et des païens. Elle a auprès d'elle deux jeunes chambellans, dont l'un est un jeune comte de *Schouvalof*, qui fait des vers français mieux que toute votre académie. *Diderot* croit être à Versailles dans les beaux jours de *Louis XIV*. Vous seriez-vous douté, Monseigneur, il y a quarante ans, que Pétersbourg serait une ville toute française? Si vous preniez parti pour le turc, ce serait attaquer votre patrie.

On prétend que vous voulez ressusciter les

jésuites, à l'exemple du roi de Prusse. J'ajouterai cela au chapitre des contradictions qui règnent dans ce monde. Je commence à croire qu'on me donnera un évêché. 1774.

Je bavarde trop pour un vieux malade. Il faut aimer son héros, mais il ne faut pas l'ennuyer. *V.*

LETTRE LXXI.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 7 de mars.

L'OCTOGÉNAIRE de Ferney est malade, et ne peut écrire de sa main ; le jeune *Wagnière* est malade, et ne peut prêter sa main à l'octogénaire ; il emprunte donc une troisième main pour demander comment on se porte à Montpellier : il subsiste de l'espérance de revoir les deux voyageurs au mois d'avril. M. de *Florian* sait, sans doute, que *Goëzmann* et *Beaumarchais* sont jugés, et que le public n'est point content. Le public, à la vérité, juge en dernier ressort ; mais ses arrêts ne sont exécutés que par la langue. Le monde a beau parler, il faut obéir. (*)

(*) Les juges restèrent assemblés depuis cinq heures du matin jusqu'à dix heures du soir. Il y eut de très-grands

1774. *La Chalotais* obéit quand la maréchaussée le traîne en prison à Loches, à l'âge de soixante et quatorze ans, pissant le sang, écorché de gravelle.

Pour madame de *Montglat*, que la maréchaussée conduisait à Montpellier pour aller pleurer ses péchés dans un couvent, elle n'a point obéi : elle a pris, pendant la nuit, un cheval de la maréchaussée même, et s'est échappée au grand galop, en corset et en jupon, tenant d'une main sa boîte de diamans, et de l'autre la bride de son cheval. On croit que cette brave amazone se réfugie à Genève.

Le vieux malade n'a pas pu manger des perdrix rouges dont M. de *Florian* a régalé Ferney; mais madame *Denis*, plus gourmande que jamais, les a trouvées excellentes. Elle voudrait bien que les deux voyageurs de Montpellier les eussent mangées avec elle au petit Ferney.

débats; enfin la rage l'emporta : M. de *Beaumarchais* fut blâmé. Monseigneur le prince de *Conti* vint le même soir à sa porte, l'inviter pour le lendemain à passer la journée chez lui; il y laissa un billet finissant pas ces mots : *Je veux que vous veniez demain; nous sommes d'assez bonne maison pour donner l'exemple à la France de la manière dont on doit traiter un grand citoyen tel que vous.* Trois jours après toute la cour s'était fait écrire chez lui. (*Note du correspondant général de la société littéraire-typographique.*)

La

La poste part, il faut finir cette lettre, et souhaiter le prompt retour des deux aimables voyageurs. —— 1774.

LETTRE LXXII.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

Au château de Ferney, 8 de mars.

Je reçois, Monsieur, votre lettre du 22 de février: ma réponse ne peut partir que le 8 de mars. Si vous avez besoin de quelque argent pour votre voyage, je ne doute pas que M. *Rey* ne vous en fournisse sur ce simple billet: je connais son cœur. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec un entier dévouement, votre très-humble, &c.

Voltaire, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi.

Je promets rembourser sur le champ, par Genève, l'argent qu'il aura bien voulu prêter à M. de *Morival*, pour son voyage. *Voltaire.*

J'ai envoyé au roi de Prusse la lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire, il y a deux mois, dans laquelle vous me marquiez

1774. tout le zèle qui vous attache à ſon ſervice, et toute votre reconnaiſſance. Il ne me reſte plus qu'à trouver autant de bienveillance dans le cœur du magiſtrat de qui ſeul dépend votre affaire qui eſt devenue la mienne.

LETTRE LXXIII.

A M. DE MAUPEOU,

CHANCELIER DE FRANCE.

14 de mars.

MONSEIGNEUR,

Lorsque je pris la liberté d'implorer votre ſuffrage dans le conſeil des finances, en faveur de la colonie de Ferney, j'eus l'honneur de vous dire que je vous importunerais bientôt pour une affaire qui n'eſt pas indigne de vos regards.

Il s'agit d'une grâce qui dépend entièrement de vous; et vous avez rendu d'aſſez grands ſervices à la couronne et à l'Etat, pour que le roi ait en vous la plus entière confiance. Voici de quoi il s'agit.

Le roi de Pruſſe m'envoya, à la fin d'avril, un jeune officier né français, qui eſt lieute-

nant dans un régiment à Véfel ; ce jeune homme eft ce que j'ai jamais vu de plus fage et de plus circonfpect. Vous ferez étonné, Monfeigneur, quand vous faurez que c'eft ce même d'*Etallonde* d'Abbeville, qui, à l'âge de dix-fept ans, fut condamné par contumace à l'horrible fupplice que fubit en partie le chevalier de *la Barre*. Vous avez fu que depuis, les efprits ayant été calmés, le tribunal d'Abbeville eut horreur de fa procédure, et relâcha tous les autres co-accufés. 1774.

D'*Etallonde*, dont j'ai l'honneur de vous parler, alla fervir cadet dans un régiment pruffien à Véfel. Le roi de Pruffe a fu qui il était ; il a connu fes mœurs et fon mérite ; il lui a donné une fous-lieutenance, et enfuite une lieutenance. Le bien que ce jeune homme héritait de fa mère ayant été confifqué, fon père en a demandé et obtenu la confifcation, dont il jouit, fans fecourir fon malheureux fils. Dans l'état cruel où ce jeune homme fe trouve, le roi de Pruffe m'autorife, Monfeigneur, à vous prier en fon nom d'accorder à d'*Etallonde* toutes les bontés que votre magnanimité et votre prudence croiront praticables. Je ne fuis point étonné que le roi de Pruffe ne veuille point être compromis ; je fens de plus qu'il me fied peut-être moins qu'à perfonne de folliciter une telle grâce

1774. dans une affaire qui, en ſon temps, effaroucha tant de gens reſpectés.

J'oſe tout remettre entre vous et le roi de Pruſſe, ſuivant ces mots de ſa lettre de Poſtdam, du 30 de juillet : *Enfin vous en uſerez dans cette affaire comme vous le jugerez convenable au bien du jeune homme.*

Je ne ſais rien de plus convenable que de vous implorer, de ne point paraître me mêler du ſieur d'*Etallonde*, d'attendre tout de vos ſeules bontés, et de me taire.

Je n'écris à perſonne ſur cette démarche. Si vous pouvez, Monſeigneur, avoir la bonté de m'envoyer le parchemin ſcellé dont vous daignerez favoriſer d'*Etallonde*, quand vous le jugerez à-propos, ce ſera une faveur auſſi précieuſe que ſecrète, dont je ſentirai tout le prix d'autant plus que je m'en vanterai moins. J'ai aſſez de ſujets de publier ce que vous doit la France, ſans y mêler indiſcrétement les obligations que je vous aurai.

LETTRE LXXIV.

1774.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Ferney, le 16 de mars.

BIENHEUREUX ceux qui ont de la ſanté, s'ils ſentent leur bonheur ! Tous nos voiſins, et madame *Dupuits* et moi, nous ſommes ſur le grabat : chacun eſt damné dans ce monde à ſa façon. Pour moi, je dis dans ma chaudière : Comment ſe porte le ſerin ? viendra-t-il nous voir au printemps ? reſtera-t-il dans la cage de M. *Lamure* ?

J'ai prêté la quatrième philippique de *Beaumarchais* dans Genève : donc elle ne me reviendra pas. On a imprimé tout ce procès à Lyon : M. *Vaſſelier* peut vous le faire tenir. *Beaumarchais* a eu raiſon en tout, et il a été condamné. L'arrêt ne réuſſit pas mieux à Paris qu'à Montpellier. (*)

La colonie proſpère, mais moi je ſuis bien

(*) Cet arrêt a été caſſé d'une voix unanime, ſous *Louis XVI*, par la grand'chambre et la tournelle aſſemblées, quand le vrai parlement fut rétabli dans ſes fonctions. M. de *Beaumarchais* rendu à ſon état de citoyen, fut porté par le peuple, de la grand'chambre à ſon carroſſe, au milieu d'un concours d'applaudiſſemens, fondant en larmes, et preſque étouffé par la foule. (*Note des éditeurs.*)

loin de prospérer. Madame *Denis* sort en car-
1774. rosse; elle va chez madame *Dupuits* et madame *Racle* qui sont toutes deux grosses. Madame *Dupuits* souffre beaucoup; mais qui ne souffre pas, soit de corps, soit d'esprit? Ce monde-ci est une vallée de misère, comme vous savez. Le bonheur n'est qu'un rêve, et la douleur est réelle; il y a quatre-vingts ans que je l'éprouve. Je n'y fais autre chose que me résigner et me dire que les mouches sont nées pour être mangées par les araignées, et les hommes pour être dévorés par les chagrins. Celui d'être loin de vous et du serin est bien grand pour le vieux malade.

LETTRE LXXV.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

27 de mars.

GRAND merci, Monsieur, de vos nouvelles, mais cent fois plus de la manière dont vous les contez. Vous êtes comme *la Fontaine;* il n'inventait pas ses contes, mais il avait un style à lui. Vous devez avoir reçu l'Histoire de l'Inde qui n'est pas un conte; vous devez avoir vu le Catéchisme des premiers brames, et vous ne m'en avez rien dit.

Je vous l'adreſſai pourtant ſous l'enveloppe de votre général des dragons. 1774.

Mes reſpects à M. *Goëzmann.* Ne vous avais-je pas bien dit qu'il n'y avait qu'un coupable dans cette belle affaire, comme il n'y avait qu'un homme amuſant? Vous vous imaginiez donc que *hors de cour* ſignifiait juſtifié, déclaré innocent? et parce que vous écrivez mieux que nos académiciens, vous penſiez ſavoir la langue du barreau. Je vous crois actuellement détrompé. Vous ſavez ſans doute que *hors de cour* veut dire: Hors d'ici, vilain. Vous êtes violemment ſoupçonné d'avoir reçu de l'argent des deux parties. Il n'y a pas aſſez de preuves pour vous convaincre; mais vous reſtez *entaché*, comme diſait *l'autre* (*), et vous ne pouvez plus poſſéder aucune charge de judicature.

Pour le blâme de *Beaumarchais*, je ne ſais pas encore bien préciſément ce qu'il ſignifie: pour moi, je ne blâme que ceux qui m'ennuient; et en ce ſens il eſt impoſſible de blâmer *Beaumarchais.* Il faut qu'il faſſe jouer ſon Barbier de Séville, et qu'il rie en vous feſant rire. (**)

(*) L'*autre*: le parlement, qui n'ayant pu parvenir à juger M. d'*Aiguillon*, s'en dédommagea en le déclarant entaché dans ſon honneur: il devint miniſtre ſix mois après.

(**) On raconte que par-tout où M. de *Beaumarchais* ſe

Quant à *la Chalotais*, je pleure. Pour vous,
1774. Monsieur, je vous aime de tout mon cœur, et je suis pénétré de vos bontés pour moi.

LETTRE LXXVI.

A M. DE MAUPEOU.

MONSEIGNEUR,

Il est dit, dans la vie de *Molière*, qu'il obtint de *Louis XIV* un bénéfice pour le fils de son médecin, dont il n'avait jamais suivi les ordonnances. Je suis encore plus rebelle à celles de mon curé, mais je ne sais si j'obtiendrai pour lui la ferme du Jong.

En attendant que monsieur le procureur général de Bourgogne vous envoye les informations que vous avez la bonté de demander, permettez que je vous dise ce que je sais des jésuites à qui cette ferme appartenait, et du pays barbare où je suis naturalisé.

Notre province de Gex est de six lieues de

montrait, on l'entourait et on l'applaudissait; que le lieutenant de police qui lui voulait du bien, l'envoya chercher et lui dit: *Je vous conseille, Monsieur, de ne vous montrer nulle part; ce qui se passe irrite bien des gens; ce n'est pas assez d'être blâmé, sachez qu'il faut être modeste.* (*Note des éditeurs.*)

Jong ſur deux de large, ſituée le long du lac de Genève, entre le mont Jura d'un côté, 1774.
et les Alpes de l'autre : pays admirable à la vue, et dans lequel on meurt de faim. Il n'y eut pendant long-temps, dans ce déſert, que des prêches, des goîtres et des écrouelles. Le canton de Berne, conquérant de ces vaſtes provinces, fut poſſeſſeur au ſeizième ſiècle de la métairie du Jong, conquiſe auparavant par des chartreux du pays de Vaud (leſquels n'exiſtent plus) ſur une famille de payſans du même canton, éteinte ainſi que tous les moines dans cette partie de la Suiſſe.

Les Bernois cédèrent depuis Gex et la ferme du Jong, au duc de Savoie, et gardèrent le pays de Vaud, parce que le vin y eſt bien meilleur : ils gardèrent auſſi le bien des chartreux dans cette province de Vaud ; et la ferme du Jong reſta au duc de Savoie.

Henri IV, comme vous le ſavez, Monſeigneur, échangea le marquiſat de Saluces pour la Breſſe et pour notre petite langue de terre, en 1601. Nous fûmes preſque tous huguenots juſqu'en 1685. *Louis XIV* révoqua l'édit de Nantes, et tout le monde s'enfuit. Nos terres reſtèrent incultes, et ne ſont même encore cultivées que par des ſavoyards.

On avait envoyé des jéſuites dans le pays, vers l'an 1649, pour cultiver nos ames ; et le

cardinal *Mazarin*, le plus pieux des hommes,
1774. leur avait donné dès lors cette grange du Jong, que j'ai l'insolence de demander pour mon curé.

Les jésuites, en cultivant la vigne du Seigneur dans notre pays, firent assez bien leurs affaires. Permettez-moi de vous raconter, Monseigneur, qu'en 1756 j'appris qu'ils avaient acheté à ma porte le bien de six gentilshommes, tous frères au service du roi, tous mineurs, tous orphelins, tous pauvres. Ce bien était en antichrèse, c'est-à-dire prêté à usure depuis long-temps. Nos missionnaires l'achetèrent d'un huguenot qui l'avait acheté lui-même à vil prix. Ainsi, l'on vit la concorde établie entre les jésuites et les hérétiques. Les jésuites obtinrent, en 1757, des lettres-patentes pour acheter ce bien; ils les firent entériner au parlement de Bourgogne: c'était le révérend père *Fesse* qui conduisait cette négociation. On lui dit qu'il risquait beaucoup, que les six mineurs pourraient un jour rentrer dans leur terre, en payant l'argent pour lequel elle avait été antichrésée; il répondit, dans un mémoire que j'ai vu, qu'il ne craignait rien, et que ces gentilshommes étaient trop pauvres. Cela me piqua. Je déposai l'argent qu'il fallait; et ces gentilshommes, nommés MM. de *Crassi*, très-bons officiers,

font en possession de l'héritage de leurs pères. 1774.
Le père *Fesse* est actuellement à Lyon ; il a changé son nom en *Fessi*, de peur qu'on ne prît ce nom pour des armes parlantes, attendu son énorme derrière.

Ce bien fesait partie du chef-lieu des jésuites ; ce chef-lieu s'appelle Ornex. Toutes les acquisitions faites par les jésuites l'environnent. Le tout vaut entre quatre et cinq mille livres de rente, distraction faite des terres rendues à MM de *Crassi*. La ferme du Jong, donnée par le roi aux jésuites, peut valoir annuellement six cents livres ; elle est administrée par un procureur de Gex, nommé *Martin*, qui en rend compte au parlement de Dijon. Nous faisîmes le revenu du Jong, dans le procès en faveur des orphelins contre les jésuites ; nous apprîmes alors que cette métairie était un don royal, fait à condition d'édifier les huguenots. Elle est voisine de Ferney. J'ai eu le bonheur d'établir une colonie assez nombreuse, et des manufactures dans cette paroisse ; le curé a besoin d'un vicaire. Nos curés, comme je crois avoir eu l'honneur de vous le dire, n'ont point de casuel, de peur que les hérétiques ne les accusent de vendre les choses saintes ; et si mon curé obtenait la ferme, il difierait les hérétiques et ses ouailles.

Si par hasard la ferme du Jong était affectée

1774. au payement des créanciers des jésuites, je ne demande rien pour mon curé ; je vous demande seulement pardon de vous avoir ennuyé du vrai portrait de mon pays et du père *Fesse*.

LETTRE LXXVII.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

18 d'avril.

AUTANT le vieux malade, Monsieur, est enchanté de vos bontés et de vos lettres, autant il est affligé de votre incrédulité : c'est très-sérieusement que je vous le dis. Toute la cour de Russie me saurait assurément très-mauvais gré, si j'avais eu l'impudence de mettre un ouvrage, un peu licencieux et un peu téméraire, sous le nom d'un chambellan de l'impératrice, et d'un président de la législation. Je serais de plus un faquin très-méprisable, si je m'étais loué moi-même dans cette pièce qu'on m'attribue. Ne me faites pas passer, je vous en prie, pour un mal-honnête homme et pour un ridicule ; je ne sais de ces deux réputations laquelle est la plus cruelle. Ne me citez point M. d'*Adhémar* ; il y a très-grande apparence

qu'il était parti de Pétersbourg avant que le jeune comte de *Schouvalof* eût fait fon *Epître à Ninon*. Je venais de la recevoir, lorfque l'autre comte de *Schouvalof*, fon oncle, vint chez moi, il y a environ un mois. Il la fit imprimer fur le champ à Genève, et en fit tirer une quarantaine d'exemplaires ; il en a gardé l'original. Ce font des faits qu'il vous fera aifé de conftater avec lui, quand vous le verrez chez madame *du Deffant* où il va quelquefois. 1774.

J'avoue qu'il y a quelque reffemblance entre mon ftyle et celui du jeune poëte ruffe. Il s'exprime très-clairement, et ne court point après l'efprit : ce font mes feules bonnes qualités. J'ai fait des difciples en Pruffe et à Pétersbourg, et mes ennemis font à Paris.

Catherine II me mandait, il n'y a pas longtemps, qu'il fallait qu'il y eût deux langages en France, celui des beaux efprits et le mien; mais qu'elle n'entendait rien au galimatias du premier.

Je viens, dans ma jufte colère, de faire imprimer à Genève une édition de l'*Epître à Ninon*. Je vous l'envoie, en vous proteftant encore de mon innocence et de ma douleur.

On dit que madame de *Brionne* va chez le médecin fuiffe avec M. le duc de *Choifeul*; je ne le crois point. Je puis vous certifier, par

1774. de très-triftes exemples, que ce médecin des urines n'eft pas digne de voir les conduits de l'urine de madame de *Brionne*, et que c'eft le plus plat charlatan qui exifte ; mais c'eft affez qu'il tienne cabaret au haut d'une montagne, pour qu'on aille le confulter.

N. B. Votre dernière lettre a été ouverte et mal recachetée. Je ne m'étonne pas qu'on foit curieux de vous lire ; mais quand vous voudrez me faire cette faveur, ayez la bonté d'envoyer votre lettre chez *Marin quès-à-co* qui me fait tout tenir furement.

LETTRE LXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 d'avril.

MON cher ange, je vous avais d'abord envoyé quelques Pégafes par l'*hippopotame* ; mais je n'ai point eu de nouvelle de ce *cheval marin*, quoique j'aye careffé fon poitrail : je n'ai pas même eu de réponfe de lui depuis quinze jours ; je ne fais s'il eft au fond de la mer. Tous mes Pégafes que je lui avais envoyés font probablement noyés avec lui.

Je suis toujours très-malade ; et quoique je m'égaye quelquefois à faire de mauvais vers, 1774.
je n'en souffre pas moins.

Je me suis donné la petite consolation de démasquer, dans les notes de Pégase, ce scélérat d'abbé *Sabotier* qui, après avoir commenté *Spinosa*, a l'insolence d'accuser d'irréligion tant d'honnêtes gens, et qui, ayant fait des vers que le cocher de *Vertamont* aurait été honteux de faire dans un mauvais lieu, ose condamner les libertés innocentes qu'on peut prendre en poësie. Ce petit monstre, est, dit-on, le favori de l'évêque *Jean-George de Pompignan* ; il est bon de connaître ces scélérats d'hypocrites. La littérature est devenue un cloaque que mille gredins remplissent de leurs ordures. Vous conviendrez qu'il vaut mieux à présent faire labourer *Pégase* que le monter.

Portez-vous bien, mon cher ange, vous et madame d'*Argental* ; jouissez d'une vie honorée et tranquille ; pour moi, je me meurs entre mes montagnes. *V.*

1774.

LETTRE LXXIX.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

4 de mai.

Le vieux malade ne peut écrire ni de sa main, ni de celle de son scribe qui est malade aussi; il se sert d'une main étrangère pour vous dire, monsieur le Marquis, que vous devenez l'homme le plus nécessaire à la France. Vous avez su tirer *aurum ex stercore Condamini*. Votre ministère de secrétaire sera une grande époque dans la nation.

Je vois, dans tout ce que vous faites, toutes les fleurs de l'esprit, et tous les fruits de la philosophie : c'est la corne d'abondance. On courra à vos éloges comme aux opéra de *Rameau* et de *Gluck*. La réputation que vous vous faites est bien au-dessus des *honneurs obscurs de quelque légion*. Tout le monde convient qu'une compagnie de cavalerie n'immortalise personne; et je puis vous assurer que vos éloges de l'académie des sciences éterniseront l'académie et le secrétaire. Il n'y a qu'une chose de fâcheuse, c'est que le public souhaitera qu'il meure un académicien chaque semaine, pour vous en entendre parler.

Je

Je voudrais que le clergé eût un ſecrétaire comme vous, et que vous puſſiez, en enterrant tous les prêtres, faire leur oraiſon funèbre, et enſeigner aux hommes la raiſon qu'on eſt fort loin de leur enſeigner. Vous rendez bien des ſervices importans à cette malheureuſe raiſon. Je vous en remercie de tout mon cœur, comme attaché paſſionnément à vous et à elle. 1774.

LETTRE LXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 de mai.

QUELQUE choſe qui ſoit arrivé et qui arrive, je ne veux pas mourir ſans avoir la conſolation d'avoir revu mes anges. Il n'y a que ma malheureuſe ſanté qui puiſſe m'empêcher de faire un petit tour à Paris. Je n'ai affaire à aucun ſecrétaire d'Etat; je ne ſuis point de l'ancien parlement. Il y avait une petite tracaſſerie entre le défunt et moi, tracaſſerie ignorée de la plus grande partie du public, tracaſſerie verbale, tracaſſerie qui ne laiſſe nulle trace après elle. Il me paraît que je ſuis un malade qui peut prendre l'air par-tout, ſans ordonnance des médecins.

Cependant je voudrais que la chofe fût
1774. très-fecrète. Je penfe qu'il eft aifé de fe cacher dans la foule. Il y aura tant de grandes cérémonies, tant de grandes tracafferies, que perfonne ne s'avifera de fonger à la mienne.

En un mot, il ferait trop ridicule que *Jean-Jacques*, le génevois, eût la permiffion de fe promener dans la cour de l'archevêché, que *Fréron* pût aller voir jouer l'Ecoffaife, et moi que je ne puffe aller ni à la meffe ni aux fpectacles dans la ville où je fuis né. Tout ce qui me fâche, c'eft l'injuftice de celui qui règne à Chanteloup, et qui doit régner bientôt dans Verfailles. Non-feulement je ne lui ai jamais manqué, mais j'ai toujours été pénétré pour lui de la reconnaiffance la plus inaltérable. Devait-il me favoir mauvais gré d'avoir haï cordialement les affaffins du chevalier de *la Barre* et les ennemis de la couronne? cette injuftice, encore une fois, me défefpère. J'ai quatre-vingts ans; mais je fuis avec M. de *Chanteloup* comme un amant de dix-huit ans quitté par fa maîtreffe.

Quand vous jugerez à propos, mon cher ange, d'engager, de forcer votre ami et votre voifin, M. de *Praflin*, à repréfenter mon innocence, vous me rendrez la vie.

Je ne vous parle point des bruits qu'on fait déjà courir de l'ancien parlement qu'on

rappelle, de monsieur le chancelier qu'on renvoie : je n'en crois pas un mot. Tout ce que je sais, c'est que je suis dévot à mes anges. 1774.

LETTRE LXXXI.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

27 de mai.

La première chose, Monsieur, qui me vint dans la tête quand le roi eut la petite vérole, c'est que la famille royale et tout Versailles allaient en être attaqués : *Regis ad exemplum totus componitur orbis.* Cette maudite peste arabique a cela de particulier qu'elle se communique non-seulement par le tact et par l'air, mais encore par l'imagination. Il aurait fallu commencer par imiter M. le duc d'*Orléans*; il faudrait donner la petite vérole à tout le monde, pour sauver tout le monde.

Vous devez sans doute mener une vie bien triste (*); mais plus elle est sombre, plus vous avez besoin de *Gluck*, et nous aussi.

Nous sommes tous *Gluck* à Ferney, Monsieur; nous sommes aussi *Arnoult*; nous sommes

(*) A Choisi où *Mesdames* avaient toutes trois la petite vérole.

1774. encore plus *Delisle*; et, pour vous en convaincre, nous avons sauvé un pauvre diable de moine défroqué qui osait porter votre nom. A l'égard de mademoiselle *Arnoult* qui chante si bien, *que de grâces! que de beauté!* Nous sentons bien qu'on peut lui reprocher un petit manque de modestie, et qu'il n'est pas honnête de chanter ainsi ses louanges. Elle se tirera de cette critique, comme elle pourra. Pour madame *du Deffant*, nous ne lui pardonnons pas de s'être ennuyée à cette musique.

On nous envoie des tas de nouvelles dont nous ne croyons rien: nous doutons, et nous attendons.

La proposition que vous me faites d'acheter toute la cargaison de *Pompignan* (*) est d'un grand calculateur, mais je trouve encore mieux mon compte dans l'Inde, où nous nous sommes avisés, quelques génevois et moi, d'envoyer un vaisseau. Ce vaisseau a péri à son arrivée en France, tant notre marine est toujours malheureuse; et malgré cela, nous n'y avons rien perdu. Comme j'irai bientôt dans l'autre monde, chargez-moi d'y vendre votre part du *Pompignan*, car il n'y aurait pas de l'eau à boire dans celui-ci.

On dit que le fermier (**) dont vous me

(*) On la proposait au rabais.

(**) M. le duc de *Choiseul*.

parlez veut rester dans sa ferme : en ce cas, il
a raison ; car tant vaut l'homme, tant vaut sa 1774.
terre. Mais ce digne fermier a eu très-grand tort d'imaginer qu'un pauvre manœuvre, éloigné de cent lieues, devait savoir s'il y avait ou non des charançons qui gâtaient ses blés. Cela m'a fait une peine extrême, et je ne m'en consolerai point : il faut pourtant se consoler.

On dit que la nation se prépare à être fort sérieuse et fort sage : elle y aura de la peine ; ce n'est pas là de ces choses où il n'y a que le premier pas qui coûte.

LETTRE LXXXII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

31 de mai.

QUAND Monseigneur sera dans son royaume d'Aquitaine, ou dans sa province de Richelieu, ou dans son pavillon des fées, il n'a qu'à me dire, lève-toi et marche, mon cadavre lui obéira. Je suis dans un état pitoyable ; il n'importe. Je ne pourrai jamais avoir l'honneur de manger en public à sa table. Ma décrépitude et mes infirmités ne me le permettent pas. Je doute encore beaucoup que vous daigniez

1774. m'accueillir en particulier. Je ſuis très-ſourd, et on dit que mon héros eſt un peu dur d'oreilles. N'importe encore une fois. Je ſerai conſolé et j'oublierai ma misère pour m'occuper de votre gloire et pour être témoin que vous êtes un vrai philoſophe. C'eſt par-là qu'il faut finir. Je vous ai déjà dit que votre duc d'Epernon ne l'était pas, et que c'était en tout ſens un homme infiniment inférieur à vous. C'eſt ce que je vous prouverai quand il vous plaira.

Songez, quoique vous ne ſoyez pas à beaucoup près ſi vieux que moi, que vous avez vu ſix générations, en comptant *Louis XIV*, et que pendant ces ſix générations vous avez toujours eu une carrière brillante. Cette ſeule idée eſt un excellent appui de la philoſophie. Je vivrais cent trente-quatre ans comme *Jean Cauſeur*, qui vient de mourir en Bretagne, que jamais je ne riſquerais de vous envoyer des Pégaſes et autres fadaiſes de chétive littérature. Mais je vous envoie hardiment une petite oraiſon funèbre de *Louis XV*, compoſée par un académicien de province nommé *Chambon*. Vous n'y trouverez aucun de ces lieux communs, et rien de ces déclamations dont le public eſt tant rebattu, mais vous y verrez de la vérité. Elle eſt bien étonnée, cette vérité, de ſe trouver dans une oraiſon funèbre, et

elle sera encore plus étonnée de ne pas déplaire.
Remarquez, je vous en prie, qu'un seul 1774.
académicien fit l'éloge du feu roi pendant sa vie, et que c'est un académicien qui le premier l'a loué publiquement après sa mort. Les louanges sont un peu restreintes. Il n'y a que celles-là de vraies.

Ce modéré panégyriste n'avait pas de rancune.

Mais ce vain éloge et le monarque, tout sera bientôt oublié. Autrefois dans de pareilles circonstances le grand chambellan disait : Messieurs, le roi est mort, songez à vous pourvoir. On y songeait assez sans qu'il le dît. Pour moi, Monseigneur, je ne songe qu'à vous être attaché avec le plus tendre respect jusqu'au dernier moment de ma vie. *V.*

1774.

LETTRE LXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de juin.

MON cher ange, l'efprit eft promt, et la chair eft faible. Si je pouvais mettre un pied devant l'autre, vous croyez bien que mes deux pieds feraient chez vous. Je vous aurais même apporté quelques fruits de ma retraite ; car je fuis de ces vieux arbres près de périr par le tronc, et qui ont encore quelques branches fécondes. C'eft une deftinée bien funefte que je puiffe et que je ne puiffe pas vous venir voir : mais j'efpère encore, malgré mes quatre-vingts ans et toutes mes misères. Il eft vrai que je fuis un peu fourd, un peu aveugle, un peu impotent ; le tout eft furmonté de trois à quatre infirmités abominables ; mais rien ne m'ôte l'efpérance. Ce fond de la boîte de *Pandore* me refte. Je ne fais fi *la Borde* conferve encore ce tréfor ; il fe flattait de faire jouer fa Pandore, lorfqu'il a été écrafé par *Gluck*, et par la mort de fon protecteur.

Vous avez, mon cher ange, l'efpérance la plus jufte de vivre long-temps, très-honoré et très-heureux avec madame d'*Argental*, et

vous

vous n'avez aucun des maux qui ſont ſortis de la boîte. Votre lot eſt un des plus heureux, votre félicité me ſert de conſolation. 1774.

J'écris à *Papillon* philoſophe (*) qui eſt un phénix en amitié. Je me mets aux pieds de madame d'*Argental*. Je ne doute pas que vous ne voyez ſouvent M. le duc de *Praſlin*; et comme je le crois plus juſte que ſon couſin, je vous ſupplie de vouloir bien, dans l'occaſion, lui parler de mon attachement inviolable.

Voltaire.

LETTRE LXXXIV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

25 de juin.

Je vous ai fait des infidélités, Madame, en faveur de M. *Deliſle*; mais auſſi il me fesait mille agaceries, quand vous me traitiez avec indifférence. Il me parlait de vous, et vous ne m'en diſiez mot. Il m'apprenait que vous aviez été à l'opéra d'Iphigénie, et que vous aviez trouvé les vers, le récitatif, les ariettes, la

(*) Madame de *Saint-Julien*.

ſymphonie, les décorations même déteſtables.
1774. Il nous a envoyé quelques airs qui ont paru très-bons à ma nièce, grande muſicienne; mais, comme l'accompagnement manquait, j'ai perſiſté à croire qu'il n'y a rien dans le monde au-deſſus du quatrième acte de Roland, et du cinquième acte d'Armide. Je ſuis toujours pour le ſiècle de *Louis XIV*, malgré tout le mérite du ſiècle de *Louis XV* et de *Louis XVI*.

Enfin, Madame, vous vous humaniſez avec moi. Vous m'écrivez, vous me fourniſſez matière à écrire, vous m'envoyez de très-jolis vers qui valent beaucoup mieux qu'une très-grande ode. Je vous en remercie, et je voudrais bien ſavoir de qui ils ſont. Je ne ſuis pas accoutumé à en recevoir de pareils. Voilà un bon ton, rien n'eſt plus rare.

J'ai ſu que M. le duc de *Choiſeul* était revenu à Paris en triomphateur, et qu'il était reparti en philoſophe. Je lui battis des mains avec le peuple, et je ne le trouve pas moins injuſte envers moi.

Je perſiſte dans ma haine contre les aſſaſſins du chevalier de *la Barre* et du comte de *Lalli*; et je n'ai jamais conçu comment il avait pu être mécontent de l'horreur que j'ai eue pour des injuſtices, auxquelles il ne peut prendre le moindre intérêt. Je lui ſerai toujours attaché, fût-il exilé, ou fût-il ſouverain. Je ſerai pénétré

de reconnaiſſance pour lui ; je le regarderai comme un génie ſupérieur : mais je ne lui pardonnerai jamais l'erreur dans laquelle il eſt tombé ſur mon compte. 1774.

Pour vous, Madame, je vous pardonne de ne m'avoir jamais inſtruit de rien, et d'avoir voulu que je vous écriviſſe de mon déſert où j'ignorais tout ce qui ſe paſſait dans le monde. Vous m'écriviez quelquefois quatre mots cachetés du grand ſceau de vos armes, au lieu de me mettre au fait, et de cacheter avec une tête.

M. *Deliſle* a eu plus de compaſſion que vous ; cependant je ne vous ai point abandonnée. Je vous ai fait parvenir de plates vérités en vers et en proſe, quand il m'en eſt tombé entre les mains, et je vous en enverrai tout autant qu'il m'en viendra.

Vous ne me donnez aucunes nouvelles des grands tourbillons qui vous entourent ; et moi je vous écrirai tout ce que je ſaurai dans ma ſolitude. Vous voyez, Madame, que je ſuis de meilleure compoſition que vous, et cependant c'eſt vous qui vous plaignez.

1774.

LETTRE LXXXV.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

Premier de juillet.

IL vaut cent mille fois mieux, Monſieur, être à Chanteloup qu'à Mouzon. Votre vieux malade de Ferney, que vous avez ragaillardi par vos lettres, achèvera tout doucement ſa petite carrière à Ferney, quoiqu'on le preſſe de venir badauder à Paris. Il ſerait fort aiſe d'entendre l'Iphigénie de *Gluck;* mais il n'eſt pas homme à faire cent lieues pour des doubles croches : et il craint plus les ſots propos, les tracaſſeries, les inutilités, la perte du temps, qu'il n'aime la muſique.

Quand vous ſerez dans ce vaſte tourbillon, vos lettres me tiendront lieu de tous les plaiſirs qu'on cherche dans le fracas du monde. Je verrai mieux ſes ſottiſes par vos yeux que par les miens qui ſont très-affaiblis par mes quatre-vingts ans. Ecrivez-moi de Paris, et je renonce à Paris.

Vous ſavez que ce n'eſt que par vous que j'ai été inſtruit de l'état des choſes. Je fais un peu l'Hiſtoire de France, mais je ne ſavais rien du temps préſent. J'étais aſſez inſtruit que l'ancien

parlement, tuteur des rois, avait banni du royaume *Charles VII*, l'un de ses pupilles, 1774. qu'il avait fait brûler en place de Grêve la maréchale d'*Ancre* comme sorcière, qu'il mit à cinquante mille écus la tête d'un cardinal premier ministre, que MM. *Culet*, *Gratau*, *Martinau*, *Crépin*, *Quatresous*, *Quatrehommes*, &c. chassèrent deux fois leur pupille *Louis XIV* de Paris, et son petit frère, et leur pauvre mère. Je savais même qu'ils voulaient me faire pendre, pour avoir rapporté quelques-uns de ces faits dans le Siècle de *Louis XIV*. Je bénis DIEU et celui qui nous a défaits de *messieurs*; mais je ne l'ai jamais vu, je ne le connais point. Quand je vous dis que je ne le connais point, ce n'est pas de DIEU dont je parle; c'est de l'homme qui a détruit *messieurs*, et qui nous a délivrés de la vénalité de la justice. Je ne lui ai jamais rien demandé.

Il n'y a qu'un seul homme en France à qui j'aye jamais demandé des grâces. Il me les a toutes accordées. J'en conserverai, vif ou mort, une reconnaissance inviolable. Je le regarderai toujours comme le premier homme de l'Etat, quand il y aurait autant de *du Barri* que *Salomon* avait de concubines. J'ai toujours pensé de même; et, s'il en doute, je l'aime au point de ne pouvoir lui pardonner.

Je vous demande pardon de vous parler de

1774. tout cela ; mais j'ai le cœur plein, il faut que je débonde.

Je ne vous dirai rien de ce qu'on fait à Paris, parce que probablement on n'y fait ce qu'on fait ni ce qu'on dit ; et j'attendrai, pour avoir des notions justes, que vous soyez dans ce pays-là. Si j'avais le malheur d'être roi, j'aurais assurément le bonheur de vous prendre pour mon premier ministre ; car vous êtes le seul qui me disiez la vérité. La plupart de ceux qui me font l'honneur de m'écrire, ne me mandent que des bagatelles, ou des bruits populaires, ou des contradictions.

LETTRE LXXXVI.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

5 de juillet.

Je suis coupable envers vous, Monsieur, et d'autant plus coupable que, pensant absolument comme vous, je devais vous faire sur le champ mes remercîmens, et vous envoyer ma profession de foi.

Oui, Monsieur, j'aime mieux le Tartufe et le Misanthrope que les comédies nouvelles.

Oui, j'ofe préférer *Racine* à nos drames, et j'aime mieux Roland et Armide que certains opéra. Ce n'eft pas parce que j'ai quatre-vingts ans que je penfe ainfi, car j'avais le même mauvais goût à quinze, et probablement je mourrai dans mon péché. Je vois que, chez toutes les nations du monde, les beaux arts n'ont qu'un temps de perfection; et après le fiècle du génie, tout dégénère à force d'efprit. 1774.

Je vous fais un très-grand gré de combattre en faveur du bon goût; mais vous ne ramènerez pas au vin de Bourgogne des gens blafés qui s'enivrent de mauvaife eau-de-vie. Ceci foit dit entre nous; car il ne faut pas fâcher les ivrognes : ils n'entendent ni raifon, ni raillerie.

On dit que vous avez un drame qui s'appelle *le Vindicatif*; mais il n'y avait qu'à jouer Atrée, c'eft le plus grand vindicatif qu'on ait jamais connu.

Amufez-vous de ce qu'on vous donnera; le bon temps eft paffé, le meilleur vin eft bu. Vous favez fans doute que dans l'Evangile on donnait toujours le plus mauvais vin au deffert.

Pardonnez-moi, encore une fois, Monfieur, de vous écrire fi tard. Je fuis le plus négligent des hommes. J'égare tous mes papiers; je fuis comme le fiècle, je ne fais ce que je fais :

mais je fais bien ce que je dis en vous renou-
1774. velant tous les fentimens de ma très-refpectueufe eftime.

Le vieux malade V.

LETTRE LXXXVII.

A M. LE COMTE CAMPI, *à Modène.*

MONSIEUR,

VOTRE belle tragédie et la lettre dont vous m'avez honoré me font parvenues, heureufement pour moi, dans un temps où je peux encore lire; car lorfque l'hiver approche, avec fes neiges, mes yeux de quatre-vingts ans me refufent le fervice. Agréez mes remercîmens; vous devez avoir reçu ceux de toute l'Italie dont vous augmentez la gloire.

Votre tragédie eft conduite avec un grand art, et votre épifode d'Idolea me paraît fupérieure à l'Aricie de l'admirable *Racine*; mais ce qui eft plus effentiel, votre pièce intéreffe et fait couler des larmes. Une intrigue vraifemblable et bien fuivie fe fait approuver; le fentiment feul fe rend maître du cœur;

Et quocunque volent animum auditoris agunto.

Vous avez très-heureufement imité *Ovide*

dans les excuſes que *Biblis*, amoureuſe de ſon frère, cherche auprès des Dieux. 1774.

Dî melius, Dî nempè ſuas habuere ſorores.
Sic Saturnus Opem junctam ſibi ſanguine duxit,
Oceanus Thetin, Junonem rector Olympi:
Sunt Superis ſua jura.

Si *Biblis* avait été juive, elle aurait pu apporter l'exemple de *Sara*, qui était la ſœur d'*Abraham*, ſon mari, à ce qu'elle dit. Elle ſe ſerait fondée ſur le diſcours de *Thamar*, qui dit à ſon frère *Amnon :* Demandez-moi en mariage à mon père; il ne vous refuſera pas. Si elle avait été italienne, elle aurait pu implorer votre proverbe : *La cugina non mancare, la ſorella ſe.*

Mais la tragédie veut des paſſions, des remords et des cataſtrophes ſanglantes; c'eſt en quoi, Monſieur, vous avez très-bien réuſſi. Je ne ſuis point ſurpris du nombre des ſonnets faits à votre louange; ce ſont des fleurs qu'on jette par-tout ſur votre paſſage. Pour nous autres français, quand nous nous amuſons à faire des tragédies, nous ne recueillons guère que des chardons : nos *Cotins* et nos *Frérons* s'en nourriſſent, et en offrent à quiconque réuſſit.

J'ai l'honneur d'être avec la plus reſpectueuſe eſtime, Monſieur, &c.

1774.

LETTRE LXXXVIII.

AU MEME.

A Ferney, 8 de juillet.

Nardi parvus onix eliciet cadum.

Le Dialogue de Pégafe et du Vieillard m'a valu une lettre de vous, que je propoferais à tous les jeunes gens comme une leçon de raifon et de goût. Il eft d'une belle ame et d'un efprit jufte de fentir de l'horreur et du mépris pour ce difcours que *Photin* tient à *Ptolomée* dans *la Pharfale*, et que *Corneille* a fi malheureufement imité dans fa tragédie de Pompée, fi remplie de grandes beautés et de défauts infupportables.

Lucain tombe d'abord dans une faute, dans une contradiction que *Corneille* ne s'eft point permife; c'eft de dire que *Ptolomée* eft un enfant plein d'innocence : *Puer eft*, *innocua eft ætas;* et de dire, quelques vers après, que *Photin* confeilla l'affaffinat de *Pompée* en homme qui favait flatter les pervers, et qui connaiffait les tyrans :

At melior fuadere malis et noffe tyrannos,
Aufus Pompeium letho damnare Photinus.

Mais j'ai toujours vu avec chagrin, et je l'ai dit hardiment, que le *Photin* de *Corneille* débite plus de maximes de ſcélérateſſe que celui de *Lucain*; maximes cent fois plus dangereuſes, quand elles ſont récitées devant des princes avec toute la pompe et toute l'illuſion du théâtre, que lorſqu'une lecture froide laiſſe à l'eſprit la liberté d'en ſentir l'atrocité. 1774.

Je ne m'en dédis point; je ne connais rien de ſi affreux que ces vers :

Le droit des rois conſiſte à ne rien épargner;
La timide équité détruit l'art de régner.
Quand on craint d'être injuſte, on a toujours à
craindre;
Et qui veut tout pouvoir, doit oſer tout enfreindre,
Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,
Et voler ſans ſcrupule au crime qui le ſert.

Vous avez vu très-judicieuſement, Monſieur, que non-ſeulement ces maximes ſont exécrables, et ne doivent être prononcées en aucun lieu du monde, mais qu'elles ſont abſurdes dans la circonſtance où elles ſont placées. Il ne s'agit pas du *droit des rois;* il eſt queſtion de ſavoir ſi on recevra *Pompée*, ou ſi on le livrera à *Céſar*. Il faut plaire au vainqueur; ce n'eſt pas là un droit des rois. *Ptolomée* eſt un vaſſal qui craint d'offenſer *Céſar* ſon maître.

1774. J'ai exprimé ſans ménagement mon horreur pour tous ces lieux communs de barbarie, qui font frémir l'honnêteté et le ſens commun. J'ai dit, et j'ai dû dire combien ſont horribles à ſa fois et ridicules ces autres vers que j'ai entendu réciter au théâtre :

Chacun a ſes vertus ainſi qu'il a ſes dieux....
Le ſceptre abſout toujours la main la plus coupable....
Le crime n'eſt forfait que pour les malheureux....
Oui, lorſque de nos ſoins la juſtice eſt l'objet,
Elle y doit emprunter le ſecours du forfait.

On ne peut dire plus mal des choſes plus odieuſes ; cependant il y a des gens d'aſſez mauvaiſe foi pour oſer excuſer ces horreurs ineptes. Point de mauvaiſe cauſe qui ne trouve un défenſeur, et point de bonne qui n'ait un adverſaire ; mais à la longue le vrai l'emporte, ſurtout quand il eſt ſoutenu par des eſprits tels que le vôtre.

Si rien n'eſt plus odieux aux honnêtes gens que ces ſcélérats de comédie qui parlent toujours de *crime*, qui crient que le *crime* eſt héroïque, que *la vengeance eſt divine*, qu'on s'immortaliſe par des *crimes*, rien n'eſt plus fade auſſi que ces héroïnes qui nous rebattent les oreilles de leur vertu. C'eſt un grand art dans *Racine* que *Néron* ne diſe jamais qu'il

aime le *crime*, et que *Junie* ne se vante point *d'être vertueuse*. 1774.

Je vous demande bien pardon, Monsieur, de vous dire des choses que vous paraissez savoir mieux que moi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXIX.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

A Ferney, 10 de juillet.

J'AI oublié, Monsieur, de vous répondre sur le chapitre du *roué* (*) ou *rouable* que vous croyez être à Lausane, et y avoir pris votre nom. Il est vrai qu'il y avait un *roué* surnommé *Delille*. C'était un moine défroqué qui avait enlevé une fort jolie fille. Ses supérieurs couraient après lui pour le faire brûler : nous avons envoyé le moine et sa demoiselle en Russie.

L'autre moine dont vous me parlez, ou l'autre roué, comme il vous plaira, a passé

(*) *Du Barri*, surnommé *le roué* : on disait à Paris qu'après la mort de *Louis XV*, il s'était réfugié en Suisse sous le nom de *Delille* qu'il aurait pu porter à cause de la terre de l'île Jourdain qu'il avait excroquée, et que l'abbé *Terrai* lui rexcroqua dès que *Louis XV* fut mort.

1774. quelque temps à Vevay fur le chemin du Vallais. On le dit à préfent en Italie. Voilà tout ce que je fais des anciens feigneurs de la cour.

Il me femble qu'il n'y a rien de mieux à faire pour les Français que d'être doux, gais et aimables. M. le duc d'*Orléans* donnait, il y a quelques années, des fêtes charmantes, et jouait parfaitement la comédie. M. de *Maurepas* était le premier homme du monde pour les parades ; il était célèbre pour fes bons mots. Tout cela eft plus agréable que de fe déchirer les oreilles pour favoir fi les affaffins des *Calas* et des *la Barre* achèteront encore ou non le droit de nous juger.

Je vous demande en grâce, Monfieur, de me faire lire l'épître de M. de *Ruhlières ;* j'aime les bons vers autant que monfieur le comte de *Provence* à qui je fais bon gré d'ailleurs de faire renaître le temps des anciens troubadours.

Il me femble que je ne vous ai point affez dit combien je fuis charmé de ces deux vers :

Puiffent, mon cher Dorat, les jours du nouveau règne,
Plus heureux que tes vers, être plus longs encor !

Si ces deux vers ne font pas de vous il y a donc quelqu'un dans le monde qui vous vaut bien.

Madame *Denis* et moi, nous fouhaitons

paſſionnément que votre régiment aille inceſſamment ſur notre frontière. 1774.

Une très-belle voix que DIEU nous a envoyée dans nos déſerts, nous a chanté des morceaux d'Iphigénie et d'Orphée, qui nous ont fait un extrême plaiſir.

LETTRE XC.

A M. SUARD,

Sur ſon diſcours de réception à l'académie françaiſe, dont le ſujet eſt l'éloge de la philoſophie.

A Ferney, 16 de juillet.

J'AI, Monſieur, plus d'un remercîment à vous faire. Je n'oſe vous parler d'un portrait dans lequel je ne dois pas avoir l'impudence de me reconnaître ; mais s'il était vrai que vous euſſiez voulu ſoutenir un pauvre vieillard, ſur le bord de ſon tombeau, contre la ſainte cabale qui ameute les *Sabatier* et les *Clément*, jugez quelle obligation vous aurait ce vieux bon homme, et comme il marcherait gaiement vers ſa dernière heure.

1774. quelque temps à Vevay ſur le chemin du Vallais. On le dit à préſent en Italie. Voilà tout ce que je ſais des anciens ſeigneurs de la cour.

Il me ſemble qu'il n'y a rien de mieux à faire pour les Français que d'être doux, gais et aimables. M. le duc d'*Orléans* donnait, il y a quelques années, des fêtes charmantes, et jouait parfaitement la comédie. M. de *Maurepas* était le premier homme du monde pour les parades ; il était célèbre pour ſes bons mots. Tout cela eſt plus agréable que de ſe déchirer les oreilles pour ſavoir ſi les aſſaſſins des *Calas* et des *la Barre* achèteront encore ou non le droit de nous juger.

Je vous demande en grâce, Monſieur, de me faire lire l'épître de M. de *Ruhlières* ; j'aime les bons vers autant que monſieur le comte de *Provence* à qui je ſais bon gré d'ailleurs de faire renaître le temps des anciens troubadours.

Il me ſemble que je ne vous ai point aſſez dit combien je ſuis charmé de ces deux vers :

Puiſſent, mon cher Dorat, les jours du nouveau règne,
Plus heureux que tes vers, être plus longs encor !

Si ces deux vers ne ſont pas de vous il y a donc quelqu'un dans le monde qui vous vaut bien.

Madame *Denis* et moi, nous ſouhaitons

paſſionnément que votre régiment aille inceſſamment ſur notre frontière. 1774.

Une très-belle voix que DIEU nous a envoyée dans nos déſerts, nous a chanté des morceaux d'Iphigénie et d'Orphée, qui nous ont fait un extrême plaiſir.

LETTRE XC.

A M. SUARD,

Sur ſon diſcours de réception à l'académie françaiſe, dont le ſujet eſt l'éloge de la philoſophie.

A Ferney, 16 de juillet.

J'AI, Monſieur, plus d'un remercîment à vous faire. Je n'oſe vous parler d'un portrait dans lequel je ne dois pas avoir l'impudence de me reconnaître; mais s'il était vrai que vous euſſiez voulu ſoutenir un pauvre vieillard, ſur le bord de ſon tombeau, contre la ſainte cabale qui ameute les *Sabatier* et les *Clément*, jugez quelle obligation vous aurait ce vieux bon homme, et comme il marcherait gaiement vers ſa dernière heure.

1774. Je vous dois cent fois plus de reconnaiſſance, et la ſaine partie de l'académie, et la ſaine partie du public, en auront autant que moi pour votre très-étonnant diſcours, pour cette vertu courageuſe dont vous avez donné le premier exemple, pour cette raiſon victorieuſe avec laquelle vous avez confondu les ennemis de la raiſon. Le jour de votre réception ſera une grande époque. Il y a ſi peu d'intervalle entre l'*Eloge de Fénélon* condamné par un arrêt du conſeil, et votre diſcours (condamné ſans doute par le recteur *Cogé*), que je ſuis encore tout ſtupéfié de votre intrépidité. Il eſt vrai qu'elle eſt accompagnée d'une grande ſageſſe. Vous vous êtes couvert de l'égide de *Minerve*, en frappant à droite et à gauche avec l'épée de *Mars*.

Je dois me taire ſur ceux qui ont eu le malheur de retarder votre réception ; j'en ai gémi pour eux. Je me flatte qu'ils verront combien ils avaient été trompés. Vous ne vous êtes vengé qu'en les éclairant ; il faudra bien qu'ils penſent comme le public.

Voilà, Dieu merci, une nouvelle carrière ouverte ; il faudra jeter dans le feu preſque tous les diſcours précédens, qui n'ont été que de fades éloges en ſtyle académique.

Je vois enfin les véritables fruits de la philoſophie, et je commence à croire que je

mourrai

mourrai content. J'ai craint pendant quelque temps qu'on ne rendît quelque arrêt pour supprimer le nom de philosophie dans la langue française; supprimez le nom d'hypocrite dans l'académie, ou du moins que ceux qui le sont encore en rougissent, et qu'ils prennent les livrées de la raison, pour oser paraître devant les honnêtes gens. 1774.

Je vais relire votre discours pour la quatrième fois. Si mes quatre-vingts ans et mes maladies me permettaient de me remuer, je voudrais vous embrasser vous et vos amis.

LETTRE XCI.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

18 de juillet.

Je suis confus, Monsieur, et pénétré de reconnaissance. Ce n'est point par vanité que mon cœur est si sensible à tout ce que vous avez bien voulu dire en ma faveur, dans le *Mercure* de juillet; c'est qu'en effet rien n'est plus précieux pour moi qu'une pareille marque d'amitié. Ce qui ajoute encore à votre bienfait, c'est ce noble et juste mépris qu'il vous sied si bien de témoigner à ces petits regrattiers

1774. de la littérature, à cette canaille qui, en barbouillant du papier pour vivre, ose avoir de l'amour propre, et qui juge, avec tant d'insolence, de ce qu'elle n'entend pas. Il est juste d'écarter à coups de fouet les chiens qui aboient sur notre passage.

J'aurais bien voulu lire les Barmécides de M. de *la Harpe*. Il est le seul qui approche du style de *Racine*, et même d'assez près; mais il a encore plus d'ennemis que n'en eut *Racine*. Dieu veuille qu'il trouve un *Louis XIV*; j'ai peur qu'il ne rencontre que des *Pradons*. Il a de plus un grand malheur, c'est d'être né dans un siècle dégoûté, qui ne veut plus que des drames et des doubles croches, et qui au fond ne sait ce qu'il veut. Le public est à table depuis quatre-vingts ans; il boit enfin de mauvaise eau-de-vie sur la fin du repas.

Les hommes de génie peuvent dire, dans ce temps, qu'ils sont nés mal à propos. Ce n'est pas pour vous que je parle, ni pour d'*Alembert*; car vous êtes nés tous deux pour honorer votre siècle, et pour nous défaire de la multitude d'insectes qui bourdonnent, et qui voudraient piquer.

Je suis bien aise que l'insecte, qui a voulu ressusciter le procès de M. de *Morangiés*, ait été écrasé par la commission du conseil; cet insecte était dangereux : il donnait au men-

ſonge l'air de la vérité. J'ai lu une moitié de ſon mémoire qu'on m'a envoyée : il faut que le rapporteur du conſeil ait un eſprit bien fin et bien juſte, pour avoir démêlé toutes les petites fourberies dont ce mémoire atroce fourmille. Il me ſemble que M. de *Sartine* eſt très-outragé dans ce mémoire, ſous le nom général de *la police*. Je ne ſais rien de plus puniſſable. 1774.

On me conſole en m'aſſurant que les aſſaſſins du chevalier de *la Barre* ne reviendront point pour être nos tyrans, en feſant ſemblant d'être les protecteurs du pauvre peuple qui n'eſt que le ſot peuple.

On parle de prochains changemens dans le miniſtère ; mais il eſt dit dans la Sainte Ecriture : *Nolite audire prophetas.*

Adieu, Monſieur; conſervez-moi des bontés qui font la conſolation de ma vie.

1774.

LETTRE XCII.

A M. DE POMARET.

26 de juillet.

C'ETAIT, Monſieur, un *Montillet*, archevêque d'Auch, qui, ayant appris qu'un grand nombre de vos réformés s'étaient aſſemblés extraordinairement le 4 de mai dans ſon diocèſe, et avaient tranſgreſſé la loi au point de prier DIEU publiquement pour la ſanté de *Louis XV*, déféra ce crime à *Louis XVI.*

Je donnai part à quelques-uns de vos confrères du zèle qu'a témoigné ce digne prélat, poſſeſſeur d'ailleurs de cent mille écus de rente. Il eſt gouverné par une demi-douzaine de jéſuites qui ne ſont pas auſſi riches que lui; mais qui ſont auſſi ſaints et auſſi ſages.

Un marquis de *Ganges*, exempt des gardes du roi, eſt aujourd'hui à Ferney. Je voudrais bien qu'il vous y eût amené.

J'eſpère que, dans ſept ou huit cents ans, les hommes ne ſe perſécuteront plus pour ſavoir : *Utrùm chimera bombinans in vacuo poſſit comedere ſecundas intentiones.*

LETTRE XCIII.

1774.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

28 de juillet.

Je n'ai point de thème aujourd'hui, Madame; j'ai envie de vous écrire, et je n'ai rien à vous dire. Quand je vous aurai souhaité un bon estomac, de la dissipation et de l'amusement, il en résultera seulement que je vous ai ennuyée.

Le conte que vous m'avez fait de ce nouveau conseiller qui n'osait *copiner* avant que ses anciens *copinassent*, est un vieux conte que j'ai entendu faire avant que madame de *Choiseul* fût née.

J'ai un neveu qui est gros comme un muid, et qui est doyen des conseillers-clercs du nouveau parlement; il faut me pardonner de prendre un peu le parti de sa compagnie. L'ancienne n'était guère plus savante, et était certainement plus tracassière. Si vous vous faites lire l'histoire, vous aurez remarqué que, depuis *François I*, le parlement de Paris a cru toujours ressembler au parlement d'Angleterre.

1774. C'eſt préciſément comme ſi un de nos conſuls ſe croyait conſul romain. Le monde a toujours été gouverné par des équivoques. Toutes nos querelles de religion ont eu des équivoques pour principes ; c'eſt ce qui m'a fait ſouhaiter que la ſatire de *Boileau* ſur les équivoques fût un peu meilleure.

Il me paraît que, vous autres Pariſiens, vous allez voir une grande et paiſible révolution dans votre gouvernement et dans votre muſique. *Louis XVI* et *Gluck* vont faire de nouveaux Français.

M. *Deliſle* va à ſon régiment, et je n'aurai plus de nouvelles. Il avait une pitié charmante pour ma curioſité. Il me donnait des thèmes toutes les ſemaines ; il égayait le ſérieux de ma vie, car je ſuis très-ſérieux : je fais mes moiſſons, je plante, je bâtis, j'établis une colonie qu'on va peut-être détruire : voilà des occupations graves.

Portez-vous bien, Madame ; ayez du plaiſir, ſi vous pouvez : cela eſt bien plus important et beaucoup plus difficile. Je vous ſuis attaché depuis bien long-temps ; mais à quoi cela ſert-il ? Je vous ſuis inutile, je ſuis vieux, je vais mourir. Adieu, Madame ; je vous aime comme ſi j'avais encore vingt ans à vivre gaiement avec vous.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE XCIV. 1774.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

29 de juillet.

Je ne ſuis pas ſurpris que mon héros ne m'ait pas donné ſes ordres ; je me ſuis bien douté que ma petite demi-dormeuſe, que j'appelle ma commode, et que j'avais fait faire exprès dans mon village, me ſerait inutile, ſurtout quand j'ai ſu qu'un voyageur très-connu de mon héros était en Suiſſe. J'ai conclu que le ciel s'oppoſait à mon voyage de Bordeaux, et qu'il fallait que je mouruſſe dans mon trou.

O deſtinée ! deſtinée ! Les Turcs ont bien raiſon de croire à la fatalité. Cependant mon héros, à ce qu'il me ſemble, a toujours maîtriſé aſſez cette deſtinée, et s'eſt toujours noblement tiré d'affaire. Que dire et que faire contre un homme qui a ſervi l'Etat ſoixante ans, et qui commença par être bleſſé au ſiége de Fribourg, ſi long-temps avant que la famille royale fût née ? Ceux qui pourraient être jaloux de vous, ont-ils pris Mahon ? ont-ils fait paſſer l'armée angláiſe ſous les Fourches-Caudines ? &c. &c.

1774. Donc j'ai dit en moi-même : Il continuera à régner dans l'Aquitaine, sans y lire même les vers orduriers du poëte *Ausone*, natif de Bordeaux, et consul romain ; il y aura une meilleure troupe de comédiens qu'à Paris ; il se réjouira et il sera honoré. Il me semble qu'il y a des hommes qui ont acquis une telle considération que la fortune ne peut leur faire aucun mal. Le nombre en est petit, et mon héros est assurément de ce nombre. Il m'aurait été bien doux de lui faire ma cour : j'en suis très-indigne, je l'avoue. Je ne suis plus fait que pour être enterré. Vivez aussi long-temps qu'un doyen des maréchaux de France, qu'un doyen de l'académie, un marguillier de paroisse peut vivre. Régnez dans votre ciel de Bordeaux. Les orages ne peuvent se former que sous vos pieds. On va chanter des *De profundis* à Saint-Denis ; mais on se souviendra toujours que vous avez fait chanter des *Te Deum* à Notre-Dame.

Agréez mes très-tendres respects. *V.*

LETTRE

LETTRE XCV.

1774.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 d'auguste.

MON cher ange, je vous écris de mon lit, c'eſt le pupitre des gens de quatre-vingts ans; c'eſt pour vous dire que je ne ſuis point ſurpris que madame d'*Argental* ſe faſſe porter, et que monſieur votre frère ait eu la fièvre. Les chaleurs extrêmes qu'on doit éprouver au bord de la Seine, comme du lac de Genève, peuvent fort bien déranger le pouls et ôter les forces. Je n'ai pas celle de faire ce voyage dont la ſeule idée me feſait ſauter de joie. Quatre-vingts années de maladies preſque continuelles ne permettent guère de ſe mettre en route dans la zone torride, et au mois d'octobre je ferai dans la zone glaciale. Vous jugerez ſi je ſuis impotent, quand vous ſaurez qu'on a joué hier auprès de Genève les Lois de Minos; et que je n'ai pu m'y tranſporter. On me dit que cette rapſodie a été merveilleuſement accueillie par des gens qui ne connaiſſaient autrefois que les pſaumes de *Marot*, et qui paſſent aujourd'hui pour n'être ſavans que dans l'art de compter; mais depuis qu'ils

——— ont profité des manœuvres de votre ministère
1774. des finances, au point de se faire six ou sept millions de rentes sur le roi, ils se sont mis à aimer les vers français.

Je ne renonce point au projet d'obtenir du grand référendaire quelque ombre de justice pour un jeune et brave officier le plus honnête et le plus sage du monde, que le roi de Prusse m'a confié depuis quatre mois. Il serait triste qu'un homme qui lui appartient restât condamné à avoir la main droite coupée, la langue arrachée, à être roué et brûlé pour n'avoir pas salué, chapeau bas, une procession de capucins pendant la pluie. Je ne puis attendre le sacre qui est le temps des grâces. Il faut que j'écrive bientôt, et que l'affaire soit faite ou manquée. Si je n'obtiens rien, je renverrai l'officier à son maître, qui n'en aura pas meilleure opinion de nous. Je dois avoir quelque espérance, s'il est vrai que le roi ait répondu à ceux qui lui disaient que M. *Turgot* est encyclopédiste : *Il est honnête homme, et cela me suffit.* Ces paroles n'annoncent pas un bigot gouverné par la prêtraille, elles manifestent une ame juste et ferme.

Je souhaite que les Deux Reines de *Dorat* réussissent autant que notre monarque.

J'ai quelque idée d'avoir vu une déclamation de collége, intitulé *Sophronie*, et de m'avoir

pu en soutenir la lecture. Je n'ai point su le nom de l'auteur. Dieu me préserve de songer à faire l'*Histoire des Papes*, à moins qu'on ne m'assure vingt ans de vie pour courir sur la barque de S[t] *Pierre*, depuis ce renégat jusqu'au prudent *Ganganelli*. Quelle imagination! moi l'*Histoire des Papes!* à mon âge!

1774.

Je pense bien comme vous sur Armide et sur le quatrième acte de Roland; mais tant de gens disent que cette musique est du plain-chant, tant d'oreilles aiment le mérite de la difficulté surmontée, tant de langues crient, de Pétersbourg à Madrid, que nous n'avons pas de musique, que je n'ose me battre contre toute l'Europe. Cela n'appartenait qu'à *Louis XIV* et au roi de Prusse.

Adieu, mon cher ange. DIEU vous envoye des vents frais qui rendent des forces à madame d'*Argental* et à M. de *Pont-de-Vesle*. *V*.

1774.

LETTRE XCVI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

12 d'auguste.

AH ! cette fois-ci, j'ai un thème ; et mon thème, Madame, eſt la révolution en miniſtres et en muſique. Je ne ſuis ni marin ni muſicien. Je ſuis fâché que M. *Turgot* n'ait que le département de nos vaiſſeaux et de nos colonies. Je ne le crois pas plus marin que moi ; mais il m'a paru un excellent homme ſur terre, plein d'une raiſon très-éclairée, aimant la juſtice, comme les autres aiment leurs intérêts, aimant la vérité preſque autant que la juſtice.

Quant à la muſique, j'avoue que je ferais un voyage à Paris pour entendre Roland et Armide, après vous avoir entendu parler ; et la ſeule choſe qui m'en empêche, c'eſt mon extrait baptiſtère daté, dit-on, de l'an 1694 : lequel extrait baptiſtère eſt accompagné de recettes pour mes yeux, pour mes oreilles et pour mes jambes, qui ſont dans le plus mauvais état du monde.

Madame *Denis*, qui montre la mufique à l'arrière-petite-nièce de *Corneille*, née chez 1774. nous, prétend que le chevalier *Gluck* module infiniment mieux que le chevalier *Lulli*, que *Deftouches* et que *Campra*. Je veux l'en croire fur fa parole, car je me fouviens que le roi de Pruffe ne regardait la mufique de *Lulli* que comme du plain-chant. On penfe de même dans le refte de l'Europe, et j'en fuis très-fâché; car le récitatif de *Lulli* me paraît encore admirable. C'eft une déclamation naturelle, remplie de fentiment, et parfaitement adaptée à notre langue; mais elle demande des acteurs. *Cinna* ne pouvait être joué que par *Baron*. Je n'en dirai pas autant des fymphonies de *Lulli*; aucune n'approche feulement de l'ouverture du Déferteur.

Il faut fonger que, quand le cardinal *Mazarin* fit venir chez nous l'opéra, nous n'avions que vingt-quatre violons difcordans qui jouaient des farabandes efpagnoles. Nous fommes venus tard en tout genre. Il n'y a guère de nation qui ait plus de vivacité et moins d'invention que la nôtre.

Je fouhaite, pour votre amufement, qu'on traduife inceffamment, et bien, les deux gros volumes de *Lettres* du comte de *Chefterfield*, à fon fils *Philippe Stanhope*. Il y parle d'un très-grand nombre de perfonnes que vous avez

connues. Il y a beaucoup à apprendre ; et je
1774. ne fais si ce n'est pas le meilleur livre d'éducation qu'on ait jamais fait. Il y peint toutes les cours de l'Europe. Il veut que son fils cherche à plaire, et lui en donne des moyens qui valent peut-être ceux du grand *Moncrif*, qui sut plaire à une auguste reine de France. Il traite bien mal le maréchal de *Richelieu*, en avouant pourtant qu'il a su plaire. Il conseille à son fils d'être amoureux de madame du *P*....., et lui envoie le modèle d'une déclaration d'amour.

J'ai peur que ce livre ne soit traduit par quelque garçon de la boutique de *Fréron* votre ami, ou par quelque autre valet de libraire. Il faudrait un homme du monde qui voulût s'en donner la peine ; mais on n'en permettra jamais le débit en France. Si j'étais à Paris, je vous lirais en français quelques-unes de ces lettres, ayant l'anglais sous mes yeux ; mais mon état ne me permet point Paris ; et d'ailleurs j'ai eu l'insolence de créer une espèce de petite ville dans mon désert, et d'y établir des manufactures qui demandent ma présence et mes soins continuels. Mes travaux de campagne sont encore des chaînes que je ne puis rompre. Je me traîne en carrosse auprès de mes charrues ; mes laboureurs n'exigent point que j'aye de la santé et de l'esprit, et que je

leur fasse des vers pour être mis dans le *Mercure*. 1774.

Il me semble que, quand *Louis XIV* prit en mains les rênes du gouvernement, on lui présentait de meilleurs vers que ceux dont on accable *Louis XVI*. Je le plaindrais fort, s'il était obligé de les lire.

Vous devez être instruite, Madame, si M. le duc de *Choiseul* a acheté en effet la charge de grand chambellan de M. le duc de *Bouillon*. Il serait bon qu'un homme, qui a tant d'élévation dans le caractère, tînt toujours à la cour par quelque grande place.

Je finis, faute de papier. Mille tendres respects. *V.*

LETTRE XCVII.

A M. MARIN.

16 d'auguste.

Vous avez fait, Monsieur, bien de l'honneur à mes yeux de les croire capables de lire votre écriture. Non vraiment, je ne vous ai point cru à Lampedouse; mais j'étais, moi, sur les bords du Styx où je suis très-souvent.

Il me semble que *Louis XVI* et M. *Gluck*

1774. vont créer un nouveau ſiècle. C'eſt un *Solon* ſous lequel nous aurons un *Orphée*, du moins à ce que diſent tous les grands connaiſſeurs en politique et en muſique. Pour moi, je ne verrai d'*Orphée* que dans le pays où il alla chercher ſa femme;

Tænarias etiam fauces, diræ oſtia Ditis,
Et caligantes nigrâ formidine lucos.

Si vous avez du temps à vous, mon cher correſpondant, mandez-moi, je vous prie, comment ſont reçus dans le public les deux diſcours de M. *Suard* et de M. *Greſſet*, l'un très-philoſophique et l'autre grammatical.

On me parle de la *Lettre d'un théologien* à l'abbé *Sabotier*. Je l'ai lue; elle m'a inſpiré de l'admiration et de l'effroi. L'auteur (*) eſt ſans doute un profond géomètre et un homme d'un eſprit ſupérieur; mais c'eſt un *Hercule* qui s'amuſe à écraſer un ſcorpion à coups de maſſue. Je ſuis bien ſurpris qu'un homme de ſon mérite traite ſérieuſement un *Sabotier*; c'eſt une choſe bien hardie d'ailleurs, de donner tant de ſoufflets au clergé ſur la joue de ce miſérable poliſſon.

On me mande que l'ouvrage fait dans Paris un effet prodigieux : quelques perſonnes me

(*) M. le marquis de *Condorcet*.

l'attribuent, mais j'en ſuis incapable. Il y a trop long-temps que j'ai renoncé à la géométrie; et de plus, je ne ſaurais approuver qu'on diſe tant de mal des prêtres, ſans aucun correctif. Il eſt très-certain qu'il y a parmi eux de très-belles ames, des évêques, des curés ſages et charitables. Il ne faut jamais attaquer un corps tout entier, excepté les jéſuites. En un mot, je ſuis fâché que, dans les premiers jours d'un nouveau règne, on ait fait un ſi bon et ſi dangereux ouvrage que le miniſtère ſera probablement forcé de condamner, et qu'on pourrait bien déférer au parlement.

1774.

Je vous prie de me dire auſſi ſi vous êtes idolâtre d'Orphée, et ſi vous avez abjuré entièrement Roland et Armide.

Voilà donc l'Egliſe grecque qui triomphe de l'Egliſe turque! *Catherine* me l'avait bien prédit. Les Velches voient-ils clair enfin? Si *Joſeph* avait voulu, ou plutôt s'il avait eu de l'argent, il n'y aurait plus de Turcs en Europe; la patrie de *Sophocle*, d'*Euripide* et d'*Anacréon* ſerait libre.

1774.

LETTRE XCVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Fernay, 13 d'auguste.

CECI devient férieux, mon cher ange. Vous connaiffez fans doute la *Lettre d'un théologien* à l'auteur du *Dictionnaire des trois fiècles*; c'eft *Hercule* qui affomme à coups de maffue un infecte, mais il frappe auffi fur toutes les têtes de l'hydre. On ne peut être ni plus éloquent ni plus mal-adroit. Cet ouvrage auffi dangereux qu'admirable armera fans doute tout le clergé. Il paraît tout jufte dans le temps que j'écris à monfieur le chancelier pour l'affaire que vous favez. Pour comble de malheur, on m'impute cet écrit funefte, dans lequel il eft queftion de moi prefque à chaque page.

L'ouvrage eft d'un homme qui a fans doute autant d'efprit que *Pafcal*, et qui eft auffi bon géomètre. Il dit que d'*Alembert a réfolu le premier, d'une manière générale et fatisfefante, le problème des cordes vibrantes; et qu'il a inventé le calcul des différences partielles.*

Je n'ai jamais lu ces cordes vibrantes ni ces différences partielles de M. d'*Alembert*. Il

y a près de quarante ans que vous m'avez fait renoncer à la fécherefle des mathématiques. 1774.

Il eft donc impoffible que je fois l'auteur de cet écrit. J'aime les philofophes, mais je ne veux pas être leur bouc émiffaire. Je ne veux ni de la gloire d'avoir fait la *Lettre du théologien*, ni du châtiment qui la fuivra.

J'admire feulement comme tous les événemens de ce monde s'enchaînent, et comment un gueux comme *Sabatier*, un miférable connu pour avoir volé fes maîtres, un poliffon payé par les *Pompignans*, devient le fujet ou d'une perfécution ou d'une révolution.

Je mets peut-être trop d'importance à cette aventure. Je peux me tromper, et je le fouhaite; mais, fi le gouvernement fe mêle de cette affaire, il eft jufte que je me défende fans accufer perfonne.

Je ne fais actuellement où vous êtes, mon cher ange; mais fi cette affaire fait autant de bruit qu'on le dit, fi monfieur le chancelier en eft inftruit, s'il vous en parle, fongez, je vous en prie, que je n'ai nulle part à la *Lettre du théologien*, que je me fuis contenté de caufer avec *Pégafe*, et qu'il y aurait une injuftice affreufe à me rendre refponfable des témérités refpectables de gens qui valent beaucoup mieux que moi. Je fuis affligé qu'on ait gâté une fi bonne caufe, en la défendant avec tant

1774. d'esprit. Je vois la guerre déclarée, et la philosophie battue. Mon innocence et ma douleur sont telles que je vous écris en droiture. Je vous demande en grâce de me répondre le plutôt que vous pourrez.

J'attends avec impatience des nouvelles de la santé de madame d'*Argental* et de monsieur votre frère.

LETTRE XCIX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ferney, 7 de septembre.

JAMAIS je n'ai eu plus de thèmes pour vous écrire, Madame. Savez-vous que ce fut ce polisson de *Vadé*, auteur de quelques opéra de la foire, qui, dans un cabaret à la Courtille, donna au feu roi le titre de *bien-aimé*, et qui en parfuma tous les almanachs et toutes les affiches? vous souvenez-vous que les cris des fanatiques et des parlementaires enflammèrent le cerveau du misérable *Damiens*, et assassinèrent le roi bien-aimé, par les mains de ce gueux, aussi insensé que coupable? Vous voyez à présent la mémoire du roi bien-aimé

pourſuivie par ce même peuple qui était prêt à lui dreſſer des autels, pour s'être ſéparé de madame de *Châteauroux* pendant quinze jours. 1774.

C'eſt ce peuple qui fait des neuvaines à Sainte-Geneviève, et qui ſe moque tous les ans de *Jéſus* et de ſa mère, dans des noëls remplis d'ordures. C'eſt le même qui fit la fronde et la Saint-Barthelemi, et qui ſiffla long-temps Britannicus, Armide et Athalie. Il n'y a peut-être rien de plus fou et de plus faible, après les Velches, que ceux qui veulent leur plaire.

Peut-être eſt-il étonnant qu'on veuille ſacrifier le nouveau parlement qui n'a ſu qu'obéir au roi, à l'ancien qui n'a ſu que le braver. Peut-être beaucoup d'honnêtes gens ſeraient-ils fâchés de revoir en place ceux qui ont aſſaſſiné, avec le poignard de la juſtice, le brave et malheureux comte de *Lalli*; qui ont eu la lâcheté barbare de le conduire à la Grève dans un tombereau d'ordures avec un bâillon à la bouche; ceux qui ont ſouillé leurs mains du ſang d'un enfant de dix-ſept ans en perſonne, et du ſang d'un autre enfant de ſeize ans en effigie, qui leur ont fait couper le poing, arracher la langue, qui les ont condamnés à la queſtion ordinaire et extraordinaire, et à être brûlés à petit feu dans un

—— bûcher compofé de deux cordes de bois, le
1774. tout pour avoir paffé dans la rue fans avoir falué une proceffion de capucins, et pour avoir récité l'*Ode à Priape* de *Piron* lequel *Piron* avait, par parenthèfe, douze cents livres de penfion fur la caffette. Les gens qui font occupés de la mufique de *Gluck* et de leur fouper, ne fongent pas à toutes ces horreurs; ils iraient gaiement à l'opéra et à leurs petites maifons, fur les cadavres de ceux qu'on égorgea les jours de la Saint-Barthelemi et de la bataille du faubourg Saint-Antoine.

Il y en a d'autres qui confidèrent férieufement tous ces événemens, et qui en gémiffent. J'aime à rire tout comme un autre, et je n'ai que trop ri; mais j'aime auffi à pleurer fur Jérufalem. Je me confole et je me raffure dans l'opinion que j'ai de M. de *Maurepas* et de M. *Turgot*. Ils ont tous deux beaucoup d'efprit, et font furtout fort éloignés de l'efprit fuperftitieux et fanatique. M. de *Maurepas*, à l'âge de près de foixante et quatorze ans, ne doit et ne peut guère avoir d'autres paffions que celles de fignaler fa carrière par des exemples d'équité et de modération.

M. *Turgot* eft né fage et jufte: il eft laborieux et appliqué. Si quelqu'un peut rétablir les finances, c'eft lui. Je fuis à préfent fous fa coupe. Je demandais au confeil des finances

des grâces et des règlemens pour une colonie d'étrangers que j'ai faits sujets du roi, et pour qui je bâtis de jolies maisons dans mon abominable trou de Ferney, que j'ai changé en une espèce de ville assez agréable. Si le conseil veut favoriser cette colonie, j'aime mieux en avoir l'obligation à M. *Turgot* qu'à M. l'abbé *Terrai*. J'ai dépensé plus de quatre cents mille francs pour cet établissement, et je ne demande au roi, pour toute récompense, que la permission de faire entrer de l'argent dans son royaume. Il en est assez sorti. Chacun a sa chimère; voilà la mienne. C'est ainsi que je radote à l'âge de quatre-vingts ans. 1774.

Je ne radote point, quand je vous dis, Madame, combien je vous aime, combien je vous regrette, et à quel point il m'est douloureux de finir mes jours sans vous revoir; mais, tout frivole que j'ai été, j'ai huit cents personnes à conduire et à soutenir. Je me trouve fondateur dans un pays sauvage; j'y ai changé la nature, et je ne peux m'absenter sans que tout retombe dans le chaos.

Quant à M. le duc et à madame la duchesse de *Choiseul*, je leur serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie avec respect, vénération et reconnaissance.

Je vous fais là toute l'histoire de mon cœur, parce qu'il est à vous. Je crains pour la vie de

——— *Pont-de-Veſle*; ſon frère fait la conſolation de
1774. la mienne.

L'affaire de M. le maréchal de *Richelieu* eſt déſagréable ; il ſera forcé de faire condamner ſa couſine, et de demander ſa grâce. Nous aurions de belles lettres de madame de *Sévigné* ſur ſa petite fille, ſi madame de *Sévigné* vivait encore

Adieu, Madame ; jouiſſez de [illegible] les ſpectacles de la cour et de la ville, et daignez quelquefois vous ſouvenir du vieux malade *V.*

LETTRE C.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

14 de ſeptembre.

VOUS avez bien raiſon, Monſeigneur, de ne point faire juger la pièce provençale par le ſot et tumultueux parterre de Paris. Les têtes velches ſont à préſent ſi exaltées, ſi abſurdes, ſi folles, qu'il ne faut les laiſſer juger que leurs camarades les marionnettes des boulevarts. Les romans les plus extravagans n'approchent pas des ſottiſes qu'on débite. Je vous aſſure que quand *Vadé*, écrivain de la foire, donna le nom de *bien-aimé*, à *Louis XV*, dans un

cabaret

cabaret de la Courtille, et que tous les almanachs furent enluminés de ce titre (le tout 1774.
pour avoir renvoyé madame de *Châteauroux*), *Louis XV* aurait fort bien fait de défendre par un édit, qu'un si sot peuple lui donnât un si beau nom : *Odi profanum vulgus.*

Vous faites très-bien de vous en tenir à poursuivre et à presser la sentence du châtelet ; ce n'est que dans des affaires un peu douteuses qu'on fait des mémoires. Celle-ci est si claire et si démontrée, qu'on l'affaiblirait en voulant la fortifier d'un factum d'avocat ; et puisque la folle de Provence n'ose pas faire un mémoire, je ne vois pas pourquoi vous vous abaisseriez à en produire un.

Les fausses nouvelles courent dans Paris avec tant de rapidité, et sont crues si universellement, que *le Kain* écrivait ces jours passés, à un bateleur d'auprès de Genève, ces propres mots : *Le calomniateur Maupeou est à la bastille, et on lui fait son procès criminel.* Cette belle nouvelle fut regardée dans tout Genève comme certaine. Le lendemain on disait que l'abbé *Terrai* serait infailliblement pendu, et que les Génevois y perdraient six ou sept millions de rentes qu'ils ont acquises fort adroitement sur les aides et gabelles de France. Cependant Genève est une ville beaucoup plus sage que Paris, et qui raisonne

1774. beaucoup mieux. Jugez donc, s'il suffit d'un faux bruit pour alarmer toute une ville où l'on pense, ce qui doit arriver dans une ville où l'on parle, et où l'on ne pense guère. Je conclus de tout cela que mon héros a raison en tout.

Je suis très-fâché de la mort de *Pont-de-Vesle*. Quand la cabane de planches de mon voisin brûle, je dois prendre garde à ma cabane de paille.

Je pourrais très bien venir vous faire ma cour à Paris, rien ne m'en empêche que le triste état de ma santé. Pour écouter sa passion et faire un voyage, il faut commencer par être en vie.

Vous savez que je m'occupe, avant d'achever ma mort, à créer une habitation assez singulière, qui n'est ni ville, ni village, ni catholique, ni protestante, ni république, ni dépendante, ni tout-à-fait cité, ni tout-à-fait campagne. Tout ce que je crains, c'est qu'après moi cet ouvrage, qui m'a tant coûté, ne soit entièrement anéanti.

Je vous remercie très-sensiblement de la bonté que vous avez de vouloir bien faire payer les artistes qui ont fourni la montre ornée de diamans pour les noces de monseigneur comte d'*Artois*.

Je soupire toujours après le bonheur de

vous voir et de vous faire ma cour, tout indigne que j'en suis. Mon respectueux attachement pour vous est sans bornes. *V.* 1774.

LETTRE CI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de septembre.

Mon cher ange, je ne m'attendais pas que votre frère passât avant moi. Je suis honteux d'être en vie, quand je songe à toutes les victimes qui tombent de tous côtés autour de moi. Mon cœur vous dit : Vivez longtemps, mon cher ange, vous et madame d'*Argental!* comme si la chose dépendait de vous ; nous sommes tous, dans ce monde, comme des prisonniers dans la petite cour d'une prison ; chacun attend son tour d'être pendu, sans en savoir l'heure ; et, quand cette heure vient, il se trouve qu'on a très-inutilement vécu. Toutes les réflexions sont vaines ; tous les raisonnemens sur la nécessité et sur la misère humaine ne sont que des paroles perdues. Je regrette votre frère, et je vous aime de tout mon cœur ; voilà tout ce que je puis vous dire.

1774. Si vous avez le temps d'entendre parler des sottises des vivans, je vous dirai que votre protégé *le Kain* a écrit à un génevois ces belles paroles : *Le calomniateur Maupeou est à la bastille, et on lui fait son procès.* Cette nouvelle a été crue fermement dans tout Genève. Il n'y a point de ville en Europe qui s'intéresse plus qu'elle à vos affaires de France, attendu qu'elle s'est acquis six ou sept millions de rentes sur le roi, par son habileté, tandis que les Velches vont à l'opéra comique.

Personne n'a douté un moment que la nouvelle de *le Kain* ne fût très-vraie ; il était réputé l'avoir apprise de tout le public : cependant elle est fausse. Mais j'ai grand intérêt de savoir si l'homme accusé d'avoir calomnié une personne très-respectable et très-aimable, serait en effet coupable d'avoir trempé dans une intrigue qu'on lui impute. Vous pouvez me dire, oui ou non, sans vous compromettre.

Je vous ai écrit par madame de *Sauvigni* ; vous pouvez me dire un mot par M. *Bacon*, substitut de monsieur le procureur général. Vous pouvez m'écrire des *on dit* ; tout le monde écrit des *on dit* ; cent mille lettres à la poste sont pleines de cent mille *on dit*. Où en serions-nous si on ne permettait pas les *on dit* ? La société ne subsiste que des *on dit*.

Je voudrais bien venir vous voir sans qu'on dît, il est à Paris. Plus j'avance en âge, plus je dis : 1774.

Moins connu des mortels, je me cacherais mieux;
Je hais jusques aux soins dont m'honorent les Dieux.

Mes anges, puissiez-vous conserver très-long-temps votre santé, sans laquelle il n'y a rien!

Je suis bien sensible à l'attention que vous avez de me payer les neuf mille quatre cents livres; cela vient très à propos, car ma colonie me ruine. Je prendrai la liberté de tirer une lettre de change sur vous, puisque vous le permettez.

Adieu, mon cher ange; Paris est bien fou, et ce monde-ci bien misérable : c'est dommage qu'il n'y en ait pas d'autre. *V.*

1774.

LETTRE CII.

A M. LE CHEVALIER DE CUBIERES,

ECUYER DE MADAME LA COMTESSE D'ARTOIS.

A Ferney, 18 de ſeptembre.

Ce n'eſt pas ma faute, Monſieur, ſi, étant affublé de quatre-vingts ans et de tous les accompagnemens de cet âge, je ne vous ai pas remercié plutôt de votre jolie lettre. Vous me parlez de vos deux maîtreſſes, une fille de quinze ans et la gloire : je vois que vous avez les faveurs de ces deux perſonnes. Je vous en félicite, et je garde les manteaux. Jouiſſez long-temps, et agréez les reſpectueux ſentimens du vieux malade. *V.*

LETTRE CIII. 1774.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 19 de septembre.

Je vous envoie, mon cher ami, la publication de votre bonheur, faite hier authentiquement en présence des hommes et des anges. Je n'y étais pas; car, en qualité de vieux malade, j'étais dans mon lit, lorsque le curé avertissait la paroisse que vous feriez incessamment dans le lit de mademoiselle *Joli*. Remplissez donc au plus vîte cette auguste cérémonie, sous la main de la justice, dans le château de Sainte-Geneviève, et revenez au plus vîte au château de Bijou, avec madame de *Florian*. Il ne faut pas qu'elle arrive dans le joli jardin que vous avez planté, lorsque les arbres seront sans feuilles, et que vos fleurs seront mortes sous quatre pieds de neige.

Toutes vos lettres ont été portées à la grande et opulente ville de Genève; tous vos ordres ont été exécutés.

Je suis fâché de tout ce que j'entrevois de loin dans Paris, et de tout ce que je prévois; mais votre présence et celle de madame de

1774. *Florian* me consoleront. Je vous remercie du mémoire de madame de *Saint-Vincent*. Il n'est pas trop bien fait ; mais on ne pouvait pas le bien faire. Ou je me trompe, ou ce procès ne sera pas jugé sitôt.

Je vous embrasse bien tendrement. Nous attendons votre retour à Ferney avec grande impatience ; mais nous sentons combien le séjour où vous êtes doit avoir de charmes pour vous.

LETTRE CIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 23 de septembre.

MON cher ange, j'ai profité de la permission que vous m'avez donnée. On viendra chez vous vous présenter le billet de neuf mille quatre cents livres, avec un petit écrit de ma main au bas, par lequel je dis que, le billet étant de dix mille francs, vous en avez payé six cents livres.

Ainsi je vous supplie de vouloir bien ordonner que l'on compte au porteur neuf mille quatre cents livres, dont je crois qu'il faudra que le porteur vous donne un reçu.

Les

Les affaires publiques feront un peu plus difficiles à arranger. Je fuis comme tout le monde, j'attends beaucoup de M. *Turgot*. Jamais homme n'est venu au ministère, mieux annoncé par la voix publique. Il est certain qu'il a fait beaucoup de bien dans son intendance. *Quia supra pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam.* 1774.

Je ne lui demanderai qu'un peu de protection pour ma colonie. J'ai bâti Carthage; mais si on veut mettre des impôts sur Carthage, elle périra; et certainement sa petite existence n'était pas inutile au royaume.

J'ai toujours chez moi le jeune et très-estimable infortuné dont je vous avais parlé, et pour qui monsieur le chancelier semblait prendre quelque intérêt. J'ose espérer que, quand il en sera temps, monsieur le garde des sceaux ne lui refusera pas la faveur qu'il demande, et cette faveur me paraît de la plus étroite justice.

Les intérêts de ma colonie et de ce jeune homme m'occupent tellement, et ma mauvaise santé me rend si faible, que j'ai un peu ralenti de mon ardeur pour ces belles-lettres qui m'ont fait une illusion si longue, et qui m'ont souvent consolé dans mes afflictions.

Je me flatte que madame d'*Argental* a tous les soins possibles de sa santé, dans son bel

1774. appartement dont elle ne sort guère, et dans lequel j'aurais bien voulu vous faire ma cour.

Vous pourriez bien me dire, en général, sans entrer dans aucun détail, si l'homme dont je vous ai parlé, dans ma dernière lettre, a été en effet assez abandonné de DIEU et du bon sens, pour faire l'énorme sottise qu'on lui a imputée.

Le vieux malade, mon cher ange, se cache toujours, dans son trou, à l'ombre de vos ailes.

LETTRE CV.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

10 d'octobre.

Je ne suis absolument content, mon cher confrère, ni de votre dernière lettre sur le prétendu théologien, ni de celle que M. le maréchal de *Richelieu* m'écrit à ce sujet.

La *Lettre d'un théologien* à l'auteur du *Dictionnaire des trois siècles*, est plus répandue que vous ne pensez. On en a fait une nouvelle édition. Tous les journaux en parlent, excepté la Gazette de Paris. Je vous envoie

l'extrait qui s'en trouve dans la Gazette universelle de littérature qui ſe fait aux Deux-Ponts, et qui a un grand cours dans toute l'Europe. 1774.

Vous ne devez pas douter qu'un ouvrage, dans lequel on parle ſi hardiment de tant d'hommes en place, et où il eſt queſtion de tant de gens de lettres connus, ne ſoit très-recherché au milieu même des cabales et des intrigues qui diviſent la France ſur des objets plus conſidérables. L'auteur a tort de daigner raiſonner et plaiſanter avec un coquin auſſi mépriſable que l'abbé *Sabatier :* mais enfin il y parle de preſque tous les hommes de ce ſiècle qui ont de la réputation, de monſieur d'*Alembert*, de l'abbé de *Chaulieu*, de *Pope*, de vous, de cent perſonnes qui ſont ſous les yeux du public. Vous devez ſentir qu'il doit être lu.

Puiſque vous ſavez qu'il eſt de M. l'abbé *Duvernet*, ami de pluſieurs académiciens, vous pouvez ſavoir auſſi que le même abbé *Duvernet* donne tous les mois, dans le *Journal encyclopédique*, un mémoire contre l'infame auteur des *Trois ſiècles ;* mais auſſi vous avez trop de raiſon, trop d'eſprit et trop d'équité, pour ne pas ſentir qu'il eſt impoſſible que j'aye la moindre part à cet ouvrage. Il faudrait que je fuſſe un monſtre et un fat, pour

—— dire du mal de vous et pour célébrer mes
1774. louanges.

Il y a, à la fin de cet ouvrage, une satire sanglante de tout le clergé, que je trouve très-condamnable. Il ne faut jamais outrager un corps, et surtout le premier du royaume. On peut s'élever contre des abus, mais on doit toujours respecter le premier des ordres de l'Etat.

Je ne puis me plaindre de ce que M. l'abbé *Duvernet* a dit de moi, je ne puis condamner ce qu'il dit de M. d'*Alembert;* mais je désapprouve hautement ce qu'il dit de vous, non-seulement parce que je vous suis attaché depuis quarante ans, mais parce qu'il est faux que vous ayez jamais écrit les ordures qu'on vous reproche. Je suis votre ami, je le suis de M. d'*Alembert*, et vous me devez la même justice que je vous rends.

Si on m'avait consulté, cet ouvrage aurait été plus circonspect, et n'aurait point compromis des personnes que j'honore. Il y a quelques anecdotes très-fausses que j'aurais relevées.

C'est une cruauté insupportable de m'avoir soupçonné un moment d'avoir part à cette brochure; et vous ne sauriez croire à quel point j'ai été affligé que vous ayez pu hésiter sur mes sentimens pour vous, que j'ai mani-

feſtés dans toutes les occaſions de ma vie. Je n'ai jamais ſuccombé ſous mes ennemis, et je n'ai jamais manqué à mes amis. 1774.

Comptez ſur mon cœur qui n'eſt point deſſéché par la vieilleſſe comme mon eſprit.

LETTRE CVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 d'octobre.

Mon cher ange, vous êtes trop bon; vous venez à mon ſecours dans un temps bien critique pour moi. Malgré les bontés de M. *Turgot*, ſur leſquelles j'ai toujours compté, les commis de la nouvelle ferme du marc d'or ſont venus effaroucher la colonie que j'ai établie avec tant de frais, et cent péres de famille ſont prêts de m'abandonner. La mort de *Laleu* a mis au jour ma miſère. J'ai vu, entre autres mortifications, que M. le maréchal de *Richelieu* me devait près de cinq années d'une rente que je croyais payée, et que toutes mes affaires ſont dérangées. Ce n'eſt pas ce déſordre qui me ferait aller à Paris, c'eſt la conſolation de vous revoir et d'oublier auprès de vous toutes les afflictions

1774. qui rendent sur moi ; mais j'ai quatre-vingts ans, et je souffre vingt-quatre heures par jour. Le mal me cloue; voilà mon état : il faut faire contre fortune et nature bon cœur.

J'ai toujours chez moi cette jeune victime de la superstition des cannibales. J'attends un certificat du roi son maître, qui m'a envoyé ce pauvre jeune homme. Ce certificat me serait très-nécessaire, mais j'ai peur qu'il ne veuille pas se compromettre.

Mon gros petit neveu d'*Ornoi* me mande qu'un de ses confrères, son ami, et ami intime du grand référendaire, pourrait servir beaucoup dans cette affaire; je voudrais, mon cher ange, que vous puissiez voir d'*Ornoi*. La proposition qu'on sera obligé de faire sera bien délicate : car ce jeune homme, plein d'honneur et de courage, ne veut point subir l'humiliation d'aller se mettre à genoux pour entérinement; et sans cet entérinement, les lettres de grâce ne sont point valables. Il faudrait donc exprimer dans les lettres qu'*attendu son service auprès du roi son maître, on lui accorde tout le temps nécessaire pour faire entériner ces lettres.*

Ce serait une dérogation aux usages de la chancellerie, très-difficile à obtenir. Son souverain m'a mandé qu'*en dernier lieu il a empêché une guerre qui allait embraser l'Europe.* Si cela

eſt, le miniſtère ſera bien aiſe de favoriſer un de ſes officiers; mais enfin qui peut y compter? Tout cela eſt bien étrange. Ma correſpondance aſſez vive avec ce ſouverain eſt plus étrange encore, et vous êtes témoin à Paris de choſes beaucoup plus étranges. J'attends donc, mais on meurt en attendant. Qu'il ferait doux, avant ce moment, de venir tout courbé, tout ratatiné, ſans dents et ſans oreilles, revoir encore avec mes faibles yeux celui à qui je ſuis attaché depuis ſoixante et dix ans, et de me mettre aux pieds de madame d'*Argental!* *V.* 1774.

LETTRE CVII.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Ferney, 19 d'octobre.

MONSIEUR LE PRINCE,

Le mourant de Ferney n'a pu faire ſa cour comme il aurait voulu à madame la comteſſe de *Mérode;* il a même été privé de l'honneur d'aſſiſter à ſon ſouper et à ſa toilette. Voilà ce que c'eſt que d'avoir quatre-vingts ans. Si quelque choſe pouvait me conſoler dans mon

1774. trifte état, ce ferait le joli ouvrage dont vous m'avez honoré ; il eft fait par un homme plein d'efprit et de goût. Il a prefque ranimé mon ancienne paffion pour un art dont j'ai été fi long-temps idolâtre. J'ai été charmé d'y retrouver le mot *achève* de *la Motte*. J'étais à côté de lui à la première repréfentation de la pièce ; il ne s'en était point déclaré l'auteur : je lui dis à ce mot, il n'y a plus de fecret, elle eft de vous.

Je crois avoir deviné de même à plufieurs traits l'auteur des *Lettres à Eugénie*.

Je viens de lire la lettre au prince de *Lichtenftein* ; je ne connais rien du tout à l'art des généraux de l'empire. J'aimais mieux autrefois celui de mademoifelle *Gauffin* ; mais cette lettre me paraît un chef-d'œuvre en fon genre. Je fouhaite que de long-temps vous ne foyez à portée d'exercer un art fi fatal et que vous louez fi bien.

Agréez, monfieur le Prince, avec votre bonté ordinaire, le refpect infini du vieux malade *V*.

LETTRE CVIII. 1774.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 d'octobre.

MON cher ange, vos lettres attendriſſent mon cœur et le déchirent en deux. J'avais fait faire, au commencement de l'été, une petite voiture que j'appelais ma commode, et non pas ma dormeuſe. Je cours toujours en idée, de mon beau plàteau entre le noir mont Jura et les effroyables Alpes, pour venir me mettre à l'ombre de vos ailes dans votre ſuperbe cabinet qui donne ſur les Tuileries. La nature et la deſtinée enchaînent mon petit corps, quand mon ame vole à vous. Je ne puis vous exprimer ma ſituation; il faudrait que j'aſſemblaſſe des médecins, des notaires, des procureurs, des maçons, des charpentiers, des laboureurs, des horlogers, qui vous prouveraient, papier ſur table, l'impoſſibilité phyſique de ſortir de mon trou. Vous êtes un ange bien conſolateur, un vrai paraclet, de vous être adreſſé à madame la ducheſſe d'*Enville* pour mon jeune homme qui brave chez moi, depuis ſix mois, ſes

——— anciens aſſaſſins. Vous entreprenez ſa gueri-
1774. ſon ; vous êtes le bon ſamaritain, vous ſecourez celui que les phariſiens ont aſſaſſiné. Son maître m'a toujours mandé qu'il déſeſpérait du ſuccès ; et moi j'en ſuis sûr, ſi vous vous en mêlez avec madame la ducheſſe d'*Enville*. Je ſens bien qu'il faut attendre ; mais pendant qu'on attend, tout change, et on meurt à la peine : cependant attendons. J'obtiendrai aiſément que votre protégé reſte encore ſix mois chez moi. Si je meurs, je vous le léguerai par mon teſtament.

Avez-vous dit à madame d'*Enville* que cette victime des phariſiens était chez moi ? ſait-elle que c'eſt par bonté pour moi, autant que par principe d'humanité et de juſtice, que vous lui avez recommandé cette affaire ? dois je lui écrire pour la remercier et pour mettre à ſes pieds moi et mon jeune homme ?

J'ai peine à me retenir quand je vous parle de cette horrible aventure. Elle donne envie de tremper ſa plume dans du ſang plutôt que dans de l'encre.

Vous pouſſez encore vos bontés juſqu'à vous intéreſſer pour ma colonie. *Florian* l'embellit en y amenant une troiſième femme qu'il a épouſée chez madame de *Sauvigni*. Je lui ai bâti une petite maiſon qui reſſemble comme deux gouttes d'eau à un pavillon de

Marli, à cela près qu'il est plus joli et plus frais. Nous avons quatre ou cinq maisons dans ce goût. Nous élevons une petite descendante de *Corneille*, âgée de dix ans, que nous avons vu naître. Nous sommes occupés à encourager cinq ou six cents artistes qui seront très-utiles, si M. *Turgot* les soutient, et qui, à la lettre, me réduiront à la mendicité, s'il les abandonne. 1774.

Voilà mon état à quatre-vingts ans, sans avoir exagéré d'un seul mot dans ma lettre.

M. *Turgot* ne m'a point écrit, mais il a écrit à une autre personne qu'à ma considération il venait de faire du bien à un frère de feu *Damilaville*. Il m'a fait dire aussi qu'il avait entre les mains la requête de ma colonie; et je vois qu'il daigne y songer, puisqu'elle n'est pas encore dévorée par les fermiers ou directeurs. On nous laisse tranquilles jusqu'à présent. J'attendrai le résultat de ses bontés.

Je présume que vous verrez M. *Turgot* à Fontainebleau, et que vous pourrez, mon cher ange, lui dire en général quelques mots qui réveilleront son attention pour un établissement digne en effet d'être protégé par lui.

Voilà deux ministres qui sont venus tous deux chez moi; l'un est M. *Bertin*, l'autre M. *Turgot*. Puissent-ils s'en ressouvenir, non

1774. pas pour favoriser ma personne, mais pour le bien de la chose ! elle en vaut la peine, quoique ce ne soit qu'un point sur la carte.

Je suis persuadé que vous êtes bien avec M. de *Maurepas*. Vous avez des droits à son amitié, et encore plus à son estime. Je ne crois pas que ma liaison indispensable avec un homme auquel je suis attaché depuis cinquante années, et dont il n'était pas l'ami intime, lui ait donné pour moi une haine bien marquée. Je ne crois pas, non plus, qu'il me favorise beaucoup; vous ne croyez pas aussi qu'il ait pour moi la plus vive tendresse. Je présume seulement qu'il a de trop grandes affaires, et qu'il a l'ame trop noble pour ne me pas laisser mourir en paix.

Me voilà, mon cher ange, à l'âge de quatre-vingts ans, un peu perclus, un peu sourd, un peu aveugle, assez embarrassé dans mes affaires, n'ayant du gouvernement qu'un carré de parchemin, ne demandant rien pour moi, ne désirant rien que de vous voir, vous souhaitant, à vous et à madame d'*Argental*, santé et amusement, mettant toujours ma frêle existence à l'ombre de vos ailes, vous respectant de toutes mes forces, vous aimant de tout mon cœur.

Croiriez-vous que je viens de recevoir des vers français d'un fils du comte de *Romanzof*,

vainqueur des Turcs, et que, parmi ces vers, il y en a de très-beaux, remplis surtout de la philosophie la plus hardie, et telle qu'elle convient à un homme qui ne craint ni le mufti ni le pape? Cela me confirme dans l'opinion que j'ai toujours eue qu'*Attila* était un homme très-aimable et un fort joli poëte. 1771.

LETTRE CIX.

A M. VERNES, *à Genève*.

28 d'octobre.

Le petit ouvrage en vers du jeune comte de *Romanzof*, est un *Dialogue entre Dieu et le père Hayet récollet*, l'un des auteurs du *Journal chrétien*.

Hayet prêche à DIEU l'intolérance; DIEU lui répond qu'il n'a point de bastille, et qu'il ne signe jamais de lettres de cachet. *Hayet* lui dit :

Ciel, que viens-je d'entendre! ah, ah, je le vois bien
Que vous-même, Seigneur, vous ne valez plus rien.

Je ne crois pas que *Palard* soit fort au fait des affaires de Rome. Il faut croire plutôt un ancien ami du pape (frère *François*) qui dit

1774. avoir entendu de ſa bouche : *Io moro*, *sò perchè moro*, *sò dà chè moro*, *baſta coſi*.

Frère *François*, confident et domeſtique de *Ganganelli*, eſt mort de la même maladie de ſon maître.

Le vieux malade fait mille complimens à M. *Vernes*.

LETTRE CX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de novembre.

En liſant votre lettre du 30 d'octobre, mon cher ange, je ſuis prêt à voler vers vous, mais donnez-moi des ailes. Mes plus fortes chaînes ſont celles qui me retiennent dans mon lit où je ne dors point. Je ſuis près de ma ſalle à manger où je ne mange point; je vois mon jardin où je ne me promène point; j'ai autour de moi des ſociétés dont je ne jouis point; j'ai la paſſion la plus forte de venir au coin de votre feu, et ce n'eſt qu'une paſſion très-malheureuſe.

Je ſuis pénétré de tout ce que vous daignez faire pour mon jeune homme. Son ſouverain m'écrit qu'il l'a recommandé à ſon miniſtre,

et je compte sur vous plus que sur tous les ministres du monde. J'écrirai bien certainement à madame la duchesse d'*Enville* et à madame *du Deffant*. Heureusement rien ne presse encore ; nous aurons tout le temps de nous déterminer ou à demander une grâce, ce qui me paraît très-triste et très-honteux, ou à soutenir le procès, ce qui me paraît noble et convenable. *Linguet*, qui dans cette affaire donna un mémoire pour plusieurs accusés, pourrait être consulté ; mais il s'est brouillé bien indiscrétement avec monsieur d'*Alembert*. Mon neveu d'*Ornoi* n'est que médiocrement au fait de la procédure. J'en ai une entre les mains, mais j'ignore si elle est complète. Tout ce que je sais bien certainement, c'est qu'il n'y a qu'un seul témoin d'un délit un peu grave ; que ce témoin n'est pas oculaire ; que ce témoin était un enfant intimidé, que son enfance même a fait mettre hors de cour. *Linguet*, qui est du pays, pourrait seul donner des indications. Est-il encore avocat ? reprendra-t-il cette profession sous l'ancien parlement ? attendons, encore une fois ; mais on meurt à force d'attendre. 1774.

S'il s'agissait des *Sirven*, des *Calas*, des *Montbailli*, je paraîtrais bien hardiment, je soulèverais le ciel et la terre ; mais ici le ciel et la terre seraient contre moi. Je dois me

1774. taire ; je dois travailler fortement, et me cacher soigneusement.

Je suppose que cette affaire irait aux chambres assemblées, attendu que votre protégé est gentilhomme. Je suppose encore qu'il faudrait des lettres d'attribution du garde des sceaux au parlement, pour ne point passer par la juridiction d'une petite ville subalterne, remplie d'animosité, de haine de familles, de superstition, et surtout d'ignorance.

Je suppose encore que ces lettres d'attribution ne seraient pas difficiles à obtenir, puisque l'affaire a été jugée en dernier ressort par le parlement, et qu'il ne s'agit que de purger une contumace à ce parlement même; mais il s'agit de purger cette contumace après le temps prescrit par les ordonnances, et c'est sur quoi il faut des lettres du grand sceau.

Toutes les affaires sont épineuses, et celle-ci plus qu'une autre. Je demande à la nature un peu de force pour ne pas succomber dans le travail que cette entreprise m'imposera. Mon repos est troublé par plus d'un orage, comme ma santé est exterminée par plus d'une maladie.

Je me mets à l'ombre de vos ailes, mes divins anges, désespéré de n'y être que de loin. Je peux mourir à la peine, mes derniers sentimens seront pour vous.

LETTRE

LETTRE CXL.

1774.

A M. DE CHAMPFORT.

A Ferney, 16 de novembre.

MONSIEUR,

QUAND M. de *la Harpe* m'envoya son bel *Eloge de la Fontaine*, qui n'a point eu le prix, je lui mandai qu'il fallait que celui qui l'a emporté fût le discours le plus parfait qu'on eût vu dans toutes les académies de ce monde. Votre ouvrage m'a prouvé que je ne me suis pas trompé. Je bénis DIEU, dans ma décrépitude, de voir qu'il y ait aujourd'hui des genres dans lesquels on est bien au-dessus du grand siècle de *Louis XIV*; ces genres ne sont pas en grand nombre, et c'est ce qui redouble l'obligation que je vous ai. Je vous remercie, du fond de mon cœur usé, de tous les plaisirs nouveaux que votre ouvrage m'a donnés; tout ce que je peux vous dire, c'est que *la Fontaine* n'aurait jamais pu parler d'*Esope* et de *Phèdre* aussi bien que vous parlez de lui.

A propos, Monsieur, vous me reprochez,

mais avec votre politeſſe et vos grâces ordi-
1774. naires, d'avoir dit que *la Fontaine* n'était pas aſſez peintre. Il me ſouvient en effet d'avoir dit autrefois qu'il n'était pas un peintre auſſi fécond, auſſi varié, auſſi animé que l'*Arioſte*, et c'était à propos de *Joconde*; j'avoue mon héréſie au plus aimable prêtre de notre Egliſe.

Vous me faites ſentir plus que jamais combien *la Fontaine* eſt charmant dans ſes bonnes fables; je dis dans les bonnes, car les mauvaiſes ſont bien mauvaiſes: mais que l'*Arioſte* eſt ſupérieur à lui et à tout ce qui m'a jamais charmé, par la fécondité de ſon génie inventif, par la profuſion de ſes images, par la profonde connaiſſance du cœur humain, ſans faire jamais le docteur, par ces railleries ſi naturelles dont il aſſaiſonne les choſes les plus terribles! J'y trouve toute la grande poëſie d'*Homère* avec plus de variété, toute l'imagination des *Mille et une nuits*, la ſenſibilité de *Tibulle*, les plaiſanteries de *Plaute*, toujours le merveilleux et le ſimple. Les exordes de tous ſes chants ſont d'une morale ſi vraie et ſi enjouée! N'êtes-vous pas étonné qu'il ait pu faire un poëme de plus de quarante mille vers, dans lequel il n'y a pas un morceau ennuyeux, et pas une ligne qui pèche contre la langue, pas un tour forcé,

pas un mot impropre, et encore ce poëme eſt tout en ſtances? 1774.

Je vous avoue que cet *Arioſte* eſt mon homme, ou plutôt un Dieu, comme diſent meſſieurs de Florence, *il divin' Arioſto*. Pardonnez-moi ma folie. *La Fontaine* eſt un charmant enfant que j'aime de tout mon cœur; mais laiſſez-moi en extaſe devant meſſer *Ludovico* qui d'ailleurs a fait des épîtres comparables à celles d'*Horace*. *Multæ ſunt manſiones in domo patris mei*, il y a pluſieurs places dans la maiſon de mon père: vous occupez une de ces places. Continuez, Monſieur, réhabilitez notre ſiècle; je le quitte ſans regret. Ayez ſurtout grand ſoin de votre ſanté. Je ſais ce que c'eſt que d'avoir été quatre-vingts et un ans malade.

Agréez, Monſieur, l'eſtime ſincère et les reſpects du vieux bon homme *V*.

Je ſuis toujours très-fâché de mourir ſans vous avoir vu.

1774.

LETTRE CXII.

A M. D'ORNOI.

A Ferney, 20 de novembre.

Vous êtes, mon cher ami, un très-bon rapporteur, et vous feriez un excellent avocat général. Ce n'eſt pas une petite affaire de rédiger neuf édits qu'on a entendu lire rapidement. Je crois en général que les neuf édits feront très-bien reçus du public, et même de votre compagnie.

Vous voilà rendus aux vœux de tout Paris. Vous voilà dans votre place, et c'eſt le point principal. Vous ferez toujours le boulevart de la France contre les entrepriſes de Rome. Vous donnerez la régence du royaume dans les occaſions qui, Dieu merci, ne ſe préſenteront de plus de cent ans. Enfin vous n'avez d'autre contrainte que celle de ne point faire de mal dans quelques circonſtances délicates où vous en pourriez faire. Il eſt ſi beau, à mon gré, de rendre la juſtice; c'eſt une fonction ſi noble, ſi difficile et ſi reſpectable par ſes difficultés mêmes, que ce n'eſt point l'acheter trop cher par quelques légères privations.

Je vous remercie, mon cher ami, de votre

beau rapport ; je ne vous importunerai pas encore de l'affaire de notre jeune homme 1774.
pour laquelle vous vous intéressez. Il continue à nous plaire à tous : sa modestie et sa sagesse ne se démentent point.

M. *Turgot*, qui a couché huit ou dix jours aux Délices, il y a bien long-temps, voudra bien lui accorder sa protection. Nous en trouverons beaucoup à la cour ; mais vous nous serez plus nécessaire que personne dans votre corps. Je voudrais pouvoir le mener moi-même à Paris, et venir vous embrasser; mes quatre-vingts ans et mes maladies me retiennent. Je vois la mort de bien près ; mais je vous avoue que je serais fâché de mourir sans avoir pu rendre à ce jeune infortuné les services que l'humanité lui doit. J'ai quelques pièces du procès, mais je ne les ai pas toutes. Je les demande, je les attends de sa famille. Réservez-moi votre appui et vos soins généreux, pour le temps où il faudra qu'il se présente. Son souverain a écrit pour le faire recommander par le ministre qu'il a en France. J'espère que la meilleure recommandation sera dans les pièces du procès. Alors il faudra, je crois, des lettres d'attribution au parlement pour le juger ; sinon il faudrait des lettres de grâce, ce que je n'aime point du tout, parce que grâce constate crime.

1774. Adieu, mon cher ami; vous allez juger, Paris va ſe réjouir, et je vais ſouffrir. Je vous embraſſe très-tendrement; votre pareſſeuſe tante en fait autant.

LETTRE CXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 de novembre.

MON cher ange, il faut premièrement que madame d'*Argental* affermiſſe ſa ſanté contre la rigueur de l'hiver; pour moi, je ne ſors de ma chambre de quatre mois. Tout ce que je crains, c'eſt de mourir avant que l'affaire du jeune homme ſi digne de vos bontés ſoit entamée. Il faut avoir toutes les pièces du procès, ſans en excepter une, après quoi on prendra le parti que votre prudence et celle des autres ſages jugeront le plus convenable.

J'écris à madame la ducheſſe d'*Enville*. Je vous prie de lui demander à voir ma lettre, et de me dire ſi la vivacité de ma jeuneſſe ne m'a pas emporté un peu trop loin. Elle pardonnera ſans doute à un cœur ſenſible, auſſi pénétré de ſa générofité que des abominables horreurs dont je lui parle.

Je vais écrire à madame *du Deffant*; j'écrirai

aussi à M. de *Goltz*. M. de *Condorcet* dit qu'il aura les pièces à Paris. Je fais mille efforts pour les avoir d'Abbeville ; ce que j'en ai n'est pas suffisant, et on ne peut rien hasarder sans ce préalable.

1774.

M. *Turgot* nous protégera, et certainement nous ne le compromettrons point. J'aimerais mieux mourir (et ce n'est pas coucher gros) que d'abuser de son nom et de ses bontés ; il doit en être bien persuadé ; et quand mon cher ange le verra, il le confirmera dans cette sécurité.

Si vous me demandez ce que je fais dans les intervalles que me laisse cette épineuse et exécrable affaire, vous le saurez bientôt, mon cher ange, et vous verrez ce que peut encore un jeune homme de quatre-vingts et un ans, quand il veut vous amuser et vous plaire.

Je ne sais si d'*Ornoi*, dans ces commencemens, aura le temps de prendre des mesures avec vous pour la résurrection de notre jeune homme. Rien ne presse encore ; il faut attendre que la procédure arrive. Vous croyez bien que je ne paraîtrai pas m'en mêler ; mes services secrets sont nécessaires, mais mon nom est à craindre.

Je voudrais bien que vous pussiez rencontrer M. le marquis de *Condorcet* et causer avec lui sur cet événement infernal.

1774. Quoi qu'il arrive, cette entreprise coûtera beaucoup et a déjà coûté ; mais on ne peut mieux employer son argent. Vous m'avez mis, par votre attention charmante, en état de faire ce que l'humanité exige de moi. Plût à Dieu que M. le maréchal de *Richelieu* voulût en user comme vous. Il me doit beaucoup. Son intendant me mande que l'affaire de madame de *Saint-Vincent* l'empêche de me soulager. Cette affaire est bien désagréable ; il valait mieux peut-être s'accommoder avec la famille pour quelque argent, ce qui eût été très-facile, que de s'exposer à soixante et dix-huit ans aux discours de tout Paris et de l'Europe, et surtout de plusieurs gens de lettres très-accrédités qui se plaignent de lui, et qui ne pardonnent point : cela me fâche. Le marquis de *Vence* l'appelle dans ses lettres l'*antique Alcibiade ;* c'est un nom que je lui avais donné dans mes goguettes, quand il n'était point antique. Le sarcasme retombe un peu sur moi, et cela me fâche encore.

Les enquêtes de Paris sont fâchées aussi, mais la grand'chambre doit être bien aise. Le grand conseil me paraît demander de petites modifications nécessaires. Je me trouve entre mon neveu *Mignot* et mon neveu d'*Ornoi*. Je les aime tous deux, parce qu'ils ont tous deux l'ame très-honnête. J'aime la besogne

de

de M. de *Maurepas*, dans cet arrangement difficile. Il a rempli les vœux du public ; et, en rétabliſſant le parlement il n'a donné aucune atteinte à l'autorité royale. Voilà certainement l'aurore d'un beau règne. M. de *Maurepas* commence mieux que le cardinal de *Fleuri* ; c'eſt qu'il a plus d'eſprit, qu'il eſt plus gai, et qu'il n'eſt point prêtre. 1774.

On dit qu'*Henri IV* va paraître à la fois à la comédie italienne et à la françaiſe, comme ſur le Pont-neuf. La nation ſera toujours très-drôle, et il eſt bon de lui laiſſer en cela ſes coudées franches.

Adieu, mon très-cher ange ; le grand point eſt que madame d'*Argental* ſe porte bien. Je fais mille vœux pour ſa ſanté ; mais à quoi les vœux d'un blaireau des Alpes peuvent-ils ſervir ? Ceux de l'univers entier ne ſervent pas d'un clou à ſoufflet.

1774.

LETTRE CXIV.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

24 de novembre.

J'AI encore cette fois-ci, Madame, un bon thème pour vous écrire. Ce thème n'est ni le parlement, ni le grand conseil, ni la conduite noble et sage du ministère dans cette affaire épineuse : ce thème n'est point *Orphée* ou *Azolan*, et les doubles croches de la musique nouvelle. Ce n'est point *Henri IV* qui va paraître, dit-on, à la comédie française et à l'italienne, comme sur le Pont-neuf, au milieu de son peuple. Je souhaite qu'il y paraisse avec beaucoup d'esprit, car il en avait : il fesait de ces reparties que la postérité n'oubliera jamais ; et sans doute on ne fera pas dire à *Henri IV* des choses communes. Mon thème n'est pas le sacre du roi à Rheims, car il est né tout sacré, et il n'a pas besoin d'être oint pour être très-cher à toute la nation. Mon thème n'est point non plus mon départ pour Paris, pour venir vous voir et

vous entendre, attendu que je ne puis fortir de mon lit avec mes quatre-vingts et un ans, 1774. douze pieds de neige, et perdant mes yeux et mes oreilles. Je voudrais vous demander fi vous ferez affez heureufe cet hiver pour jouir de la fociété de madame la ducheffe de *Choifeul*.

Mais le principal fujet de ma lettre eft de vous remercier du fond de mon cœur et de toutes mes forces (fi j'ai des forces), de l'humanité et de la bonté avec laquelle vous êtes entrée dans l'affaire dont M. d'*Argental* vous a parlé. Il me mande que vous voulez bien la folliciter auprès de madame la ducheffe d'*Enville*. Je fais qu'elle n'attend pas qu'on la prie, quand il s'agit de faire du bien ; c'eft l'ame la plus généreufe et la plus noble qui foit au monde. Les éloges que vous donnez à fa belle action, Madame, feront fa récompenfe ; car il en faut pour la vertu.

L'affaire qu'elle protége ne peut être encore fur le tapis. Il y faut bien des préliminaires. Vous favez que dans ce monde-ci le mal arrive toujours à bride abattue ; le bien marche à pied, et eft boiteux des deux jambes. Ce qu'on demande eft affurément de la plus grande juftice, mais cela ne fuffit pas. Comme juftice a befoin d'aide, je n'en connais point de plus puiffante que celle de madame la

duchesse d'*Enville.* L'affaire intéresse, ce me
1774. semble, toutes les familles. Il n'y a point de père et de mère dont les fils ne puissent être exposés à la même aventure. Ces folies passagères, qu'on doit ignorer, arrivent tous les ans dans les régimens, dans toutes les garnisons. Vous savez de quoi il s'agit. Le jeune homme pour qui on s'emploie est entièrement innocent. Il est vrai que je suis un peu récusable, et que je passe pour être bien indulgent sur ces intérêts ; mais qui ne l'est pas aujourd'hui ? Ce siècle s'est un peu formé : on ne pense plus comme on pensait au douzième siècle, ou plutôt comme on ne pensait pas.

Au reste, vous croyez bien que je ne paraîtrai point dans cette affaire ; il ne m'appartient pas de m'en mêler. Je ne vous écris, Madame, que pour vous remercier clandestinement, et pour vous dire que, de près ou de loin, je vous serai dévoué jusqu'au dernier moment de ma vie avec l'attachement le plus tendre et le plus respectueux. *V.*

LETTRE CXV.

1774.

A MADAME

LA DUCHESSE D'ENVILLE.

26 de novembre.

MADAME,

J'AI appris par M. d'*Argental* l'action généreuse que vous daignez faire, et je n'en ai point été surpris : il n'est pas dans votre nature d'agir autrement. Vous rendez un service nouveau à l'innocence et à l'humanité entière. Pour moi, je dois me taire, me cacher et vous admirer.

J'attends les papiers nécessaires. J'en ai assez pour être convaincu de la frivolité et du ridicule des accusations. Le jugement atroce qui ne passa que de deux voix, est mille fois pire que celui des *Calas*. Il n'y avait pas certainement de quoi fouetter un page. Il est bien vrai qu'on n'avait pas ôté de loin son chapeau à des capucins, qu'on avait récité devant une seule personne les litanies de *Rabelais*, dédiées à un cardinal et imprimées avec privilége du roi. Il est vrai qu'on avait

1774. chanté une mauvaise chanson de corps-de-garde, faite il y a cent ans : il est vrai encore qu'on avait récité l'*Ode à Priape* de *Piron*, que vous ne connaissez pas, Madame, et pour laquelle le feu roi avait donné à *Piron* une pension de quinze cents livres sur sa cassette.

Il n'y avait pas là de quoi condamner deux jeunes gentilshommes, d'environ dix-sept ans, au plus épouvantable des supplices, de quoi leur faire subir la question ordinaire et extraordinaire, de quoi leur couper la main qui n'avait pas ôté le chapeau devant des capucins pendant la pluie, de quoi leur arracher la langue avec des tenailles, de quoi jeter leurs corps, tout vivans, dans les flammes.

Un seul homme détermina les juges à être assassins et cannibales, afin de passer pour chrétiens. (*)

Je ne doute pas, Madame, que vous ne fassiez entendre enfin la pitié, la raison, l'humanité, la justice ; tout cela est digne de vous, tout sera votre ouvrage.

Je suis persuadé que vous toucherez M. le comte de *Maurepas*. Il a l'ame noble et grande, comme vous ; il saura bien faire

(*) M. *Pasquier*.

réussir une si juste entreprise, sans se compromettre. On n'abusera point de vos bontés; 1774.
on ne fera aucune démarche avant d'avoir toutes les pièces nécessaires.

Je me jette à vos pieds au nom de l'humanité.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE CXVI.

A M. LE BARON DE GOLTZ,

MINISTRE DU ROI DE PRUSSE, *à Paris.*

Le 7 de décembre.

MONSIEUR,

J'AI reçu de sa majesté le roi de Prusse une lettre pleine de bontés pour le sieur de *Morival*, un de ses officiers. Il joint à cette lettre celle que vous lui avez écrite le 6 de novembre. Je vois avec quelle générosité vous voulez bien protéger ce jeune gentilhomme. Il est assurément bien digne de ce que vous daignez faire pour lui; il est plein de courage, de prudence et de vertu. Son unique ambition est de vivre et de mourir dans votre service.

1774. Vous favez, Monfieur, fon horrible aventure ; c'eft un affaffinat juridique, pire que celui des *Calas*. Plus ce jugement eft atroce, plus on cache les pièces du procès. On nous fait efpérer pourtant qu'enfin nous les obtiendrons. Alors nous nous jetterons entre vos bras ; et je me flatte que le nom du roi votre maître fuffira, avec vos bons offices, pour obtenir la juftice qu'on demande. S'il nous était poffible de retirer du greffe ces malheureux parchemins, nous pourrions alors vous conjurer d'engager M. le comte de *Vergennes* à demander la communication de ces pièces à monfieur le garde des fceaux, et nous faurions enfin précifément ce que nous devons demander. Heureufement rien ne preffe encore. Le jeune homme s'occupe à mériter les bonnes grâces du roi, en apprenant les fortifications et l'art du génie. Il y fait des progrès étonnans ; il a lévé des cartes de tout un pays avec une facilité furprenante. Je les envoie au roi par cet ordinaire.

J'ofe ajouter, Monfieur, que fi ce jeune homme eft affez heureux pour vous être préfenté, vous trouverez qu'il mérite les obligations qu'il vous a. Je joins mon extrême reconnaiffance à la fienne.

J'ai l'honneur d'être avec refpect, &c.

LETTRE CXVII. 1774.

A M. LE COMTE DE MEDINI,

Auteur d'une traduction de la Henriade en vers italiens.

9 de décembre.

MONSIEUR,

Je n'ose pas vous remercier dans votre belle langue, à laquelle vous prêtez de nouveaux charmes. D'ailleurs, ayant presque perdu la vue à l'âge de quatre-vingts et un ans, je ne puis que dicter dans ma langue française qui est une des filles de la vôtre. Nous n'avons commencé à parler et à écrire qu'après le siècle immortel que vous appelez le *seicento* : je crois être dans ce *seicento*, en lisant l'ouvrage dont vous m'avez honoré. Votre poëme n'est pas une traduction, dont il n'a ni la roideur, ni la faiblesse : il est écrit d'un bout à l'autre avec cette élégance facile qui n'appartient qu'au génie. Je suis persuadé qu'en lisant votre Henriade et la mienne, on croira que je suis le traducteur.

Un mérite qui m'étonne encore plus, et

dont je crois notre langue peu capable, c'eſt
1774. que tout vôtre poëme eſt compoſé en ſtances pareilles à celles de l'inimitable *Arioſto* et du grand *Taſſo*, ſon digne diſciple. Je voudrais que ma langue françaiſe pût avoir cette flexibilité et cette fécondité. Elle y parviendra peut-être un jour, puiſqu'elle eſt devenue aſſez maniable pour rendre les beautés de *Virgile* ſous la plume de M. *Delille;* mais nous n'avons pas les mêmes ſecours que vous. Il vous eſt permis de raccourcir ou d'alonger les mots ſelon le beſoin : les inverſions ſont chez vous d'un grand uſage. Votre poëſie eſt une danſe libre dans laquelle toutes les attitudes ſont agréables, et nous danſons avec des fers aux pieds et aux mains : voilà pourquoi pluſieurs de nos écrivains ont eſſayé de faire des poëmes en proſe : c'eſt avouer ſa faibleſſe, et non pas vaincre la difficulté.

Quoi qu'il en ſoit, je vous remercie, Monſieur, de m'avoir embelli en me ſurpaſſant. Je n'ai plus qu'un ſouhait à faire, c'eſt que vous puiſſiez paſſer par les climats que j'habite, lorſque vous irez revoir Mantoue, la patrie de *Virgile* notre prédéceſſeur et notre maître. Ce ſerait une grande conſolation pour moi d'avoir l'honneur de vous voir dans ma retraite, et de me féliciter avec vous que vous ayez éterniſé en vers italiens un

poëme français qui n'eſt fondé que ſur la raiſon et ſur l'horreur de la ſuperſtition et du fanatiſme. Je n'ai pu m'aider de la fable, comme ont fait ſouvent l'*Arioſte* et le *Taſſe*. La ſévérité et la ſageſſe de notre ſiècle ne le permettaient pas. Quiconque tentera parmi nous d'abuſer de leur exemple, en mêlant les fables anciennes ou tirées des anciennes à des vérités ſérieuſes et intéreſſantes, ne fera jamais qu'un monſtre. 1774.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de décembre.

MON très-cher ange, pourquoi ne ſuis-je pas auprès de vous ? pourquoi ſuis-je dans mon lit, entre le mont Jura et les Alpes ? Hélas, vous voyez tout tomber à vos côtés. Reſtez, vivez, jouiſſez d'une ſanté qui eſt le fruit de votre ſageſſe et de votre tempérance. M. de *Thibouville* a le bonheur de vous tenir compagnie, et moi je ſuis à plus de cent lieues de vous. Je n'ai jamais ſenti ſi cruellement le triſte état où je ſuis réduit. Eſt-il poſſible qu'en étant près de perdre pour jamais

1774. ce que vous avez perdu, vous ayez pu penser au jeune homme qui est si digne de votre protection, et même à ma colonie?

Vous êtes si occupé de faire du bien, que vous ne pouviez vous empêcher de m'en parler dans le temps même où votre cœur était tout entier à vos douleurs et à vos regrets. Restez-vous dans votre belle maison? pourrai-je enfin vous y voir à la fin de mars? car il m'est absolument impossible de remuer de tout l'hiver. Mais vivrai je jusqu'à la fin de mars? et qui peut compter sur un seul jour?

S'il y a des consolations pour moi, je m'en donne une, c'est de travailler à un ouvrage singulier, que je fais principalement pour mériter votre suffrage et pour amuser quelques-uns de vos momens. Je vous l'enverrai dans six semaines. Je m'imagine que ce sera une petite diversion pour vous. Cette idée adoucit mes peines; madame *Denis* sent avec moi toutes les vôtres. Nous vous plaignons, nous parlons de vous sans cesse. M. de *Florian* entre vivement dans tous nos sentimens; M. et madame *Dupuits* les partagent. Notre petit officier prussien très-français, très-sensible, pénétré de ce que vous avez daigné faire pour lui, s'intéresse à vous comme s'il avait le bonheur de vous connaître: la reconnaissance est sa principale vertu. Non, mon cher ange, je

n'ai jamais connu de jeune homme plus estimable de tout point, et des monstres ont osé....... Cette image affreuse me persécute jour et nuit. Je l'écarte pour remplir mon cœur uniquement de vous, pour vous dire que vous êtes ma consolation, et que je suis désespéré de ne pouvoir dans ce moment venir contribuer à la vôtre. Vivez, mon cher ange. *V.* 1774.

LETTRE CXIX.

AU MEME.

11 de décembre.

JE suis honteux, mon cher ange, et je me reproche bien de vous parler d'autre chose que de votre situation, de votre douleur, et des tristes détails qui doivent vous occuper; mais peut-être que le mémoire que je vous envoie, et que M. le marquis de *Villevieille* doit vous faire remettre, sera pour vous une diversion intéressante. Vous serez étonné, indigné et animé en le lisant. Vous encouragerez M. de *Goltz* à qui j'ai écrit. Vous pourrez lui faire lire ce mémoire qui doit faire le même effet sur son esprit que sur le vôtre et sur le mien. J'en fais tenir une copie à mon neveu d'*Ornoi*, et une autre à M. le marquis de *Condorcet*.

1774. Nous avons tout le temps de prendre nos mefures. J'ofe être sûr du fuccès, quand vous aurez le temps de recommander cette affaire fi digne de vos bontés, et fi intéreffante pour l'humanité entière. Je crains de vous preffer, et que vous ne penfiez que je vous preffe. Je crains que vous ne quittiez vos propres affaires pour celle-ci. Gardez-vous-en bien; réfervez-la pour un moment de loifir.

Je vous adore, mon cher ange.

LETTRE CXX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney, 12 de décembre.

MES neiges, Monfieur, mes quatre-vingts ans, et mes douleurs continuelles, ne m'ont pas permis de vous parler plutôt de vos plaifirs. Le récit que vous m'en faites m'a bien confolé. Je vois que les talens fe font raffemblés chez vous. Jouiffez long-temps d'une vie fi dignement occupée. Vous êtes dans un beau climat, et je fuis actuellement en Laponie. Le hameau que vous avez vu, eft devenu une jolie petite ville; mais il y fait froid comme à Archangel.

Il eſt bien triſte, je vous l'ai dit plus d'une fois, que les gens qui penſent de même, ne demeurent pas dans les mêmes lieux. Quelques maiſons que j'ai bâties dans ma colonie, ſont habitées par des perſonnes dignes de vous connaître. Elles me font ſentir tout ce que j'ai perdu par votre éloignement. Vous avez fait une plus grande perte, en n'ayant plus M. *Turgot* pour intendant; mais la France y a gagné. Vous avez la conſolation de voir les commencemens d'un règne juſte et heureux.

1774.

Meſſieurs vos enfans ont les plus belles eſpérances, et feront la conſolation de votre vie. Je vais bientôt finir la mienne, mais ce ſera en vous aimant. *V.*

LETTRE CXXI.

A M. DE LA LANDE.

19 de décembre.

JE commence, Monſieur, par vous remercier de tout mon cœur des volumes d'aſtronomie (*) que vous voulez bien me promettre. Il eſt vrai que je ſuis preſque aveugle l'hiver, et

(*) *Aſtronomie* en trois volumes in-4°, par M. de *la Lande*.

1774. et que je ne suis pas fait pour les observations, mais je vous dirai avec *Keil* :

Thus wi frons heaven remote to heaven shallmore
With strenght' of mind, and tread the abiss abore.

J'ai *Keil* et *Grégori*, il ne me manque que vous. Je n'aurais pas abandonné ce genre d'étude, si j'avais pu me flatter d'y réussir comme vous. A propos d'astronomie, vous m'avouerez que, si on a admiré les oreris d'Angleterre (*) qui ne sont qu'une misérable petite copie du grand spectacle de la nature, on doit, à plus forte raison, admirer l'original; et que *Platon* n'était pas un sot, lorsqu'en méprisant et en détestant toutes les superstitions des hommes, il avouait qu'il existe un éternel géomètre.

Je ne m'étonne point que des fripons engraissés de notre sang, se déclarent contre M. *Turgot*, qui veut le conserver dans nos veines; et que, lorsqu'on nous saigne, ce soit pour l'Etat et non pour des financiers. M. *Turgot* est d'ailleurs le protecteur de tous les arts, et il l'est en connaissance de cause. C'est un esprit supérieur et une très-belle ame. Malheur à la France, s'il quittait son poste !

(*) Espèce de planétaire ou de machine qui représente les mouvemens des planètes.

S'il

S'il m'eſt permis, à mon âge, de m'intéreſſer aux affaires de ce monde, je dois être bien content que M. de *Baquencourt* ſoit notre intendant. C'eſt lui qui fut le rapporteur, aux requêtes de l'hôtel, de l'abominable procès des *Calas* ; c'eſt lui qui entraîna toutes les voix, et qui vengea la nature humaine, autant qu'il le pouvait, de l'abſurde barbarie des *Pilates* de Toulouſe. 1774.

J'aime fort S[te] *Geneviève* ; mais je voudrais qu'on bâtît une belle ſalle pour S[t] *Racine*, S[t] *Corneille* et S[t] *Molière*.

A l'égard de S[t] *Henri IV*, qu'on voulut aſſaſſiner tant de fois, que *Grégoire XIII* déclara génération bâtarde et déteſtable, et à qui le pape *Clément VIII* donna le fouet ſur les feſſes des cardinaux *du Perron* et d'*Oſſat*, contre lequel les *Frérons* de ce temps-là écrivirent des volumes d'injures, qu'on tua enfin dans ſon carroſſe au milieu de ſes amis ; à l'égard, dis-je, de ce *Henri IV*, qu'on ne connaît bien que depuis une trentaine d'années, ce n'eſt pas aux marionnettes qu'il faudrait l'adorer (*), mais dans la cathédrale de Paris.

Adieu, Monſieur ; les habitans de mon déſert déſirent paſſionnément d'avoir l'honneur de vous revoir, quand vous reviendrez

(*) On jouait alors *Henri IV* ſur pluſieurs théatres de Paris.

1774. dans notre voisinage. Conservez vos bontés pour le vieux malade qui vous est tendrement attaché.

LETTRE CXXII.

A M. AUDIBERT, à *Marseille*.

A Ferney, le 19 de décembre.

Si vous avez, Monsieur, connu le froid à Marseille au mois de novembre, vous devez actuellement avoir trop chaud. Voilà comme la nature est faite. Il y a autant de variation dans les têtes de Paris, que nous en éprouvons dans les saisons. Vous savez à présent, ou vous saurez bientôt, avec quelle reconnaissance le parlement fait des remontrances au roi contre l'édit qui l'a ressuscité.

J'apprends qu'il y a une forte cabale de quelques financiers contre M. *Turgot*. Cela seul ferait son éloge, et ne causera pas sa perte. La France serait trop à plaindre, si un homme d'un mérite et d'une vertu si rare cessait d'être à la tête des affaires.

Vous avez eu la bonté, Monsieur, de me faire toucher quelquefois un peu d'argent, je vous demande aujourd'hui une autre grâce; elle est un peu plus considérable : c'est de me

conserver la vie en m'envoyant un petit quartaut du meilleur vin de Frontignan. Ne le dites pas à ceux qui me payent des rentes viagères. Ce sera une petite extrême-onction que vous aurez la bonté de me donner. Je vous ferai tenir l'argent par Lyon ou par Genève, comme il vous plaira. Si vous me refusez, je suis homme à venir chercher moi-même du vin muscat à Marseille, car je ne puis plus tenir aux neiges du mont Jura. 1774.

Agréez, Monsieur, les sincères remercîmens, &c.

LETTRE CXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 de décembre.

Mon cher ange, vous passez bien rapidement par de tristes épreuves. Votre lettre, que la douleur a écrite, pénètre mon cœur. Je savais bien que M. de *Félino* était un homme d'un rare mérite ; mais j'ignorais que vous fussiez lié avec lui d'une amitié si tendre. La mort vous a donc tout enlevé, frère, femme, amis. Je vous vois presque seul ; je ne suis pas

fait assurément pour remplir ce vide effroyable. Je partirais sur le champ, si j'avais la force de me traîner. Que je volerais vîte vers vous ! que je partagerais tous vos sentimens ! je ne voudrais exister dans un coin de Paris que pour être uniquement à vos ordres. Mon cher ange, vous êtes malheureux par votre cœur. Votre douleur même porte avec elle la plus flatteuse des consolations, le secret témoignage de ne souffrir que parce que vous avez une belle ame. Pour moi, je souffre de la tête aux pieds dans mon pauvre corps, et mon esprit est à la torture par ma situation, par le combat continuel entre le désir de venir me jeter entre vos bras, et l'impuissance actuelle de m'y rendre.

1774.

Occupez-vous beaucoup, mon cher ange; je ne connais que ce remède dans l'état où vous êtes; je suis malade dans mon lit, à quatre-vingts ans passés, au milieu des neiges; je m'occupe, et cela seul me fait vivre.

Je vous enverrai, au mois de janvier, un petit résultat d'une partie de mes occupations. J'ose penser qu'il vous amusera, vous et M. de *Thibouville* qui vous tient, je crois, compagnie. Mais vous avez des soins plus importans qui font diversion à vos chagrins; votre place même est pour vous une nécessité de vous distraire. Vous avez M. le duc de *Praslin*

qui a befoin de vous autant que vous avez befoin de lui, et à qui je vous prie de préfenter mon refpectueux et tendre attachement. D'ailleurs, y a-t-il quelqu'un dans la bonne compagnie de Paris qui n'ambitionne le bonheur de vivre avec vous? 1774.

J'ofe compter, parmi les objets qui pourront occuper votre ame noble et fenfible, l'affaire du jeune homme pour qui vous prenez un fi jufte intérêt. J'ignore fi vous voyez quelquefois madame la ducheffe d'*Enville*. Je fuis pénétré de fes bontés. Elle me parle d'une grâce, c'était en effet à quoi fe bornait d'abord le très-eftimable infortuné qu'elle daigne protéger; mais je ne veux point de grâce, je veux abfolument juftice, et une juftice complète. Je n'ai qu'un feul co-accufé à craindre et à diriger; mais c'eft un imbécille timide, qui d'ailleurs eft à cent cinquante lieues de moi. Ce pauvre garçon eft le feul obftacle qui m'arrête. J'entrerai avec vous dans tous ces détails, quand vous ferez un peu plus en état de vous y prêter, et quand il fera temps de purger la contumace: ce fera alors l'affaire la plus fimple, la plus aifée et la plus prompte, comme la plus jufte. C'eft au parlement même qu'elle doit être jugée, et mon neveu d'*Ornoi* peut y fervir plus que tous les miniftres et que toute la cour. Tout cela demande un peu

1774. de temps : je crois même que le parlement a maintenant des affaires plus pressées. Nous verrons bientôt si ses remontrances plairont fort à la cour : nous verrons si on sera content que le premier effet des grâces infinies du roi ait été de s'en plaindre.

Mon, très-cher ange, je mets toutes vos douleurs avec les miennes dans mon cœur. Ce cœur est en pièces, les pièces sont à vous. Je vous embrasse de mes très-faibles bras. *V.*

LETTRE CXXIV.

AU MEME.

30 de décembre.

Ah, mon cher ange, mon cher ange ! il faut que je vous gronde. M. de *Thibouville*, M. de *Chabanon*, madame *du Deffant*, m'apprennent que je venais vous voir au printemps. Oui, j'y veux venir, mais...

Je n'y vais que pour vous, cher ange que vous êtes ; je ne puis me montrer à d'autres qu'à vous. Je suis sourd et aveugle, ou à peu-près. Je passe les trois quarts de la journée dans mon lit, et le reste au coin du feu. Il faut que j'aye toujours sur la tête un gros

bonnet, sans quoi ma cervelle est percée à jour. Je prends médecine environ trois fois par semaine ; j'articule très - difficilement, n'ayant pas, Dieu merci, plus de dents que je n'ai d'yeux et d'oreilles. 1774.

Jugez, après ce beau portrait qui est très-fidelle, si je suis en état d'aller à Paris in fiochi. Je ne pourrais me dispenser d'aller à l'académie, et je mourrais de froid à la première séance.

Pourrais-je fermer ma porte, n'ayant point de portier, à toute la racaille des polissons, soi-disant gens de lettres, qui auraient la sotte curiosité de venir voir mon squelette ? et puis, si je m'avisais, à l'âge de quatre-vingts et un ans, de mourir dans votre ville de Paris, figurez-vous quel embarras, quelles scènes et quel ridicule ! Je suis un rat de campagne qui ne peut subsister à Paris que dans quelque trou bien inconnu ; je n'en sortirais pas dans le peu de séjour que j'y ferais. Je n'y verrais que deux ou trois de vos amis, après qu'ils auraient prêté serment de ne point déceler le rat de campagne aux chats de Paris. J'arriverais sous le nom d'une de mes masures, appelée terre, de sorte qu'on ne pourrait m'accuser d'avoir menti, si j'avais le malheur insupportable d'être reconnu.

Gardez-vous donc bien, mon cher ange,

1774. d'autoriser ce bruit affreux que je viens vous voir au printemps. Dites qu'il n'en est rien, et je vais mander bien expressément qu'il n'en est rien.

Cependant consolez-vous de vos pertes, jouissez de vos nouveaux amis, de votre considération, de votre fortune, de votre santé, de tout ce qui peut rendre la vie supportable. Vous êtes bien heureux de pouvoir aller au spectacle; c'est une consolation que tous vos vieux magistrats se refusent, je ne sais pourquoi; c'était celle de *Cicéron* et de *Démosthène*. Nôtre parterre de la comédie n'est rempli que de clercs de procureurs et de garçons perruquiers : nos loges sont parées de femmes qui ne savent jamais de quoi il s'agit, à moins qu'on ne parle d'amour. Les pièces ne valent pas grand'chose, mais je n'en connais pas de bonne depuis *Racine*; et avant lui il n'y a qu'une quinzaine de belles scènes, tout au plus; mais je ne veux pas ici faire une dissertation.

Mon jeune homme m'occupe beaucoup. Si je puis parvenir seulement à écarter un témoin imbécille et très-dangereux, je suis sûr qu'il gagnera son procès tout d'une voix. Il faudrait un avocat au conseil bien philosophe, bien généreux, bien discret, qui prît la chose à cœur, et qui signât une requête au garde

des

des ſceaux, pour obtenir la liberté de ſe mettre en priſon, et de ſe faire pendre, ſi le cas y échoit. Ces lettres du ſceau, après les cinq ans de contumace, ne ſe refuſent jamais. Laiſſons paſſer les fadeurs du jour de l'an et le tumulte du carnaval, après quoi nous verrons à qui appartiendra la tête de cet officier. Son maître commence à prendre la choſe fort à cœur, mais non pas ſi chaudement que moi. Je regarde ſon procès comme la choſe la plus importante, et qui peut avoir les ſuites les plus heureuſes; mais il faut que d'*Ornoi* m'aide. Ce ſera à lui de diſpoſer les choſes de façon que rien ne traîne, et que ce ne ſoit qu'une affaire de forme. Je vais travailler de mon côté à écarter ce ſot témoin, ſeul obſtacle qui m'embarraſſe; ſi je ne réuſſis pas dans cette entrepriſe très-ſérieuſe, je parviendrai du moins à procurer quelque fortune à cet officier auprès de ſon maître. Les *Frérons* et les *Sabotiers* ne m'empêcheront pas de faire du bien tant que je vivrai. 1774.

Adieu, mon cher ange; amuſez-vous, ſecouez-vous, occupez-vous, aimez toujours un peu le plus vieux, ſans contredit, de tous vos ſerviteurs, qui vous aimera tendrement tant qu'il aura un ſouffle de vie.

1774.

LETTRE CXXV.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

31 de décembre.

Je passe, Madame, des noëls (*) aux jérémiades; c'est le sort de la plupart des hommes, et tel a toujours été le mien.

C'est l'affaire dont vous avez parlé à madame la duchesse de *la Rochefoucauld*, qui occupe actuellement ma vieille tête et mon jeune cœur. Il est difficile d'en venir à bout, quand on est dans son lit au milieu des neiges, à cent lieues des endroits où l'on devrait être.

Je suis déchiré en ayant continuellement sous mes yeux un jeune homme plein de sagesse et de talens, condamné à une multitude de supplices tels qu'on ne les inflige pas aux parricides, le tout pour avoir chanté dans son enfance une chanson du Pont-neuf.

Quand je songe que cette abominable aventure, pire mille fois que celle des *Calas*, n'a été que l'effet d'une tracasserie entre madame

(*) Voyez dans les Lettres en vers et en prose, les noëls pour madame de *Choiseul*.

de *B*.... abbesse dans Abbeville, et un cuistre de juge subalterne, j'ai assurément raison d'être *Jérémie*. Il me semble que la retraite rend les passions plus vives et plus profondes. La vie de Paris éparpille toutes les idées ; on oublie tout, on s'amuse un moment de tout dans cette grande lanterne magique, où toutes les figures passent rapidement comme des ombres ; mais dans la solitude, on s'acharne sur ses sentimens. 1774.

Savez-vous bien que *Pythagore*, qui n'était pas un sot, et qui a mis toute sa philosophie en logogryphes, dit dans un de ses préceptes : *Ne mangez pas votre cœur*. C'est un grand mot : pour moi, je voudrais manger le cœur des assassins juridiques du chevalier de *la Barre* ; mais j'adore le cœur de madame la duchesse de *la Rochefoucauld* : je ne l'appelle point madame d'*Enville*. Ce nom de *la Rochefoucauld* m'est cher depuis qu'un de ses ancêtres fut égorgé à la Saint-Barthelemi ; à cette Saint-Barthelemi, Madame, après laquelle *Catherine de Médicis* donna un beau bal à toute la cour.

Je ne sais ce que c'est que la brochure de 63 pages ; sur quoi roule-t-elle ? il faut qu'elle soit bien bonne, puisque vous dites que vous consentiriez à en être soupçonnée.

Il n'y a pas d'apparence que j'aille à Paris au printemps. Songez-vous bien qu'il y a

1774. quatre grands mois d'ici à la fin d'avril? Je ne compte plus que sur quelques heures. Si vous aviez des yeux, vous ririez bien de ma figure de quatre-vingts et un ans; elle n'est assurément ni transportable ni montrable.

Je vous aime de tout mon cœur: mais à quoi cela sert-il? Prenez, je vous en prie, le peu d'ame qui me reste, et quand vous l'aurez mise à vos pieds, ayez la bonté de la mettre aux pieds de l'ame de madame la duchesse de *la Rochefoucauld*. J'ai eu l'honneur de voir quelquefois son fils; il m'a paru digne de son nom. *V.*

LETTRE CXXVI.

A M. DE CHABANON.

Le 31 de décembre.

Bonsoir, mon bon ami, mon frère en Apollon;
Vous savez si mon cœur vous estime et vous aime.

Je vous parodie mal, mon frère; mais je vous dis bonsoir, parce qu'en effet je me sens sur la fin de la journée de la vie. Je vous remercie du petit élixir que vous m'avez envoyé; il me ranime un peu, mais ce n'est que pour un moment, et je vais retomber

J'ai paſſé des jours charmans avec vous ; j'avais eſpéré qu'au printemps je pourrais avoir le 1774.
bonheur de vous revoir encore ; je me flattais trop. Tout m'avertit que les hôtels garnis de Paris ſont pour moi des châteaux en Eſpagne. J'ai travaillé juſqu'à mes derniers jours ; cela m'a valu des ennemis, mais auſſi cela m'a valu votre amitié, ainſi je n'ai point à me plaindre. Vous êtes occupé à conſoler M. d'*Argental* de ſes pertes ; je le tiens moins à plaindre, puiſqu'il a un ami tel que vous. Buvez tous deux à ma ſanté, portez-vous bien, amuſez-vous avec la poëſie et la muſique. Soyez auſſi heureux que la pauvre eſpèce humaine le comporte. Mes complimens à meſſieurs vos frères. Madame *Denis* vous fait les ſiens. Je vous donne ma bénédiction le plus tendrement du monde.

1775. LETTRE CXXVII.

A M. CHRISTIN, *avocat à Saint-Claude.*

Le 9 de janvier.

Celui qui a l'impertinence de vivre encore dans Ferney, accablé de maladies; celui qui ne cessera jamais de vous aimer tant qu'il respirera; celui qui s'intéresse plus que jamais aux esclaves que vous allez rendre libres; celui qui espère faire encore ses pâques une fois avec vous avant de mourir, vous embrasse très-tendrement, mon cher ami, vous et toute votre famille.

Vous savez, sans doute, que quelqu'un ayant dit devant le roi que M. *Turgot* n'allait jamais à la messe, M. de *Maurepas* a répliqué qu'en récompense M. l'abbé *Terrai* y allait tous les jours. *V.*

LETTRE CXXVIII.

1775.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de janvier.

MON cher ange, je ſens la grandeur de vos pertes, et je ſens auſſi que, dans mon miſérable état, je ne puis être au nombre de ceux qui, par leur préſence, par leur aſſiduité et par leur zèle, ſont à portée de verſer quelque conſolation dans votre belle ame. Il eſt certain que, ſi je puis avoir au printemps un peu de force, et ſi je ſuis ſûr d'être entièrement ignoré, je viendrai me jeter entre vos bras. Ne pourriez-vous point trouver quelque façon de me mettre à portée de venir vivre quelque temps pour vous ſeul, avant que je meure? Si, par exemple, M. le duc de *Praſlin* allait à Praſlin au printemps, ſi vous y alliez paſſer une quinzaine de jours, s'il voulait avoir la bonté de me donner une chambre bien chaude dans ce château que j'ai habité ſi long-temps, je viendrais vous y trouver et jouir de vos bontés et des ſiennes, ſans être tenté d'entrer dans Paris. J'abandonnerais volontiers pour vous ma colonie qui demande mes ſoins continuels du ſoir au matin. Vous feriez ma conſolation beaucoup plus que je ne ferais la

1775. vôtre ; car vous avez perdu la plupart de vos amis, et j'ai perdu les trois quarts de moi-même.

Si je ne puis vous apporter mon douloureux et triſte individu, accablé par la vieilleſſe, et n'ayant que la mort en perſpective, je vous enverrai du moins trois ou quatre petits enfans que j'ai faits en dernier lieu pour vous amuſer. J'ai grand'peur qu'ils ne me ſurvivent pas ; mais, en y travaillant, je vous avais toujours devant les yeux. Je me diſais toujours : Cela pourra-t-il plaire à M. d'*Argental* ? Il faut ſavoir à préſent comment je pourrai vous faire tenir cette petite famille. N'avez-vous point, vous et M. de *Thibouville*, quelque ami contre-ſignant ? pourrais-je envoyer trois exemplaires à M. le duc de *Praſlin* ? j'attends ſur cela vos ordres. Vous autres gens de Paris, vous n'êtes nullement exacts en correſpondance. Par exemple, M. de *Thivouville* m'avait écrit qu'il avait envoyé chez le banquier *Tourton* pour une chaîne de montre, et il ſe trouve aujourd'hui que c'eſt chez le banquier *Germani*. Pourvu qu'on ſorte de chez ſoi à l'heure des ſpectacles, il ſemble que toutes les affaires du monde ſoient faites.

Je demande pardon à M. de *Thibouville* de cette obſervation.

Ce qui regarde mon jeune pruſſien eſt plus

férieux. Le roi de Pruffe commence à fentir tout fon mérite ; et, en effet, les progrès que cet officier a faits chez moi dans l'art du génie et du deffin font étonnans. J'ai fenti tous les inconvéniens de purger fa contumace. J'ai prié, il y a long-temps, M. d'*Ornoi* d'abandonner la lecture de l'énorme fatras qu'il a entre les mains. Il faudrait commencer par prouver démonftrativement que ce procès abominable n'a été entamé que par une cabale contre madame de *Brou*, abbeffe de Villancourt ; il faudrait prouver que des témoins ont été fubornés : un tel procès durerait quatre ou cinq ans, épuiferait les bourfes des plaideurs et la patience des juges, et je mourrais de décrépitude avant qu'on obtînt quelque arrêt qui mît au moins les chofes en règle. 1775.

La révifion des *Calas* a duré trois années ; celle des *Sirven* en a duré fept, et je ferai mort probablement dans fix mois.

Nous nous bornons pour le préfent à demander un fauf-conduit pour une année. J'envoie le modèle du fauf-conduit à madame la ducheffe d'*Enville* et à monfieur l'ambaffadeur de Pruffe ; ce modèle doit être préfenté et réformé. C'eft, ce me femble, M. le comte de *Vergennes* qui doit le figner, puifqu'il eft adreffé à un étranger qui eft réputé être actuellement de fervice à Véfel. J'ai joint à ce modèle

1775. réformable de ſauf-conduit, un petit bout de requête auſſi réformable. On pourra mettre aiſément le tout, dans la forme uſitée, au bureau des affaires étrangères.

Je vous ſupplie donc, mon très-cher ange, de voir ces papiers chez madame la ducheſſe d'*Enville*, et de nous aider de vos conſeils et de vos bons offices. Il me ſemble que ce ſauf-conduit, motivé par le deſſein apparent de venir purger ſa contumace, ne peut être refuſé, et que c'eſt preſque une choſe de droit. Je me flatte que M. le comte de *Maurepas*, perſuadé par les juſtes raiſons de madame la ducheſſe d'*Enville*, engagera M. le comte de *Vergennes* à donner le ſauf-conduit le plus favorable. Ce jeune homme aſſurément mérite mieux que cette petite grâce; mais enfin c'eſt toujours beaucoup ſi nous l'obtenons. Nous aurons du moins après cela le temps de préſenter une requête au roi, qui pourra couvrir les juges et les témoins d'un opprobre éternel, ſi cette requête eſt aſſez intéreſſante et aſſez bien faite pour aller à la poſtérité, et pour effrayer les fanatiques à venir.

Cette affaire, mon cher ange, eſt après vous ma grande paſſion. C'eſt en me dévouant pour venger l'innocence que je veux finir ma carrière. Daignez m'aider dans le dernier de mes travaux. *V.*

LETTRE CXXIX.

1775.

A M. DIONIS DU SEJOUR,

De l'académie des ſciences, qui lui avait envoyé ſon Eſſai ſur les comètes.

A Ferney, le 18 de janvier.

MONSIEUR,

Je vous remercie, avec beaucoup de ſenſibilité et un peu de honte, de l'utile et beau préſent que vous daignez me faire. Je reſſemble aſſez à ce vieux animal de baſſe-cour à qui on donna un diamant; la pauvre bête répondit qu'il ne lui fallait qu'un grain de millet.

Autrefois, Monſieur, j'aurais pu ſuivre vos calculs; mais à quatre-vingts et un ans, accablé de maladies, je ne puis guère m'en tenir qu'à vos réſultats. Je les trouve ſi probables que je ne compte pas après vous. Je ſuis très-perſuadé qu'aucune comète ne peut prendre aucune planète en flanc. Vous décidez un grand procès; vous donnez un arrêt par lequel le genre-humain conſervera long-temps ſon héritage; reſte à ſavoir ſi l'héritage en vaut la peine.

Je ne crois pas, non plus, que nous acquérions jamais un nouveau ſatellite qui ſerait,

1775. ce me ſemble, un domeſtique fort importun, et qui troublerait furieuſement les ſervices que nous rend celui que nous avons depuis ſi long-temps.

Pour les Arcadiens qui ſe croyaient plus anciens que la lune, il me ſemble qu'ils reſſemblaient à ces rois d'Orient qui s'intitulaient *couſins du ſoleil.* Je veux croire que ces meſſieurs d'Arcadie avaient inventé la muſique, *ſoli cantare periti Arcades*; mais ces bonnes gens n'apprirent que fort tard à manger du gland, et il eſt dit qu'ils ſe nourrirent d'herbe pendant des ſiècles.

Vous en ſavez, *Newton* et vous, un peu plus que ces Arcades et que toute l'antiquité enſemble.

Je ſouhaite que *Newton* ait raiſon, quand il ſoupçonne qu'il y a des comètes qui tombent dans le ſoleil pour le nourrir, comme on jette des buches dans un feu qui pourrait s'éteindre. *Newton* croyait aux cauſes finales, j'oſe y croire comme lui; car enfin la lumière ſert à nos yeux, et nos yeux ſemblent faits pour elle. Toute la nature n'eſt que mathématique. Vous la voyez toute entière avec les yeux de l'eſprit, et moi qui ai perdu les miens; je m'en rapporte entièrement à vous.

J'ai l'honneur d'être avec l'eſtime que je vous dois, et avec une reſpectueuſe reconnaiſſance, Monſieur, votre, &c.

LETTRE CXXX. 1775.

A M. DE LA CROIX, *avocat,*

Qui lui avait envoyé plusieurs de ses mémoires.

A Ferney, 21 de janvier.

Il semble, Monsieur, qu'en adoucissant les maux de ma vieillesse, et en consolant ma solitude par la lecture de vos agréables ouvrages, vous ayez voulu me priver du plaisir de vous en remercier. Vous ne m'avez point donné votre adresse. Il y a plusieurs personnes à Paris qui portent votre nom, quoiqu'il n'y ait que vous qui le rendiez célèbre.

Je hasarde mes remercîmens chez votre libraire. Il a imprimé peu de mémoires aussi bien faits. Ceux pour la Rosière sont les premiers, je crois, qui aient introduit les grâces dans l'éloquence du barreau. Celui de *Delpech* me semble disputer les probabilités avec beaucoup de vraisemblance; car les hommes ne peuvent juger que par les probabilités. La certitude n'est guère faite pour eux; et voilà pourquoi j'ai toujours pensé que notre code criminel est aussi absurde que barbare. Il n'y a guère de tribunal en France qui n'ait

1775. rendu des jugemens affreux et iniques, pour avoir mal raisonné, plutôt que pour avoir eu l'intention de condamner l'innocence.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime et la reconnaissance que je vous dois, Monsieur, votre, &c. *Voltaire.*

LETTRE CXXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de janvier.

MON cher ange, quand vous m'aurez donné une adresse, je vous enverrai quelque chose pour vous amuser ou pour vous ennuyer. En attendant, voici le projet de la petite pancarte que nous demandons à M. de *Vergennes*. Nous ne voulons aucune autre grâce pour le présent. Nous vous supplions avec la plus vive instance de nous appuyer auprès de madame la duchesse d'*Enville*. Dites-lui, je vous en conjure, que nous n'aurions voulu implorer que ses bontés. Nous n'attendons rien que de la générosité de son cœur; mais nous n'avons pu nous empêcher de donner part de nos demandes au ministre du roi de Prusse, parce qu'il a un ordre exprès du roi son maître de solliciter en faveur de notre infortuné jeune homme. Mais

c'eſt ſur madame d'*Enville* que nous fondons toutes nos eſpérances ; et c'eſt vous, mon cher ange, qui nous avez ouvert cette voie du ſalut. Conſommez votre ouvrage ; tâchez de nous faire avoir un ſauf-conduit bien honorable, et qui ne ſoit pas dans la forme commune. Puiſſé-je vous amener mon très-eſtimable infortuné qui eſt, ſans doute actuellement à Véſel, comme St *François-Xavier* était en deux lieux à la fois, et comme cela eſt très-commun parmi nous ! Après cela nous verrons à loiſir s'il eſt permis à un juge de village de ſolliciter pendant trois mois de faux témoignages pour perdre de jeunes gens de ſeize à dix-ſept ans, parce qu'ils étaient parens de madame de *Brou*, abbeſſe de Villancourt, et que cette abbeſſe n'avait pas voulu donner une penſionnaire de ſon couvent, très-riche, au fils de ce vilain juge, en mariage. 1775.

Nous verrons s'il eſt permis à ce déteſtable juge de choiſir pour aſſeſſeur un marchand de bois reconnu pour fripon, condamné comme tel par des ſentences des conſuls, qui a été autrefois procureur, et qui n'a jamais été gradué.

Nous verrons s'il eſt loyal à trois miſérables de cette eſpèce, de faire à trois enfans un procès criminel de ſix mille pages, et de finir par donner la queſtion ordinaire et extraordi-

1775. naire à ces enfans, par leur arracher la langue avec des tenailles, par leur couper le poing sur un poteau, par les jeter tout vivans dans un bûcher composé de deux voies de bois de compte et de deux voies de fagots à doubles liens.

Nous verrons si *Pasquier*, petit-fils d'un crieur du châtelet, s'est immortalisé en rapportant au parlement ce procès de six mille pages, pendant que le premier président dormait.

Nous verrons si le *bien jugé*, qui n'a passé que de deux voix, n'est pas le plus infernalement mal jugé.

Nous aurons, je l'espère, des preuves évidentes de tout ce que je vous dis, et nous les mettrons sous les yeux du roi et de l'Europe entière; mais commençons par notre sauf-conduit. Je ne puis rien, je ne veux rien, j'abandonne tout sans ce préalable; je veux finir par-là ma carrière. Ne croyez, ne consultez aucun bavard d'avocat, qui vous cite *Papon* et *Loysel*, comme si *Papon* et *Loysel* avaient été des rois législateurs. Ne consultez, mon cher ange, que votre raison et votre cœur.

Dites, je vous en conjure, à M. de *Condorcet* tout ce qui est dans ma lettre.

C'est pour le coup que je me mets à l'ombre de vos ailes, et que j'y veux mourir.

LETTRE

LETTRE CXXXII.

1775.

A M. LE CHEVALIER DE FLORIAN.

A Ferney, 22 de janvier.

Le vieux malade de Ferney remercie bien fensiblement M. de *Florianet*, il l'embraffe de tout fon cœur; il lui écrit fur ce petit papier imperceptible pour épargner à un jeune officier, très-médiocrement payé, un port de lettre confidérable.

M. de *Florianet* a eu bien des tantes, mais il n'en a point eu de plus aimable que celle d'aujourd'hui. Il verra, quand il fera à Ferney, une fœur de fa nouvelle tante, âgée d'environ feize ans, et qui ferait très-digne de commettre un incefte avec M. de *Florianet*, fi elle n'était pas retenue par fon extrême pudeur. Il eft vrai que cette pudibonde demoifelle va rarement à la meffe, parce qu'elle s'y ennuie, et qu'elle n'entend pas encore le latin; mais vous la corrigerez, et vous pourriez bien abandonner pour elle mademoifelle *Dupuits* qui vous aimait fi tendrement et fi violemment. Le nez de mademoifelle *Dupuits* ne fe réforme point encore, mais fes doigts acquièrent une foupleffe merveilleufe au clavecin.

1775. Voilà tout ce que je puis vous mander de votre famille, dont j'ai l'honneur d'être un peu par ricochet. Je vous donne ma bénédiction *in quantum possum et in quantum indiges.* V.

LETTRE CXXXIII.

A M. LE BARON DE CONSTANT DE REBECQUE.

25 de janvier.

Le moribond de quatre-vingts et un ans est dans son lit, Monsieur, tout comme vous l'avez vu; mais avant de mourir, il vous enverra ce Don Pèdre qui est d'un jeune homme: vous vous en apercevrez bien à son style qui n'est pas encore formé.

J'ai eu le bonheur de voir au chevet de mon lit monsieur votre fils. Il me paraît plus formé que l'auteur de Don Pèdre; il est très-aimable et digne de vous.

Je vous remercie infiniment des deux jeunes gens condamnés à rendre un crucifix de grand chemin pour en avoir brisé un autre; rien n'est plus juste. Vous me donnez envie de connaître M. le bailli de Rue (*). On y va un

(*) M. d'*Alt*.

peu plus vertement chez les Velches ; on inflige la peine des parricides. C'est une autre espèce de justice qui est toute divine : car un crucifix de bois étant DIEU, et DIEU étant notre père, il est clair que celui qui a cassé la tête au crucifix, a cassé la tête à son père ; donc le supplice des parricides lui est dû très-légitimement.

1775.

Je mourrai en admirant cette jurisprudence, mais en vous aimant.

LETTRE CXXXIV.

A MADAME DE SAUVIGNI.

A Ferney, 25 de janvier.

VOUS ne sauriez croire, Madame, quel plaisir vous m'avez fait, en voulant bien m'envoyer le mémoire de M. *Gerbier*. Je m'intéresse à sa gloire, et je ne vois pas comment on pourrait l'attaquer après la lecture d'un tel écrit. Il est sage et vigoureux ; il ne court point après l'esprit, il ne court qu'après la vérité ; il la saisit avec la vraie éloquence qui n'est pas celle des jeux de mots. J'ai été fort aise de ne point trouver là le verbiage éternel du barreau. La

1775. plupart des avocats parlent toujours comme l'*Intimé*.

Je viens de recevoir, Madame, une lettre de M. le maréchal de *Richelieu* ; il n'eſt pas homme à verbiage. Il a la bonté de me promettre les petits payemens que ma ſituation très-embarraſſante me forçait de lui demander. Je me trouvais tellement preſſé, que j'avais oſé vous importuner de mes miſérables affaires ; j'en ſuis bien honteux : mais je me voyais noyé, et je m'adreſſais à Ste *Geneviève*. Je ſuis actuellement dans mon lit, pendant que M. et madame de *Florian* dînent chez votre ami M. *Tronchin*.

Madame de *Florian* eſt plus aimable que jamais. Elle ſoutient ſon état avec eſprit, avec dignité et avec grâces. *Cabanis* la dirige ; il eſt au fait des maladies des dames plus que perſonne. Elle s'eſt accoutumée à notre ſolitude philoſophique et à notre vilain climat ; rien n'a paru la dégoûter : cela eſt d'un bien bon eſprit. On voit bien par qui elle a été élevée. Elle a une ſœur de quinze à ſeize ans, dont je voudrais bien être le précepteur ; mais elle n'en a pas beſoin, et on n'élève pas les filles quand on a quatre-vingts et un ans.

J'ai vu la comédie italienne du conclave. Il n'y a ni gaieté ni eſprit ; mais c'eſt toujours

beaucoup qu'on se moque du conclave à Rome. 1776.

Agréez toujours, Madame, le tendre respect du vieux malade de Ferney. *V.*

LETTRE CXXXV.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 25 de janvier.

PARDON, Madame, pour *Gluck* ou pour le chevalier *Gluck*. Je croyais vous avoir mandé qu'une dame qui est assez belle, et qui a une voix approchante de celle de mademoiselle *le Maure*, m'avait chanté un récitatif mesuré de ce réformateur, et qu'elle m'avait fait un très-grand plaisir, quoique je sois aussi sourd qu'aveugle quand les neiges viennent blanchir les Alpes et le mont Jura.

Je vous demande pardon d'avoir eu du plaisir, et d'en avoir eu par un *Gluck*. Il se peut que j'aye eu tort; il se peut aussi que les autres morceaux de ce *Gluck* ne soient pas de la même beauté. De plus, je sens bien qu'il entre un peu de fantaisie dans ce qu'on appelle

goût en fait de musique. J'aime encore les
1775. beaux morceaux de *Lulli*, malgré tous les *Glucks* du monde.

Mais venons, je vous en prie, à l'affaire que vous voulez bien protéger. Je me suis mis aux pieds de madame la duchesse d'*Enville*; je ne compte que sur elle; je n'aurai d'obligation qu'à elle. Nous demandons un sauf-conduit, et rien autre chose; mais comme ces sauf-conduits se donnent par M. de *Vergennes* aux affaires étrangères, il a fallu absolument commencer par avoir un congé du roi de Prusse, et en donner part à son ambassadeur, d'autant plus que le roi de Prusse lui-même a recommandé vivement mon jeune homme à ce ministre.

Nous attendons de la protection de madame la duchesse d'*Enville* que nous obtiendrons, en termes honorables, ce sauf-conduit si nécessaire; le temps fera le reste. Ce sera peut-être une chose aussi curieuse qu'affreuse de voir comment un petit juge de province, voulant perdre madame de *Brou* abbesse de Villancourt, suborna des faux témoins, et nomma pour juger avec lui un procureur devenu marchand de bois et de vin, condamné aux consuls pour des friponneries.

C'est ce cabaretier qui condamna, lui troisième, deux enfans innocens au supplice des

parricides. On ne le croirait pas : vous ne m'en croirez pas vous-même, en vous fesant lire ma lettre ; cependant rien n'est plus vrai. 1775.

Cette étrange sentence fut confirmée au parlement de Paris, à la pluralité des voix. Il y avait six mille pages de procédures à lire : il fallait ce jour-là écrire aux *classes*, et minuter des remontrances. On ne peut pas songer à tout. On se dépêcha de dire que le marchand de bois avait *bien jugé;* et ces deux mots suffirent pour briser les os de ces deux enfans, pour leur arracher la langue avec des tenailles, pour leur couper la main droite, pour jeter leur corps tout vivant dans un feu composé de deux voies de bois et de deux charrettes de fagots. L'un subit ce martyre en personne, l'autre en effigie : mais le temps vient où le sang innocent crie vengeance.

Cet exécrable assassinat est plus horrible que celui des *Calas:* car les juges des *Calas* s'étaient trompés sur les apparences, et avaient été coupables de bonne foi ; mais ceux d'Abbeville ne se trompèrent pas ; ils virent leur crime et ils le commirent. Je crois vous avoir déjà dit, Madame, à peu-près ce que je vous dis aujourd'hui ; mais je suis si plein que je répète.

Mon grand malheur est que je désespère de vivre assez long-temps pour venir à bout de mon entreprise ; mais je l'aurai du moins mise

1775. en bon train. Les parties intéressées achèveront ce que j'ai commencé.

Pour écarter l'horreur de ces idées, je vous demande comment je pourrais m'y prendre pour vous faire tenir un chiffon qui vous ennuiera peut-être. Il est dédié à un homme que vous n'aimez point, à ce qu'on dit ; c'est M. d'*Alembert* : mais vous pardonnerez sans doute à un académicien qui dédie un ouvrage à l'académie sous le nom de son secrétaire. Si vous ne l'aimez pas, vous l'estimez, et il vous le rend au centuple.

Moi je vous estime et je vous aime de toutes les forces de ce qu'on appelle mon ame. *V.*

LETTRE

LETTRE CXXXVI.

1775.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 25 de janvier.

Pardonnez-moi, je vous en supplie, de vous avoir importuné si indiscrétement; mais, en vérité, Monseigneur, pouvais-je imaginer que les préliminaires de cette maudite affaire avec madame de *Saint-Vincent* vous coûteraient quarante mille livres ? La justice, dit-on, devait se rendre gratis avant la renaissance des anciens parlemens. Quel gratis que quarante mille francs d'entrée de jeu, et cela parce que l'on a voulu vous voler !

Ce n'était qu'à la dernière extrémité que j'avais recours à vos bontés, ayant mis presque tout mon bien sur M. le duc de *Virtemberg*, sur M. le duc de *Bouillon* et sur le roi, et n'étant payé de personne; ayant eu l'impertinence de bâtir une espèce de jolie petite ville; et étant accablé par les demandes continuelles de trente manufacturiers qu'il faut soutenir. Ma tête, qui n'est pas plus grosse que rien, ne pouvait porter tous ces fardeaux, et j'étais au désespoir, lequel désespoir était encore augmenté par la mort du notaire *Laleu*

1775. qui, par quelques avances, m'empêchait de me jeter par la fenêtre.

J'ai bien mal pris mon temps auprès de vous, je l'avoue; mais votre indulgence me raſſure.

Je vois bien de la fermentation à Paris, malgré la muſique de *Gluck*, et malgré les comédies que donne *Henri IV* au théâtre français, au théâtre italien et aux marionnettes. Vous êtes accoutumé depuis long-temps aux changemens de ſcènes : mais la véritable gloire, les grands ſervices rendus, et un peu de philoſophie, ſont une bonne égide contre tous les coups de la fortune. Vous êtes actuellement comme les évêques qui ſe diſpenſent de la réſidence pour venir plaider à Paris. Je ſuis perſuadé que, ſi au lieu de dépenſer quarante mille francs, et peut-être quatre-vingts mille, pour faire condamner une catin friponne, vous lui aviez donné dix mille francs d'aumône, elle vous aurait demandé pardon à genoux et par écrit; mais il n'eſt plus temps, il faut pourſuivre cette déteſtable affaire qui vous coûtera plus qu'elle ne vaut.

J'aime mieux les canons de Fontenoi, les fourches de Cloſter-Seven, Minorque et Gènes; ce ſont-là vos vrais billets au porteur.

Si vous aviez le temps de vous amuſer ou de vous ennuyer, je pourrais bien vous

envoyer quelque chose dans peu de jours ; ce serait la lie de mon vin. Il vous paraîtrait peut-être plat ou aigre ; et d'ailleurs je tremble toujours de prendre mal mon temps. 1775.

Agréez, je vous en conjure, mon très-tendre respect, en quelque temps que ce puisse être. *V.*

LETTRE CXXXVII.

A MADAME LA DUCHESSE D'ENVILLE.

Janvier.

MADAME,

Je me jette à vos pieds cette fois-ci bien sérieusement, et je vous conjure d'achever, par votre protection, de rendre la vie et l'honneur au plus innocent, au plus sage, au plus modeste et plus malheureux gentilhomme de France.

Il ne s'agit plus actuellement d'aucune formalité de loi, ni d'aucune lettre en chancellerie. Il demande au roi un sauf-conduit d'une année, comme vous le verrez par les petits

1775. papiers ci-joints. Il lui faudra en effet une année entière, au moins, pour débrouiller tout le chaos de cette abominable aventure; et le roi son maître voudra bien me le confier encore, supposé que je vive.

Ce n'est point à moi à prévoir s'il cherchera à entrer dans le service de France, ou s'il restera à celui du roi de Prusse. Tout ce que je sais, c'est qu'il est un très-bon officier et un bon ingénieur. Il est supposé résider à Vésel, et il ne peut se montrer en France qu'avec un sauf-conduit. Nous en demandons un qui soit à peu-près suivant le modèle que nous présentons.

Cette petite grâce, qui ne tire à aucune conséquence, dépend entièrement du ministre des affaires étrangères; et je suis bien sûr que ce ministre fera tout ce que M. le comte de *Maurepas* voudra.

Daignez donc, Madame, en parler à M. de *Maurepas* quand vous le verrez. Permettez qu'on mette cette bonne action dans la liste de celles que vous faites tous les jours, quoique cette liste soit un peu longue.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance,

Madame, &c.

LETTRE CXXXVIII. 1775.

A M. LE BARON DE GOLTZ.

Janvier.

MONSIEUR,

Le roi de Prusse continue à honorer de sa protection M. d'*Etallonde*, et nous comptons sur la vôtre. Il ne nous faut actuellement qu'un sauf-conduit à peu-près tel que nous osons en présenter le modèle. Une grâce si légère ne peut se refuser, et M. d'*Etallonde* en a un besoin essentiel pour aller lui-même dans sa ville rechercher les pièces essentielles qui lui manquent. Elles démontreront son innocence et les manœuvres infernales dont on s'est servi pour faire condamner deux jeunes gentils-hommes, pleins de mérite, à des supplices plus horribles que ceux dont on punit les parricides.

Nous avons déjà six mille pages de la procédure, et cela ne suffit pas, à beaucoup près. Vous auriez gagné quatre ou cinq batailles en bien moins de temps que cet exécrable procès n'a été jugé.

Le sauf-conduit dépend de M. le comte de

1775. *Vergennes*. M. le comte de *Maurepas* a trop de grandeur d'ame et trop de bonté pour s'y oppofer. Vous aurez, Monfieur, la fatisfaction d'avoir confervé la vie, l'honneur et la fortune à un jeune gentilhomme digne de fervir fous vous.

J'ai l'honneur d'être avec refpect et reconnaiffance,

Monfieur,

de votre Excellence, &c.

LETTRE CXXXIX.

A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

Janvier.

MONSEIGNEUR,

Je vous conjure, fans préambule, de vous joindre à madame la ducheffe votre mère pour une très-bonne action. Je ne connais pas de meilleur moyen de vous plaire. Vous verrez, par un petit papier que j'ai l'honneur de lui envoyer, qu'il n'eft queftion que de rendre l'honneur, la fortune et la vie, par cinq ou fix mots, à un jeune gentilhomme plein de mérite. La chofe dépend de M. de *Vergennes*

qui ne refusera rien à M. le comte de *Maurepas*, ——
et M. de *Maurepas* vous refusera encore moins. 1775.

Si l'aventure du chevalier de *la Barre* vous a fait frémir d'horreur, la protection que vous et madame la duchesse d'*Enville* donnerez à son ami infortuné nous fera verser de larmes de joie. .

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monseigneur, &c.

LETTRE CXL.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

Premier de février.

C'EST bien vous, Madame, qui êtes ma patronne et ma véritable protectrice. Ma dernière volonté est de me jeter à vos pieds; mais ce ne peut être que de mon lit à la bride de votre cheval; et il y a cent vingt-cinq lieues entre lui et moi.

J'ai l'honneur de vous envoyer, par la voie que vous m'avez indiquée, le dernier radotage de ma vieillesse, et je vous supplie de ne le pas lire; car, vivant ou mourant, je ne veux pas vous ennuyer. Je ne pense plus guère,

1775. mais mes dernières pensées seront pour vous avec la plus respectueuse et la plus tendre reconnaissance.

Le vieux malade et radoteur de Ferney, V.

LETTRE CXLI.

A M. DE LALANDE.

A Ferney, 6 de février.

En tibi norma poli et divæ libramina molis ;
Computus en Jovis, &c.

Voilà, Monsieur, ce que *Halley* disait à *Newton*, et ce que je vous dis.

Je reçus hier le plus beau présent qu'on m'ait jamais fait. J'ai passé tout un jour et presque toute une nuit à lire le premier volume, et j'ai entamé le second.

C'est, je crois, la première fois qu'on a lu tout de suite un livre d'astronomie. Vous avez trouvé le secret de rendre la vérité aussi intéressante qu'un roman.

Je vous demanderais pourtant grâce pour *Alexandre* à qui vous reprochez d'avoir été effrayé d'une éclipse de lune, avant la bataille

d'Arbelles. *Plutarque* ne lui impute pas tant de faiblesse et tant d'ignorance. 1775.

Quinte-Curce dit, au contraire, que l'armée (qui n'était pas composée de philosophes) fut prête à se soulever contre *Alexandre*, *jam pro seditione res erat.* Le roi fit rassurer ses soldats par les mages égyptiens qu'il avait auprès de lui, et marcha aux ennemis immédiatement après l'éclipse.

Comment en effet le disciple d'*Aristote* aurait-il ignoré la cause de ce phénomène si ordinaire, et comment *Alexandre* aurait-il connu la terreur ?

Après avoir demandé grâce pour ce prince, je ne vous la demanderai pas pour les pères de l'Eglise qui ont nié les antipodes ; je ne la demanderai pas pour l'ami *Pluche*, qui va toujours chercher dans la langue hébraïque (qu'il ne savait pas) les raisons des choses qui n'ont jamais existé.

J'aimerai surtout bien mieux me confirmer avec vous dans le systême démontré par *Newton*, que d'attribuer aux anciens, quels qu'ils soient, des connaissances astronomiques dont ils n'ont jamais eu que des soupçons très-vagues.

Enfin, Monsieur, je trouve dans votre livre de quoi m'instruire et me plaire à tout moment. J'ai presque oublié, en le lisant,

1775. tous les maux dont je ſuis accablé. Je ſerai bientôt privé pour jamais de ce grand ſpectacle du ciel qui eſt actuellement couvert de brouillards, du moins dans notre pays. Il fait plus beau ſans doute ſur les bords du Nil et ſur ceux de l'Euphrate, que dans le voiſinage du lac de Genève. Il y a trois mois que je ſuis dans mon lit; et ſans vous je n'aurais renouvelé connaiſſance avec aucune planète.

Vous aviez daigné me promettre que vous honoreriez Ferney d'un obéliſque et d'une méridienne. Je ne crois pas vivre aſſez pour entreprendre cet ouvrage; je me bornerai, cette année, à bâtir des granges de ce que vous appelez pizay (*) (ſi je ne me trompe.)

Si vous aviez un moment à vous, je vous ſupplierais de me dire à qui je dois m'adreſſer pour avoir un bon ouvrier avec lequel je ferais mon marché.

Je vous demande bien pardon de cette importunité.

Je ne ſais pas comment j'oſe vous parler des choſes terreſtres, après tout ce que je viens de lire.

Agréez, je vous prie, Monſieur, la reconnaiſſance et la reſpectueuſe eſtime de votre, &c.

Le vieux malade de Ferney.

(*) Pizay eſt une terre argileuſe, battue entre des planches, et dont on fait des maiſons dans la Breſſe.

Permettez-moi de présenter mes respects à M. et à madame de *Maron*. (*) 1775.

LETTRE CXLII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

27 de février.

J'AI été très-mal, Madame, depuis près d'un mois. Je le suis encore, et je ne sais pas trop comment je suis en vie. Je crois qu'il est arrivé la même chose à Don Pèdre qu'à moi; cependant je vous en envoie une seconde édition, parce que j'apprends dans mon lit qu'il n'y a plus d'exemplaires de la première à Genève. Tout est allé, je crois, à Paris. Vous recevrez probablement l'exemplaire de l'édition nouvelle, par M. d'*Ogni*.

(*) Madame de *Maron*, baronne de Meillonnaz, qui demeure à Bourg-en-Bresse, a fait huit tragédies de quinze à dix-huit cents vers chacune, et deux comédies en vers. M. de *Voltaire*, qui en a vu quelques-unes, leur a donné des applaudissemens. La modestie de l'auteur l'a empêché de les publier, ainsi qu'un grand nombre de lettres que M. de *Voltaire* lui avait adressées, et qu'elle n'a point voulu communiquer par le même motif.

1775. Je vous conſeille de ne vous jamais faire lire de vers ; car outre qu'on en eſt fort las, ils ſont trop difficiles à lire. Vous trouverez mieux votre compte avec de la proſe. Je vous prie même de lire une note qui ſe trouve à la fin de la Tactique dans le même recueil. Elle eſt aſſez intéreſſante pour ceux qui n'aiment pas qu'on égorge le genre-humain pour de l'argent.

Le nombre infini de maladies qui nous tuent, eſt aſſez grand ; et notre vie eſt aſſez courte pour qu'on puiſſe ſe paſſer du fléau de la guerre.

Je finirai bientôt ma carrière au coin de mon feu. Etendez la vôtre, Madame, auſſi loin que vous le pourrez ; jouiſſez de tous les plaiſirs que votre triſte état vous permet. Le mot de plaiſir eſt bien fort, j'aurais dû dire conſolations, et même conſolations paſſagères ; car il n'en reſte rien, lorſqu'au ſortir d'un grand ſouper on ſe trouve avec ſoi-même, et qu'on paſſe la nuit à ſe rappeler en vain ſes premiers beaux jours. Tout eſt vanité, diſait l'autre. Eh ! plût à Dieu que tout ne fût que vanité ! mais la plupart du temps tout eſt ſouffrance. J'en ſuis bien fâché, mais rien n'eſt plus vrai.

Ma lettre eſt un peu de *Jérémie* ; j'aimerais mieux être *Anacréon*. Je vous prie de me par-

donner mes lamentations, et de croire que le bon homme *Jérémie*, au milieu de ses montagnes, vous est aussi tendrement attaché que s'il avait le bonheur de vous voir tous les jours. 1775.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 de mars.

PARDON, mon cher ange; ce n'est pas ma faute si j'ai tâté un peu de l'agonie aux approches de l'équinoxe, selon ma louable coutume. J'ai été bien sot quand j'ai cru être au moment où je ne vous reverrais plus. Je ne veux pas perdre l'espérance qui est toujours au fond de ma boîte de *Pandore*.

J'avais fait relier une nouvelle édition de Don Pèdre et compagnie pour M. de *Thivouville*, je ne sais plus comment faire pour la lui envoyer. Il y a long-temps qu'elle est toute prête. Est-il possible qu'il n'ait pas un contre-seing de quelque intendant des postes à son service? ces pauvres Parisiens ne s'avisent jamais de rien. Je prends le parti de la lui

1775. envoyer par la diligence de Lyon, empaillée comme un pâté.

Le Kain a mandé qu'il avait une vieille Eryphile de moi; c'eſt une eſquiſſe aſſez mauvaiſe de la Sémiramis. Il ſerait ridicule que ce croquis parût, et il n'eſt pas moins à craindre qu'il ne paraiſſe.

Je me flatte que mon cher ange me ſauvera de cette petite honte.

Il faut que je vous conte que j'avais envoyé un vaiſſeau dans l'Inde, avec quelques aſſociés; le tonnerre eſt tombé ſur notre vaiſſeau et a tout fracaſſé. J'ai, Dieu merci, un anti-tonnerre à Ferney dans mon jardin. Vous ſavez que cela s'appelle un conducteur; avec cette précaution on n'a rien à craindre ſur terre. C'en ſerait trop d'avoir à la fois affaire au tonnerre ſur la mer des Indes et dans mon parterre: les dévots ſe moqueraient trop de moi.

Je conſeille à *Beaumarchais* de faire jouer ſes factums, ſi ſon Barbier ne réuſſit pas.

Adieu, mon cher ange; je n'en peux plus; permettez que je vous embraſſe bien tendrement avec le peu de force qui me reſte. *V.*

LETTRE CXLIV. 1775.

A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX.

10 de mars.

J'APPRENDS, Monſieur, que vous faites à M. de *Châteaubrun* l'honneur de lui ſuccéder. S'il ne s'était pas preſſé de vous céder ſa place, je vous aurais demandé la préférence. J'ai été ſi malade, depuis près de deux mois, que j'ai cru que je le gagnerais de vîteſſe, et alors je me ſerais recommandé à vos bontés. L'académie me devient plus chère que jamais.

Je ne ſais ſi vous avez reçu, Monſieur, une petite édition de cette eſquiſſe de Don Pèdre, qu'un génevois devait mettre de ma part à vos pieds. S'il ne vous l'a pas remiſe, voudriez-vous avoir la bonté de me dire comment je pourrais m'y prendre pour vous rendre cet hommage que mon état très-douloureux m'empêche de vous préſenter moi-même ? Pardonnez à ma terre épuiſée ſi elle ne porte pas de meilleurs fruits. Rien ne ferait plus propre à me rajeunir que de venir vous faire ma cour, de vous entendre à votre réception, et de partager l'honneur que vous nous faites.

S'il eſt vrai que la *Raiſon* ait paſſé par Paris,

1775. dans ses petits voyages, elle doit y rester pour vivre avec l'auteur de *la Félicité publique*. Ce n'est pas une médiocre consolation pour moi de voir mon opinion sur cet ouvrage si bien confirmée. M. de *Malesherbes* a dit que ce livre était digne de votre grand-père; et moi j'ai l'insolence de vous dire que votre grand-père, tout votre grand-père qu'il est, en était incapable, malgré son génie et son éloquence. Je pensai ainsi, lorsque j'ignorais que la *Félicité* venait de vous. Je n'ai jamais changé d'avis, et certainement je n'en changerai pas.

La *Raison* et la *Vérité* sa fille se recommandent à vos bontés, et moi chétif qui voudrais bien être de la famille, je me mets à vos pieds.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE

LETTRE CXLV.

1775.

A M. BOURGELAT.

A Ferney, 18 de mars.

Mes maladies continuelles, Monfieur, m'ont empêché de vous remercier plutôt du mémoire utile et digne de vous, que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Il y a quatre-vingts et un ans que je fouffre et que je vois tout fouffrir et mourir autour de moi. Tout faible que je fuis, l'agriculture eft toujours mon occupation. J'étais étonné qu'avant vous les bêtes à cornes ne fuffent que du reffort des bouchers, et que les chevaux n'euffent pour leurs *Hippocrates*, que des maréchaux ferrans. Les vrais fecours manquent dans les pays les plus policés. Vous avez feul mis fin à cet opprobre fi pernicieux.

Les animaux, nos confrères, méritaient un peu plus de foin, furtout depuis que le Seigneur fit un pacte avec eux, immédiatement après le déluge. Nous les traitons, malgré ce pacte, avec prefque autant d'inhumanité que les Ruffes, les Polonais et les moines de Franche-Comté traitent leurs payfans, et que les commis des fermes traitent ceux qui vont

1775. acheter une poignée de ſel ailleurs que chez eux.

Je voudrais qu'on cherchât des préſervatifs contre les maladies contagieuſes de nos beſtiaux, dans le temps qu'ils ſont en bonne ſanté, afin de les eſſayer quand ils ſont malades. On pourrait alors, ſur une centaine de bœufs attaqués, éprouver une douzaine de remèdes différens, et on pourrait raiſonnablement eſpérer que de ces remèdes il y en aurait quelques-uns qui réuſſiraient.

Il y a, dans le moment préſent, une maladie contagieuſe en Savoie, à une lieue de chez moi. Mon préſervatif eſt de n'avoir aucune communication avec les peſtiférés, de tenir mes bœufs dans la plus grande propreté, dans de vaſtes écuries bien aérées, et de leur donner des nourritures ſaines.

La dureté du climat que j'habite entre quarante lieues de montagnes glacées d'un côté, et le mont Jura de l'autre, m'a obligé de prendre pour moi-même des précautions qu'on n'a point en Sibérie. Je me prive de la communication avec l'air extérieur, pendant ſix mois de l'année. Je brûle des parfums dans ma maiſon et dans mes écuries; je me fais un climat particulier, et c'eſt par-là que je ſuis parvenu à une aſſez grande vieilleſſe, malgré le tempérament le plus faible et les aſſauts réitérés de la nature.

Le grand malheur des payſans eſt d'être imbécilles, et un autre malheur eſt d'être trop négligés : on ne ſonge à eux que quand la peſte les dévaſte, eux et leurs troupeaux; mais pourvu qu'il y ait de jolies filles d'opéra à Paris, tout va bien. Je vous ſerai très-obligé, Monſieur, de vouloir bien me continuer vos bontés, quand vous communiquerez au public des connaiſſances dont il pourra profiter. 1775.

LETTRE CXLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 de mars.

MON cher ange, le vieux malade avertit qu'il y a un paquet d'une nouvelle édition, arrivé depuis long-temps par la diligence, ou par la poſte, à l'adreſſe de M. de *Thibouville*. Il doit l'avoir reçu ou l'envoyer chercher.

Je ſuis bien vieux, je l'avoue; mais j'ai plutôt fait une tragédie que des arrangemens pour la faire parvenir à Paris. Il y a quatre éditions de Don Pèdre, dont deux que je ne connais pas. Cela pourrait prouver qu'il y a encore des gens qui aiment les vers paſſablement faits,

1775. et que l'univers entier n'eſt pas uniquement aſſervi aux doubles croches.

Le rôle de *Léonore* plaît à toutes les dames de province, mais ces dames ne diſpoſent pas des ſuffrages de Paris. *Linguet*, dans une de ſes feuilles, a eu la témérité de comparer la ſcène de don *Pèdre* et de *Gueſclin* à celle de *Sertorius* et de *Pompée*; mais on ferait très-mal de jouer cette pièce au tripot de Paris, qu'on appelait autrefois le théâtre français. Il faudrait un *Baron* et une *le Couvreur* avec *le Kain*. Ce n'eſt pas là une pièce de ſpectacle et d'attitudes; et vous n'avez préciſément que *le Kain* dans Paris.

L'affaire de mon jeune homme me tient bien davantage au cœur. Je ſuis très-content de la manière dont le roi ſon maître en uſe. J'ai découvert des choſes affreuſes, infames, exécrables; qui feront dreſſer les cheveux à la tête de tous ceux qui ont encore des cheveux. L'aventure des *Calas* eſt une légère injuſtice et une petite mépriſe pardonnable, en comparaiſon des manœuvres infernales dont j'ai la preuve en main, et que nous ne produirons qu'avec la diſcrétion la plus convenable, et une ſimplicité qui n'offenſera aucun magiſtrat, mais qui touchera tous les cœurs, et ſurtout ceux comme le vôtre. Je crois que je ne finirai que par prendre le public pour juge. Le jeune

homme, qui eſt une des plus ſages têtes que j'aye jamais connues, fera ſon mémoire lui-même. Il ne parlera point comme les avocats éloquens qui *invoquent* une loi et un témoignage, qui apportent des raiſons *victorieuſes*, qui parlent de l'ordre moral et politique, et de l'*ordre des avocats*, et qui l'emportent de beaucoup ſur maître *Petit-Jean*; mais il convaincra tous les eſprits par le récit ſimple de la vérité qui a été juſqu'ici entièrement ignorée. 1775.

Adieu, mon cher ange; mon triſte état m'empêche de relire ma lettre. *V.*

LETTRE CXLVII.

A M. DE VAINES,

PREMIER COMMIS DES FINANCES.

A Ferney, par Lyon, 18 de mars.

Vous me faites, Monſieur, un préſent qui m'eſt bien cher. J'avais déjà le portrait de M. *Turgot*; mais j'ai fait encadrer celui que je tiens de vos bontés, et je l'ai mis au chevet de mon lit, à cauſe des vers de M. de *la Harpe*. Non-ſeulement ces vers ſont bons, mais ils ſont vrais; ce qui arrive fort rarement

1775. à meſſieurs les contrôleurs généraux J'ai placé cette eſtampe vis-à-vis celle de *Jean Cauſeur*. Ce n'eſt pas que *Jean Cauſeur* vaille M. *Turgot*; mais c'eſt qu'on l'a gravé à l'âge de cent trente ans. Quoique je me ſois confiné au pied des Alpes, entre la Savoie et la Suiſſe, j'aime encore aſſez la France pour ſouhaiter que M. *Turgot* vive autant que *Jean Cauſeur*.

Je vous ſais bien bon gré, Monſieur, de cultiver les belles-lettres qui ſont d'ordinaire l'oppoſé de votre adminiſtration. L'agriculture, dont je fais profeſſion, n'y eſt pas ſi contraire; mais l'aridité des calculs eſt preſque toujours l'ennemie mortelle de la littérature. Heureux les eſprits bien faits qui touchent à la fois à ces deux bouts!

Je vous remercie de vos bontés. J'ai l'honneur d'être avec l'eſtime la plus reſpectueuſe, Monſieur, votre, &c.

Voltaire.

LETTRE CXLVIII.

1775.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

25 de mars.

VOUS êtes pair du royaume, monſeigneur le Maréchal ; et quoique vous ayez fait le métier de *Mars* plus que celui de *Barthole*, vous devez ſavoir les lois mieux que moi, ſuppoſé qu'il y ait des lois en France, et que tout ne ſoit pas livré à la chicane et à la fantaiſie du moment.

Je conviens que votre affaire eſt déſagréable et importune, mais elle n'eſt que cela. Il faut être enragé pour feindre de n'être pas convaincu de la vérité de tout ce que votre avocat allégue. Il eſt vrai qu'il faut trop de contention d'eſprit pour démêler ces preuves. La clarté dans les affaires eſt le premier devoir auquel il faut s'attacher, en quelque genre que ce puiſſe être.

Au reſte, quelque avocat que vous euſſiez choiſi, il me paraît impoſſible qu'on rende jamais votre affaire douteuſe. Il eſt démontré qu'on vous a volé, et que pour vous voler on a été fauſſaire.

Je ne vois dans tout cela qu'un ſeul petit

1775. défagrément, c'eft la bonté dont madame de *Saint-Vincent* fe vante que vous l'avez honorée en paffant, quoiqu'elle ne foit ni affez jeune ni affez jolie pour mériter tant de politeffe; mais cette condefcendance que vous avez eue pour elle ne mérite qu'une chanfon, et des fauffaires voleurs méritent un peu mieux.

Je vous avouerai que tout ce procès me fait moins de peine que votre fituation préfente; mais vous avez de la fageffe et de la fermeté, vous connaiffez les hommes, vous avez de grandes dignités, de très-beaux établiffemens, et furtout de la gloire que rien ne pourra vous ôter.

Je fuis forcé de m'occuper à préfent d'une affaire mille fois plus cruelle et plus affreufe, qui n'a pas la même célébrité que la vôtre, parce qu'elle ne concerne pas des gentilshommes d'un rang auffi élevé que vous; mais elle eft par elle-même ce que je connais de plus flétriffant pour la France, et de plus abominable après la boucherie des chevaliers du Temple, et après la Saint-Barthelemi. Il y a des horreurs qui font ignorées dans Paris, où l'on ne s'occupe que de frivolités, de menfonges, de calomnies, de tracafferies et d'opéra comiques; tout le refte eft étranger aux Parifiens. Si on apprenait à dix heures du matin que la moitié du globe a péri, on irait à cinq

heures

heures au ſpectacle, et on arrangerait un ſouper. 1775.

Vous ſavez très-bien que les hommes ne méritent pas qu'on recherche leur ſuffrage ; cependant on a la faibleſſe de le déſirer ce ſuffrage qui n'eſt que du vent. L'eſſentiel eſt d'être bien avec ſoi-même, et de regarder le public comme des chiens qui tantôt nous mordent et tantôt nous léchent.

Je vous écris toute cette vaine morale, de mon lit où je ſuis confiné depuis long-temps. Jouiſſez du bonheur ineſtimable d'avoir conſervé votre ſanté à ſoixante et dix-huit ans. Songez à tout ce que vous avez vu mourir autour de vous ; vous êtes en tout ſens ſupérieur aux autres hommes.

Conſervez-moi vos bontés pour les deux ou trois minutes que j'ai encore à vivre, c'eſt-à-dire à ſouffrir. *V.*

1775. LETTRE CXLIX.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

25 de mars.

Vous m'avez écrit, Monſieur, des choſes bien plaiſantes. Je reçois ſouvent de gros paquets de livres nouveaux; je les jette dans le feu, et je lis vos lettres pour me conſoler. Il me paraît que vous voyez le monde, et que vous le peignez tel qu'il eſt, c'eſt-à-dire en ridicule. Je ſuis bien malade; mais ſi vous voulez que je meure gaiement, faites-moi la grâce de m'écrire lorſque vous trouverez le genre-humain bien impertinent, et que vous aurez du loiſir pour vous en moquer.

J'ai été ſur le point d'aller trouver mes deux confrères *Dupré de Saint-Maur* et *Châteaubrun*. Les préparatifs de ce voyage qui n'a pas eu lieu, ne m'ont pas permis de vous écrire. J'imagine que je dois à votre lettre le petit répit que j'ai obtenu. Vous avez adouci tous mes maux. J'ai beaucoup d'obligation à monſieur l'abbé qui porte votre nom, d'avoir dit :

Choiſeul eſt agricole, et Voltaire eſt fermier.

il ſemble par ce vers que je ſois le fermier de M. le duc de *Choiſeul*. Plût à Dieu que je le fuſſe ! je lui rendrais bon compte ; je ne le tromperais pas comme quelques-uns peut-être l'ont pu tromper. J'aurais le bonheur de le voir et de l'entendre. Je tiens la condition de ſon fermier pour une des meilleures de ce monde, et je l'aimerais beaucoup mieux que celle de fermier général. Vous avez un ſort bien ſupérieur à ces deux fermes : vous êtes ſon ami, et vous méritez bien de l'être. 1775.

Je vous remercie bien, Monſieur, de m'avoir envoyé le dernier mémoire de M. le comte de *Guines*. Il ſemble que les mémoires ſignés *Tort*, ſoient des armes parlantes. Jamais aucun tort ne m'a paru plus évident. J'ai la vanité de croire que DIEU m'avait fait pour être avocat. Je vois que, dans toutes les affaires, il y a un centre, un point principal contre lequel toutes les chicanes doivent échouer. C'eſt ſur ce principe que j'oſai me mêler des procès criminels, affreux et abſurdes, intentés contre les *Calas*, les *Sirven*, *Montbailli*, contre M. de *Morangiés*.

Je tiens la cauſe de M. le maréchal de *Richelieu* pour infaillible, par le même principe. Je crois même qu'il eſt impoſſible à ſes ennemis de penſer autrement. Je ſuis perſuadé que, ſi les juges ſe trompent ſi ſouvent, c'eſt

1775. que les formes ne leur permettent guère de peſer les probabilités. Ils oppoſent une loi équivoque à une autre loi équivoque, tandis qu'il faudrait oppoſer raiſon à raiſon, et vraiſemblance à vraiſemblance. Tout procès eſt un problème, il faut avoir l'eſprit un peu géométrique pour le réſoudre.

La mort eſt un problème auſſi, je le réſoudrai bientôt; mais il m'eſt démontré qu'en attendant je vous ſerai attaché, Monſieur, avec la plus vive reconnaiſſance.

Vous m'en avez écrit de bonnes; mais vous qui parlez, avez-vous lu le livre de *Necker* (*)? et ſi vous l'avez lu, l'avez-vous entendu tout courant?

(*) Contre la liberté du commerce des blés.

LETTRE CL. 1775.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

30 de mars.

J'AI pu vous dire, Madame, *j'ai été très-mal*, *je le ſuis encore.*

1°. Parce que la choſe eſt vraie.

2°. Parce que l'expreſſion eſt très-conforme, autant qu'il m'en ſouvient, à nos déciſions académiques. Ce *le* ſignifie évidemment, je ſuis très-mal encore. Ce *le* ſignifie toujours la choſe dont on vient de parler. C'eſt comme quand on vous dit : Etes-vous enrhumées, Meſdames ? elle doivent répondre : Nous le ſommes ou nous ne le ſommes pas. Il ſerait ridicule qu'elles répondiſſent : Nous les ſommes ou nous ne les ſommes pas.

Ce *le* eſt neutre en cette occaſion, comme diſent les doctes. Il n'en eſt pas de même quand on vous demande : Etes-vous les perſonnes que je vis hier à la comédie du Barbier de Séville, dans la première loge ? vous devez répondre alors : Nous les ſommes ; parce que

vous devez indiquer ces personnes dont on
1775. vous parle.

Etes-vous chrétienne ? je le suis. Etes-vous la juive qui fut menée hier à l'inquisition ? je la suis. La raison en est évidente. Etes-vous chrétienne ? je suis cela. Etes-vous la juive d'hier, &c. ? je suis elle.

Voilà bien du pédantisme, Madame ; mais vous me l'avez demandé : et vous ferez de moi tout ce que vous voudrez, excepté de me faire venir à Paris. Mon imagination m'y promène quelquefois, parce que vous y êtes ? mais la raison me dit que je dois achever ma vie à Ferney. Il faut se cacher au monde, quand on a perdu la moitié de son corps et de son ame, et laisser la place à la jeunesse. Il y a et il y aura toujours à Paris beaucoup de jeunes gens qui font et qui feront [illegible]-joliment des vers ; mais ce n'est pas assez de les faire bons, il leur faut un je ne sais quoi qui force à les retenir par cœur, ou à les relire malgré qu'on en ait, sans quoi cent mille bons vers sont de la peine perdue.

Je suis indigné, depuis quelques années, de la prose de Paris, et surtout de la prose des avocats qui parlent presque tous comme maître *Petit-Jean*. Les factums contre M. de *Guines* et contre M. de *Richelieu* m'ont paru le comble de l'absurdité. Celui de M. de

Richelieu était un peu ennuyeux, mais au moins il était fort raifonnable. 1775.

J'efpère que, quand mon jeune homme fera obligé d'en faire un, il pourra être affez intéreffant; mais probablement cette pièce de théâtre ne fe jouera pas fitôt.

Adieu, Madame; diffipez-vous, foupez; mais furtout digérez, dormez, vivez avec le monde dont vous ferez toujours le charme. Daignez me conferver toujours un peu d'amitié, cela confole à cent lieues. *V.*

LETTRE CLI.

A M. DE LA HARPE.

31 de mars.

Je ne croyais pas, mon cher fucceffeur, que *du Belloi* fût mourant, lorfque je l'ai prefque affocié avec vous; mais je crois avoir bien fait fentir la prodigieufe différence que je mets entre vous et lui. C'eft l'impératrice de Ruffie qui me mandait que, de tous les autres français de ce temps-ci, vous étiez prefque le feul qu'elle entendît couramment; et qu'il y avait deux langues en France, dont l'une était la vôtre, et l'autre était celle du galimatias. Vous

1775. voyez bien qu'à la longue le vrai mérite perce, et que le galimatias tombe.

Vous voilà, à la fin, à votre place, malgré la canaille des *Fréron*, des *Clément* et des *Sabatier*. Vous avez de la gloire et un commencement de fortune. On dira de vous comme à *Tibulle* :

Gratia, fama, valetudo contingit abundè,
Et mundus victus, non deficiente crumenâ.

Connaiſſez-vous M. de *Vaines*, premier commis ou chef des bureaux de celui qui penſe et qui permet qu'on penſe? Pourriez-vous m'envoyer par lui Menzicof, afin que je ne meure pas ſans avoir eu cette conſolation? Je vous avertis que mon heure arrive, et que quand même je ſerais à l'agonie, je ſentirai le mérite de la pièce tout auſſi bien que la famille royale. Soyez très-ſûr que vous ne riſquez rien, qu'on vous la renverra ſans tarder et ſans abuſer de la confidence. C'eſt une bonne action que vous devez faire; il faut avoir pitié des mourans.

Je ſais bien qu'il n'y a d'acteurs à la comédie que *le Kain*; mais je ſais bien auſſi que, ſi vous faites des vers comme *Racine*, vous déclamez comme lui. Je me ſouviendrai toujours du *le voici*, et de la façon dont vous récitâtes tout le reſte.

Pour *Corneille*, il récitait ses vers comme il les fesait : tantôt ampoulé, tantôt à faire rire. 1775.

Vous formerez des acteurs et des actrices ; c'est un point important pour le parterre : cela subjugue.

Le chiffon dont vous me parlez, intitulé Don Pèdre, n'a jamais été fait pour être joué. Il était fait pour une centaine de vers qu'on a retranchés, et pour certaines gens un peu dangereux dont on parlait avec une liberté helvétique. Ce changement gâte tout, énerve tout ; et il n'y a pas grand mal. Il y en aurait eu beaucoup si on n'avait pas été obligé, à quatre-vingts et un ans, de sacrifier à cette sotte vertu qu'on appelle prudence : le vieillard a mis un bâillon à l'homme de vingt ans.

Allons, courage, mon cher ami ; vous êtes dans la force de votre génie. Je vous dirai toujours :

Macte animo, generose puer ; sic itur ad astra.

Je n'en peux plus, mais vous me ranimez. *V.*

1775. LETTRE CLII.

A M. PARMENTIER.

A Ferney, le premier d'avril.

J'AI reçu, Monsieur, les deux excellens mémoires que vous avez bien voulu m'envoyer, l'un sur les pommes de terre, désiré du gouvernement; l'autre sur les végétaux nourrissans, couronné par l'académie de Besançon. Si j'ai tardé un peu à vous remercier, c'est que je ne mangerai plus de pommes de terre dont j'ai fait du pain très-savoureux, mêlé avec moitié de farine de froment, et dont j'ai fait manger à mes agriculteurs dans un temps de disette, avec le plus grand succès. Mes quatre-vingts et un ans surchargés de maladies, ne me permettent pas d'être bien exact à répondre; je n'en suis pas moins sensible à votre mérite, à l'utilité de vos recherches et au plaisir que vous m'avez fait.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, Monsieur, &c.

LETTRE CLIII. 1775.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 d'avril.

MON cher ange, je commence par vous envoyer une lettre de madame de *Luchet*, qui vous mettra bien mieux au fait de vos dix mille livres que je ne pourrais faire.

Vous verrez ensuite comme la calomnie me poursuit jusqu'au dernier de mes jours.

Il y a donc des gens assez barbares pour avoir dit que je me porte bien ! Je suis à peu-près comme cette madame de *Moncu*, qui écrivait : *Moncu est un assez vilain trou, mais on se divertit quelquefois dans le voisinage.*

Il est vrai que M. de *Florian*, qui a une charmante petite maison dans Ferney, donna il y a quelque temps un grand souper à madame de *Luchet*, où elle joua une ou deux scènes de proverbes ; mais assurément je n'y étais pas. Je ne mange plus avec personne ; je ne sors de ma chambre que quand il y a un rayon de soleil. J'attends doucement la mort, et je remercie, comme *Epictète*, l'Etre des êtres de m'avoir fait jouir pendant quatre-vingts et un

1775. ans, du beau ſpectacle de la nature. J'ai abandonné totalement Don Pèdre et du Gueſclin. Je n'avais jamais fait cette tragédie pour être jouée, mais ſeulement pour y fourrer ſoixante ou quatre-vingts vers que j'ai enſuite très-prudemment retranchés. Il me ſuffit que ce petit ouvrage ne ſoit pas mépriſé par les gens qui penſent.

A l'égard de notre jeune homme pour qui vous avez tant de bonté, je voudrais ſeulement que vous puſſiez aller lire chez M. de *Beaumont* la conſultation que M. d'*Ornoi* a dû lui remettre. Il n'y a pas pour une demi-heure de lecture. Vous y verrez des horreurs et des bêtiſes des prétendus juges d'Abbeville, toutes prouvées légalement, papier ſur table; toutes pires que les abominations du jugement des *Calas* et des *Sirven*, et dont on s'eſt bien donné de garde de laiſſer échapper un mot dans la procédure, qui non-ſeulement eſt nulle, mais qui eſt très-puniſſable. Nous ne voulons ſur cela que le ſentiment des avocats de Paris, auquel nous joindrons celui des juriſconſultes de l'Europe, depuis Moſcou juſqu'à Milan: cela nous ſuffira. Nous ne voulons ni eſter à droit, ni demander grâce. Nous avons obtenu la dignité d'aide de camp d'un roi qui eſt le premier général de l'Europe, et le poſte de ſon ingénieur. Il ne convient pas à un

homme de cet état de s'avilir pour obtenir en France le droit de jouir un jour d'une légitime 1775.
de cadet de Normandie, qui ne vaut pas la peine qu'on y pense. Je vous réponds qu'il ne manquera point ; mais la consultation des avocats nous est absolument nécessaire.

Echauffez sur cela, je vous en prie, monsieur d'*Ornoi* et M. de *Beaumont* ; qu'ils écrivent seulement au bas de notre mémoire que, les choses supposées comme nous les avançons, la procédure est nulle, et que nous sommes en droit de demander la révision. Je vais écrire à mon petit gros neveu.

Je vous embrasse, mon cher ange, avec l'amitié la plus respectueuse, la plus tendre et la plus vieille. *V.*

1775.

LETTRE CLIV.

A M. LAUS DE BOISSY,

Qui lui avait envoyé une seconde édition de sa critique des Trois siècles.

A Ferney, 14 d'avril.

Je vous dois, Monsieur, des éloges et des remercîmens, et je me serais acquitté de ces deux devoirs plutôt que je ne fais, si une maladie très-dangereuse que ma nièce a essuyée, pendant un mois entier, dans notre hermitage, n'avait pas demandé tous mes soins et tout mon temps. Je sens vivement tout ce que je vous dois. La vieillesse peut ôter les talens, mais elle laisse au cœur la sensibilité.

Je crois que vous avez rendu service à tous les honnêtes gens, en fesant connaître un malhonnête homme qui s'est fait secrétaire d'une cabale infame d'hypocrites, et qui, après avoir commenté *Spinosa*, est devenu valet de prêtre pour de l'argent. Votre ouvrage est celui de la vertu qui écrase la friponnerie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Voltaire.

LETTRE CLV.

1775.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 d'avril.

MON cher ange, je reçois votre lettre du 10 d'avril. Madame de *Luchet* n'eſt plus que garde-malade : vous l'avez vu marquiſe très-plaiſante et très-amuſante; mais les mines de ſon mari ont un peu alongé la ſienne. Ce mari eſt, à la vérité, un homme de condition, plus marquis que le marquis de . . . . . ; mais il a bien plus mal fait ſes affaires que.... Il eſt actuellement à Chambéry, et ni lui ni ſa femme ne m'ont pleinement inſtruit de leur déſaſtre. Il y a dans toutes les confeſſions un péché qu'on n'avoue pas.

J'avais cru long-temps que la maladie de madame *Denis* n'était qu'un rhume ordinaire; nous n'avons été détrompés que depuis le premier jour d'avril. La maladie a été depuis ce temps-là très-ſérieuſe et très-inquiétante juſqu'au 16. Je ne commence à être un peu raſſuré que d'aujourd'hui; nous avons été dans des tranſes continuelles. Malheureuſement je ne ſuis bon à rien avec mes quatre-vingts et un ans et ma conſtitution déplorable;

1775. je ne ſuis qu'un vieux malade qui en garde un autre, et qui s'acquitte fort mal de cette fonction. Jugez ſi je ſuis en état de courir après une ſoixantaine de vers épars dans une vieille copie miſe dès long-temps au rebut et à moitié brulée ; *altri tempi*, *altre cure*. La tête me tourne, mon cher ange, de l'affaire de notre jeune homme ; il eſt plus ſage que moi ; il eſt tranquille ſur ſon ſort, et moi je m'en meurs.

Il y a peut-être quelque légère différence entre ſon mémoire et l'extrait de M. d'*Ornoi*. Je lui mande qu'il peut aiſément corriger ces petites erreurs en deux traits de plume ; mais nous ne fondons point du tout notre conſultation ſur des interrogatoires faits par des ſcélérats à des enfans intimidés. Nous la fondons principalement ſur l'illégalité puniſſable avec laquelle un procureur marchand de cochons, ſoi-diſant avocat, et déclaré non admiſſible en cette qualité par un acte juridique de tous les avocats du ſiége, a oſé ſe porter pour juge dans une affaire criminelle, et verſer le ſang innocent de la manière la plus barbare. Voilà notre grief, ou plutôt le crime que nous dénonçons, et dont nous n'avons que trop de preuves. Pourquoi s'attacher à des minuties, quand il s'agit d'un objet ſi important ?

Ce

Ce fait ne se trouve certainement pas dans l'énorme procédure dont M. d'*Ornoi* a bien voulu faire l'extrait. Il a lu cet extrait à monsieur le garde des sceaux; mais il ne lui a point parlé du seul objet principal dont il s'agit; et voilà ce qui arrive dans presque toutes les affaires. 1775.

Nous venons de découvrir un mémoire fait en 1766, pour trois co-accusés dans cet infame procès criminel; mémoire qui ne fut malheureusement imprimé avec la consultation des avocats que quelque temps après l'arrêt du parlement. La consultation est signée par huit avocats, *Cellier*, d'*Outremont*, *Muyart de Vouglans*, *Gerbier*, *Timbergue*, *Benoît*, *Turpin*, *Linguet*.

Les moyens de nullité sont très-bien discutés dans le mémoire et dans la consultation. C'est dans ce mémoire, pages 16 et 17, qu'il est dit expressément *que la compagnie des avocats d'Abbeville s'est exposée par un acte juridique à la réception* de notre prétendu avocat, prétendu juge, réellement procureur, et marchand de cochons et de bœufs.

C'est là qu'il est dit que des sentences des consuls d'Abbeville enjoignent à ce procureur marchand, à ce juge aussi infame que barbare, de produire ses livres de comptes.

Y a-t-il rien de plus monstrueux, mon cher

1775. ange ? y a-t-il rien qui doive plus exciter l'indignation du roi et de son garde des sceaux ? faut-il chercher d'autres preuves de l'injustice la plus horrible, et d'un assassinat plus prémédité ? pourquoi n'en a-t-on pas parlé à M. de *Miromesnil* ? hélas ! c'était la seule chose qu'il lui fallait dire. N'est-il pas palpable que ce misérable marchand de bestiaux n'avait été choisi pour assassiner juridiquement d'*Etallonde* et *la Barre*, que par la vengeance du conseiller nommé *Saucourt*, qui voulait perdre, à quelque prix que ce fût, des enfans innocens, et se venger sur eux de trois procès que les péres de ces enfans et madame *Faydeau de Brou* lui avaient fait perdre ?

Ce sang innocent crie, mon cher ange ; et moi je crie aussi, et je crierai jusqu'à ma mort. Je crie à vous : je vous dis, vous êtes ami de MM. *Target* et de *Beaumont* ; parlez-leur, je vous en conjure. Je suis outré, je suis désespéré. Quoi ! le sage et brave d'*Etallonde* ne pourra pas trouver en 1765 un avocat, tandis que des enfans accusés des mêmes choses que lui en ont trouvé huit en 1766 ? Cela est affreux, cela est incompréhensible. Il n'y a donc plus ni raison ni humanité dans le monde.

Au nom de cette humanité qui est dans

votre cœur, parlez à M. *Target*, dites-lui tout ce que je vous dis. Je vous répète que nous ne voulons point de lettres de grâce ; que grâce, de quelque manière qu'elle soit tournée, suppose crime, et que nous n'en avons point commis. De plus, grâce exige qu'on la fasse entériner à genoux, et c'est ce que nous ne ferons jamais. Il n'y a ni l'ombre de la justice, ni de la pitié, ni de la raison dans tout ce qu'on m'a écrit sur cette aventure exécrable.

1775.

Comment voulez-vous, mon cher ange, que dans l'effervescence où est l'intérieur de ma pauvre vieille machine, je vous parle à présent de l'édition in-4° du *Corneille* ? Il y a sans doute beaucoup de choses nouvelles dans les notes ; mais ces choses-là, vous les savez mieux que moi. Vous savez combien les froids raisonnemens alambiqués, écrits en style bourgeois, sont impertinens dans une tragédie ; que le boursouflé est encore plus condamnable, que l'impropriété continuelle des expressions est ridicule, &c. J'ai fait sentir tous ces défauts dans la nouvelle édition, et j'ai dû le faire ; j'ai dû n'avoir aucune condescendance pour le mauvais goût et pour la mauvaise foi de ceux qui m'avaient fait des reproches trop injustes. J'ai dit enfin la vérité dans toute son étendue, comme elle doit toujours être dite.

1775. De *Tournes* et *Panckoucke* qui ont fait cette édition ne m'en ont donné qu'un feul exemplaire ; fi j'en avais deux, il y a long-temps que vous auriez le vôtre.

Je ne puis, mon cher ange, finir ma lettre, fans vous dire un mot fur l'homme dont j'avais pris le parti (*), et dont vous me parlez. M. de *Malesherbes*, qui eft affurément une belle ame, m'a mandé que c'était ce même homme qui avait déterminé l'arrêt funefte dont l'Europe a eu tant d'horreur ; que fans lui les voix auraient été partagées. Je me tais, et je me tairai fur cet homme ; mais cette nouvelle a achevé de m'accabler. Je me jette entre vos bras. *V.*

(*) M. *Pafquier.*

LETTRE CLVI. 1775.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

19 d'avril.

Vous me donnez donc, Madame, une charge de médecin consultant dans votre maison. J'en suis bien indigne : je ne suis que le compagnon de vos misères, et compagnon d'ignorance de tous les autres médecins. Si vous aviez un livre difficile à trouver, qui est intitulé Questions sur l'Encyclopédie, je vous prierais de vous faire lire l'article *Médecine* qui est assez drôle, mais qui paraît bien approchant de la vérité.

Je suis de l'avis d'un médecin anglais qui disait à la duchesse de *Marlborough :* Madame, ou soyez bien sobre, ou faites beaucoup d'exercice, ou prenez souvent de petites purges domestiques, ou vous serez bien malade.

J'ai suivi les principes de ce médecin, et je ne m'en suis pas mieux porté; cependant vous et moi, nous avons vécu assez honnêtement, en prévenant les maladies par un

1775. peu de caffe. Je fais monder la mienne, et je la fais un peu cuire. Elle fait beaucoup plus d'effet, lorfqu'elle n'eft pas cuite, et qu'elle eft fraîchement mondée. Ma dofe eft d'ordinaire de deux ou trois petites cuillerées à café; et on peut en prendre deux fois par femaine, fans trop accoutumer fon eftomac à cette purge domeftique.

Quelquefois auffi je fais des infidélités à la caffe en faveur de la rhubarbe: car je fais grand cas de tous ces petits remèdes qu'on nomme minoratifs, dont nous fommes redevables aux Arabes de qui nous tenons notre médecine et nos almanachs. Vous favez peut-être que, pendant plus de cinq cents ans, nos fouverains n'eurent que des médecins arabes ou juifs; mais il fallait que le fou du roi fût chrétien.

Je reviens à la purge domeftique, tantôt caffe, tantôt rhubarbe; et je dis hardiment que ce font des fruits dont la terre n'eft pas couverte en vain, qu'ils fervent à la fois de nourriture et de remèdes; et qu'il faut bénir DIEU de nous avoir donné ces fecours dans le plus déteftable des mondes poffibles.

Je vous dis encore que nous ne devons pas tant nous dépiter d'être un peu conftipés, que c'eft ce qui m'a fait vivre quatre-vingts et un ans, et que c'eft ce qui vous fera vivre

beaucoup plus long-temps. On souffre un peu quelquefois, je l'avoue; mais, en général, c'est notre loi de souffrir de manière ou d'autre. Je m'acquitte parfaitement de ce devoir; et, tout résigné que je suis, je me donne actuellement au diable dans mon lit, pendant que madame *Denis* est dans le sien, depuis quarante jours, avec la fièvre et une fluxion de poitrine. Je suis prêt d'ailleurs à vous signer tout ce que vous me dites, excepté la trop bonne opinion que vous voulez bien avoir de votre vieux confrère en maladies. 1775.

Il y a long-temps que j'ai eu le bonheur de passer quinze jours avec M. *Turgot*. Je ne sais ce qu'on lui permettra de faire; mais je sais que je fais plus de cas de son esprit que de celui de *Jean-Baptiste Colbert* et de *Maximilien de Rosni*. Je ne crains pour lui que deux choses, les financiers et la goutte. Ce sont deux terribles sortes d'ennemis; il n'y a que les moines qui soient plus dangereux.

Je vous quitte pour aller au chevet du lit de ma malade.

Supportez la vie, Madame, et conservez-moi vos bontés.

A propos, Madame, ou hors de propos, auriez-vous entendu parler d'une lettre en vers d'un prétendu chevalier de *Morton* à M. le comte de *Tressan*, qu'il a eu la faiblesse

1775. de faire imprimer avec sa réponse, le tout orné de notes instructives? Ce *Morton* dit que

.... Les hommes sont d'étranges machines,
Quand fiers des feux follets d'un instinct perverti,
Ils vont persécutans l'écrivain sans parti,
Qui veut de leur raison réparer les ruines.

Ensuite il dit que M. de *Tressan* rendait plus piquans les soupers d'*Epicure*, *Stanislas*, père de la feue reine, *Stanislas* serait certainement bien étonné de s'entendre nommer *Epicure*, lui qui ne donna jamais à souper. Presque tous les vers de cette belle épître sont dans ce goût. Et voilà ce que M. de *Tressan*, de plusieurs académies, a cru être de moi : voilà à quoi il a répondu par une épître en vers : voilà ce qu'il dit avoir été extrêmement approuvé par MM. d'*A*.... *C*.... et *M*....

J'ai eu beau lui écrire que M. le chevalier de *Morton* était un détestable poëte, il n'en démord point. Il me dit que je suis trop modeste. Il fait courir dans Paris cet imprimé, d'ailleurs très-dangereux, dans lequel on met sur la même ligne *Numa* et le roi de Prusse, *Montagne* et *Vanini*, *Socrate* et l'*Aretin*.

Il y a quelques vers heureux, jetés au hasard dans ce mauvais ouvrage fait aux

petites

petites maisons, et surtout des vers très-hardis, qui passent à la faveur de leur témérité. M. de *Tressan* distribue à ses amis la demande et la réponse. Que voulez-vous que je dise? La rage d'imprimer ses vers est une étrange chose; mais ce n'est pas à moi de la condamner. J'ai passé ma vie à tomber dans cette faute, et je suis puni par où je suis coupable.

1775.

Mais, bon Dieu! que le bon goût est rare.

LETTRE CLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Premier de mai.

MON cher ange, vous avez raison, et vous êtes très-aimable dans tout ce que vous me dites le 22 d'avril 1775; *contrà sic argumentor.*

Madame *Denis* est aussi sensible qu'elle doit l'être à vos bontés. Elle se porte mieux; mais la convalescence sera difficile et longue: ce n'est pas un grand malheur, quand on a été si dangereusement malade.

Madame de *Luchet* ne peut rien vous écrire touchant ses affaires et les vôtres, par la raison qu'elle n'y entend rien. Elle n'a jamais songé, et ne songera qu'à rire. Son pauvre mari cherche de l'or. Mais toujours rire, comme le veut sa femme, ou s'enrichir dans des mines,

1775. comme le croit le mari, c'eſt la pierre philoſophale, et cela ne ſe trouve point.

Il me paraît auſſi difficile d'arranger les affaires de notre jeune officier que d'enrichir M. de *Luchet*. Perſonne ne s'entend, perſonne n'agit de concert dans cette cruelle affaire. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que le jeune homme ne peut rien accepter, rien faire, ſans les ordres précis de ſon maître. Il nous paraît qu'on veut nous ſervir malgré nous, et d'une manière qui ne peut nous convenir. On ne veut pas nous entendre, et nous ne pouvons pas tout dire. Pour moi, je ne dois point paraître; vous connaiſſez ma poſition, et vous ſentez bien que je ne dois agir à découvert qu'auprès de celui qui peut ſeul bien réparer les malheurs de notre jeune homme, et qui devrait déjà l'avoir fait, quand ce ne ſerait que pour couvrir d'opprobre les ſcélérats ſur leſquels il penſe comme vous et moi. Enfin je ne vous dis rien ſur cette affaire, parce que j'aurais trop à vous dire.

En voici une autre très-déſagréable, qui ſeule ſuffirait pour m'empêcher de me montrer dans l'affaire du jeune homme. Un de nos philoſophes, exceſſivement imprudent, quoiqu'il n'en ait pas l'air, et qui fait des vers, quoique ce ne ſoit pas ſon métier, s'aviſe d'écrire à M. de *Treſſan* une épître ſous le

nom du chevalier de *Morton*, et me fait parler dans cette épître comme si c'était moi qui l'écrivais. Il me fait dire les choses les plus hardies, les plus déplacées et les plus dangereuses. M. de *Tressan* a la simplicité de me croire l'auteur de cette rapsodie, dans laquelle il est très-ridiculement loué. Il me répond du même style; il fait imprimer ces sottises. C'est une étrange conduite pour un lieutenant général des armées, âgé de soixante et douze ans. L'auteur de la lettre du chevalier de *Morton* est certainement le plus coupable. C'est un homme très-bien intentionné pour la bonne cause; mais il la sert bien mal en croyant lui faire du bien. 1775.

J'ignore si cette sottise a fait quelque bruit à Paris. M. de *Tressan*, à qui j'ai lavé la tête d'importance, m'a mandé qu'il en a fait parler à monsieur le garde des sceaux; mais en fesant parler, on aura fait dire encore quelques nouvelles impertinences.

Je ne sais plus que faire ni que dire à tout cela; il faudrait que je vinsse prendre de vos leçons huit ou dix jours à Paris; mais ni l'état de madame *Denis*, ni le mien, ni mes forces, ni mes chagrins ne me permettent cette consolation. Je ne goûte que celle d'être encore aimé de vous à cent lieues; mais faudra-t-il donc que je meure sans vous avoir embrassé?

1775.

LETTRE CLVIII.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

5 de mai.

RACLE arrive, Madame ; c'est à vous qu'il doit tout. Vous n'avez jamais eu qu'une passion véritable, celle de faire du bien ; tout le reste n'a été que passades. Si vous aviez été à Dijon, vous auriez prévenu l'émeute criminelle qui a été excitée sous main par les ennemis de M. *Turgot*.

Si vous venez sur les lisières de notre Bourgogne, vous rendrez la vie à madame *Denis* et à moi. Elle est encore bien malade ; mais pour moi je suis incurable, et je n'attends que la mort, après quatre-vingts ans de souffrances, et soixante ans de persécution. Vous trouveriez l'oncle et la nièce chacun dans un coin de son hôpital ; père *Adam* dans son grenier, uniquement occupé de son déjeûner, de son dîner et de son souper ; ce brave jeune homme pour qui vous avez daigné vous intéresser, soutenant son malheur avec une patience héroïque ; madame de *Luchet*, qui était venue ici pour deux jours, et qui est établie intendante de l'hôpital depuis deux

moiš ; son mari, qu'elle fait venir, et qui ne trouvera pas plus d'or dans Ferney qu'il n'en a trouvé dans toutes les mines qu'il a fouillées. Notre maison est un lazaret. Il n'y a que vous qui puissiez la rendre supportable ; mais nous n'osons nous flatter que vous veniez embellir le séjour de la souffrance et de la tristesse. J'éprouve toutes les calamités attachées à la décrépitude. Je ne puis ni manger avec personne, ni même parler. Si vous me ressuscitiez, ce serait le plus grand de vos miracles. 1775.

Vous avez vu bien des changemens dans votre capitale, ils se sont étendus jusqu'à nos déserts.

Notre héros, dont vous me parlez, doit être plus affligé de quelques-uns de ces changemens, que de la friponnerie insolente et absurde d'une provençale. Elle aurait mieux fait de contrefaire le style de sa bisaïeule, madame de *Sévigné*, que de contrefaire l'écriture de celui qu'elle appelle toujours son cousin. Je ne connais ni la provençale ni la bordelaise. On dit que cette bordelaise est despotique. Vous aimez à l'être, Mesdames ; et ce n'est pas pour rien que le conte de Ce qui plaît aux dames a fourni un opéra comique. Je crois que votre ami aurait mieux fait de s'en tenir à être tout doucement le maître

chez lui; mais puiſque *Hercule* a été ſubjugué,
1775. pourquoi les gens délicats ne le feraient-ils point ? Il y a peu de perſonnes qui ſachent ſe procurer une vieilleſſe heureuſe et reſpectée. On ſe traîne comme on peut au bout de ſa carrière : tout cela eſt bien triſte. Il n'y a que vous, Madame, dont les bontés adouciſſent un peu les chagrins dont je ſuis environné. Je ſerai pénétré juſqu'au dernier moment de tout ce que vous valez, et de la reconnaiſſance que je vous dois.

LETTRE CLIX.

A M. DE VAINES.

8 de mai.

Il eſt digne des Velches de s'oppoſer aux grands deſſeins de M. *Turgot*; et vous, Monſieur, qui êtes un vrai français, vous êtes auſſi indigné que moi de la ſottiſe du peuple. Les Pariſiens reſſemblent aux Dijonais qui, en criant qu'ils manquaient de pain, ont jeté deux cents ſetiers de blé dans la rivière. Les mêmes Dijonais ont écrit que le ſtyle du bourguignon *Crébillon* était plus coulant que celui de *Racine*, et qu'*Alexis Piron* était

au-deſſus de *Molière :* tout cela eſt digne du ſiècle. 1775.

Nous n'avons point encore à Genève le fatras du génevois *Necker*, contre le meilleur miniſtre que la France ait jamais eu. *Necker* ſe donnera bien de garde de m'envoyer ſa petite drôlerie. Il ſait aſſez que je ne ſuis pas de ſon avis. Il y a dix-ſept ans que j'eus le bonheur de poſſéder, pendant quelques jours, monſieur *Turgot* dans ma caverne. J'aimais ſon cœur, et j'admirai ſon eſprit. Je vois qu'il a rempli toutes mes vues et toutes mes eſpérances. L'édit du 13 de ſeptembre me paraît un chef-d'œuvre de la véritable ſageſſe et de la véritable éloquence. Si *Necker* penſe mieux et écrit mieux, je crois dès ce moment *Necker* le premier homme du monde; mais juſqu'à préſent je penſe comme vous.

Je ſuis pénétré de vos bontés, Monſieur, et de votre manière de penſer, de ſentir et de vous exprimer. *V.*

1775.

LETTRE CLX.

A M. CHRISTIN.

14 de mai.

Mon cher ami, c'eſt dommage que vous ne ſoyez point à Ferney; vous partageriez la fête qu'on donne jeudi, 18 du mois, pour la convaleſcence de madame *Denis*. Nous avons des compagnies d'infanterie, de cavalerie, des cocardes, des timbales, des violons, et trois cents couverts en plein air; mais on vous donnera une plus belle fête en Franche-Comté, quand vous aurez briſé pour jamais les fers des citoyens enchaînés par des moines.

M. *Necker*, agent de Genève à Paris, vient de publier un gros volume contre la liberté du commerce des grains, et cela tout juſte dans le temps de la ſédition ambulante qui eſt allée de Pontoiſe à Paris et à Verſailles, jetant dans la rivière tout ce qu'elle trouvait de blé et de farine, pour avoir de quoi manger.

Je vous embraſſe de tout mon cœur, mon cher *Cicéron* du mont Jura. *V.*

LETTRE CLXI.

1775.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 17 de mai.

VOUS êtes la plus heureuse femme de votre triste sort, Madame, puisque les confitures du roi de Maroc vous font du bien; car sachez que l'on sert de la caffe sur la table du roi de Maroc, comme chez nous de la gelée de pomme ou de groseille. Soyez sûre que les tempéramens chez qui la digestion est un peu lente et l'esprit prompt, et à qui la caffe fait un bon effet, durent d'ordinaire plus long-temps que les corps frais et dodus; cela est si vrai que je vis encore, après avoir souffert quatre-vingts et un ans presque sans relâche.

Donnez la préférence à la caffe, puisque *Molière* a décidé que *de bonne caffe est bonne*; mais en la louant comme elle le mérite, permettez-moi de vous dire qu'il ne faut pas absolument mépriser la rhubarbe.

Tous les médecins de la faculté, mes confrères, s'ils sont un peu philosophes,

1775. conviendront que les mêmes principes agiſſent dans la caſſe et dans la rhubarbe. Ce ſont les parties les plus volatiles et les plus piquantes qui purgent. J'avoue, car il faut être juſte, que la caſſe, outre ſes ſels volatils, a quelque choſe d'onctueux dont la rhubarbe eſt privée; et c'eſt en quoi cette caſſe mérite la préférence : mais le ſublime de la médecine domeſtique eſt, à mon gré, d'avoir un jour dans le mois conſacré à la rhubarbe.

Je quitte ma robe de médecin pour vous parler des Filles de Minée. Je vous jure que je n'ai envoyé ces trois bavardes à perſonne. C'eſt une indiſcrétion de *Cramer* dont je ſuis très-fâché. J'en eſſuie bien d'autres; c'eſt ma deſtinée.

J'envoie pour vous cette mauvaiſe plaiſanterie de feu *la Viſclède* à M. *Deliſle*. Elle ne lui coûtera rien. Elle vous coûterait un écu, elle ne le vaut pas.

Je voudrais ſavoir ſi vous avez lu le livre de M. *Necker* ſur les blés. Bien des gens diſent qu'il faut une grande application pour l'entendre, et de profondes connaiſſances pour lui répondre.

Il paraît un écrit ſur l'agriculture, qui eſt beaucoup plus court et quelquefois plus plaiſant : il y a même quelques vérités. Je pourrai vous le procurer dans quelques jours. Je

tâche de vous amuser de loin, ne pouvant m'approcher de vous. Ma colonie demande continuellement ma présence réelle. C'est un fardeau qu'il faut porter; il est pénible. Ne soyez jamais fondatrice, si vous voulez avoir du temps à vous. 1775.

Encore une fois, Madame, avalons la lie de nos derniers jours aussi doucement que les premiers verres du tonneau. Il n'y a point pour nous d'autre philosophie. La patience et la casse! voilà donc nos seules ressources! j'en suis fâché.

Madame *Dénis* vous remercie de vos bontés; elle l'a échappé belle. *V.*

LETTRE CLXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Premier de juillet.

QUOI! mon cher ange, je ne vous avais point envoyé de diatribe! pardonnez à un malade octogénaire qui ne fait plus ce qu'il fait. M. de *Chabanon* me console et me fait un plaisir extrême, car il me parle toujours de vous. Il dit que vous avez marié un très-estimable neveu à une femme charmante, et

1775. que vous êtes auſſi heureux que vous pouvez l'être. Pour moi, je ſuis heureux de votre bonheur; c'eſt la ſeule façon dont je puiſſe l'être avec ma déteſtable ſanté.

Au reſte, cette diatribe n'eſt qu'une plaiſanterie; et je ſuis bien honteux de m'être égayé ſur une choſe auſſi ſérieuſe, depuis que j'ai lu des lettres de M. *Turgot* ſur le même ſujet. Ah! mon cher ange, ce monſieur *Turgot*-là eſt un homme bien ſupérieur; et s'il ne fait pas de la France le royaume le plus floriſſant de la terre, je ſerai bien attrapé. J'ai la plus grande envie de vivre pour voir les fruits de ſon miniſtère. Je ſuis encore tout ému de ces lettres que j'ai lues. Je ne connais rien de ſi profond, ni de ſi fin, de ſi ſage et de ſi éloigné des idées communes.

Vous avez dû recevoir une lettre d'un goût différent, que M. de *Luchet* vous a écrite. Son génie ne me paraît pas de la trempe de celui de M. *Turgot*, et je plaindrais un royaume, s'il était gouverné par un *L...*; ſa femme même ne pourrait lui ſervir de premier miniſtre. La folie de l'une eſt gaie, la folie de l'autre eſt ſérieuſe. Leurs créanciers ne tireront pas un ſou de ces deux folies-là. Tous deux ont quitté Ferney. Je ſuis actuellement entre *Chabanon* et l'abbé *Morellet*, deux hommes également faits pour vous plaire. Figurez-vous que nous

attendons *le Gros* qui vient jouer Orphée dans notre tripot auprès de Genève. J'ai bien peur 1775.
de n'être pas en état de voir cet opéra; mais je ne regretterai jamais Orphée autant que je vous regrette.

Il faut encore que je vous dise un petit mot sur la grâce que vous prétendez que je dois absolument obtenir pour mon jeune étranger. Non, mon cher ange, non, jamais je ne souffrirai qu'on fasse grâce à qui n'est point coupable. Tout ce qu'on peut demander, c'est qu'on fasse grâce aux juges.

Que je voudrais vous embrasser, vous parler de tout cela, vous consulter, vous contredire! mais je ne puis que vous aimer avec une passion malheureuse qui ne finira qu'avec ma vie.

1775. LETTRE CLXIII.

AU MEME.

10 de juillet.

Je vous ai rendu compte, mon cher ange, le 7 de ce mois, des lettres que j'avais adressées à M. de *la Reynière* pour vous et pour M. le maréchal de *Duras*. Je vous ai dit, et je vous redis, combien j'ai été affligé que ces lettres ne vous soient pas parvenues.

Je vous ai de plus envoyé des Filles de Minée par le même M. de *la Reynière*, et je vous adresse aujourd'hui, par la même voie, un mémoire assez intéressant, qui m'est tombé entre les mains, et qui ne me paraît pas fait pour tout le monde.

Vous saurez que le roi de Prusse appelle l'auteur de ce mémoire auprès de sa personne, qu'il le nomme son ingénieur, le fait capitaine, et assure sa fortune. Il a accompagné ces grâces singulières d'une lettre également tendre et philosophique, dans laquelle il se propose de réparer par l'humanité toutes les horreurs du fanatisme.

Il faut vous dire qu'il répare aussi tous les jours, par de petites attentions flatteuses, le

moment de mauvaiſe humeur qu'il eut autrefois avec moi. 1775.

Vous conclurez de tout ce que je vous dis, que mon jeune homme ne doit ni ne peut chercher ailleurs ſa juſtification et ſon bien-être. Sa requête eſt la première qu'on ait jamais préſentée pour ne rien demander du tout. Elle n'eſt faite que pour inſpirer l'horreur de la perſécution, et pour fortifier les bons ſentimens des eſprits raiſonnables.

J'ai vu des gens, qu'on croyait peu ſenſibles, s'attendrir à cette lecture,

Et dans le même inſtant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.

L'homme en queſtion n'envoie qu'à monſieur *Turgot* une de ces requêtes. Il ne ſait s'il en doit faire préſenter à M. le comte de *Maurepas* et à M. de *Miromeſnil*. Ne montrez la vôtre à perſonne, ſurtout ſi vous jugez qu'il y ait quelques mots qui puiſſent déplaire. Nous attendons votre jugement avec impatience.

Je vous embraſſe de mes faibles bras, mon cher ange, avec plus de tendreſſe et plus de confiance en vos bontés que jamais. *V.*

1775.

LETTRE CLXIV.

A M. DODIN, *avocat à Paris.*

A Ferney, 12 de juillet.

Je ne puis trop vous remercier, Monſieur, du mémoire intéreſſant et plein d'une éloquence ſolide que vous avez bien voulu m'envoyer. Je préſume que M. *Mazière*, à la ſeule lecture de votre mémoire, s'empreſſera de donner généreuſement un dédommagement convenable à votre client.

M. de *Servan*, avocat général de Grenoble, a démontré dans une grande cauſe que *la loi naturelle crie dans tous les cœurs : Tu es homme, répare le mal que tu as fait à un homme.* L'erreur ne diſpenſe point de cette loi. Parce qu'un homme s'eſt trompé, un autre en doit-il ſouffrir ?

M. *Mazière* doit payer votre client, et l'embraſſer.

Je crois d'ailleurs, Monſieur, que vous rendez un vrai ſervice à la nation, en vous élevant contre le ſecret des procédures. Vous ſavez que tous les procès s'inſtruiſaient publiquement chez les Romains, nos premiers légiſlateurs ; cette noble juriſprudence eſt en uſage en Angleterre.

Le

Le secret en matière criminelle n'a été reçu en France que par une méprise. On s'imagina 1775.
en lisant le code, à l'article *De testibus*, que *testes intrare judicii secretum* signifiait *les témoins doivent déposer secrétement;* et il signifie, *les témoins doivent entrer dans le cabinet du juge.* Un solécisme a établi cette cruelle partie de notre jurisprudence, dans laquelle il y a tant de choses à réformer.

Je me flatte que vous serez un jour la gloire du barreau, et que vous contribuerez plus que personne à cette réforme tant désirée.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime que vous inspirez, Monsieur, votre, &c.

LETTRE CLXV.

A M. DE CHABANON.

3 d'auguste.

Mon très-aimable ami, votre ouvrage contre l'esprit de parti est encore une fois un très-bon ouvrage; mais il n'est pas étonnant que les malades de la rage se fâchent contre leur médecin. Ils vous remercieront un jour de les avoir guéris. Pour moi, je vous remercie

1775. dès ce moment d'avoir voulu me guérir de ma paſſion pour la retraite ; mais je tiens plus que jamais à cette paſſion que mon âge et mes maux m'ont rendue néceſſaire. Quoi ! vous voudriez faire rentrer un vieux boiteux dans la ſalle du bal ? vous dites que vous méditez une fugue dans mes déſerts, et vous me propoſez de quitter mes déſerts pour le fracas de Paris ! cela n'eſt pas conſéquent, mon cher ami : d'ailleurs vous ſentez bien qu'il ne faut pas laiſſer ſoupçonner à perſonne que je puiſſe avoir beſoin de la moindre faveur pour venir danſer dans votre tripot avec mes béquilles : rien ne m'empêcherait de faire cette ſottiſe, ſi j'en avais envie.

Il n'y a jamais eu d'excluſion formelle. J'ai toujours conſervé ma charge, avec le droit d'en faire les fonctions. Si je demandais permiſſion, ce ferait faire croire que je ne l'ai pas.

Que les dieux ne m'ôtent rien,
C'eſt tout ce que je leur demande.

Les dieux ne me prieront pas, ſans doute, de venir dans leur olympe, et je ne les prierai pas de m'y donner une place. Mon unique déſir eſt d'être oublié dans ma ſolitude, non pas oublié de tout le monde ; car je déſire bien vivement que, vous et M. d'*Argental*,

vous vous souveniez toujours de moi : je vous prierai même de parler quelquefois de votre vieux malade à M. de *Malesherbes*, qui est révéré dans mon hôpital comme à Paris. 1775.

Ma vieille voix chevrotante ne sera pas entendue au milieu des concerts de ses louanges. Je dis pour lui *vivat*, avant de mourir ; c'est tout ce que je puis faire. Je vous en dis autant. Je vous dis surtout, *vive felix*, car *vivere* tout sec est bien peu de chose.

Sachez qu'on vous regrette à Ferney tout autant qu'à Saconai. *V.*

LETTRE CLXVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

4 d'auguste.

JE viens de baigner dans ce moment les ailes de *Papillon philosophe* (*) dans de petits bains fort jolis. Elle n'est point du tout papillon en amitié, et je puis dire, sans aucune finesse, qu'on doit être très-sûr qu'elle n'avait aucun tort, quand elle ne reçut pas une certaine visite. Il y avait deux carrosses dans sa

(*) Madame de *Saint-Julien*.

1775. cour depuis quelques heures. La personne qui l'accuse de légéreté sur les apparences, arriva chez elle un moment avant qu'on donnât l'ordre de laisser entrer. C'est cette méprise qui a occasionné un soupçon assez vraisemblable. Il arrive souvent qu'on cherche finesse où il n'y en a point du tout. Je réponds sur ma vie de l'innocence du *Papillon*. Je réponds de la sincère amitié qu'elle a pour le héros; elle prend le plus grand intérêt à tout ce qui le regarde.

On croit bien que nous avons traité à fond l'affaire du héros. Elle pense que l'on fera naître autant d'incidens que l'on pourra, et qu'on ne cherchera qu'à lasser la patience d'un homme qui doit être déjà très-las de toutes les difficultés qu'on a fait naître dans une affaire si simple.

Le résultat de nos conversations est que les quatre canons de Fontenoi, Gênes, Closter-Seven et Port-Mahon, ont fait naître un peu d'envie, qu'on s'y est bien attendu, et que madame *Pernelle* avait raison quand elle disait que l'envie ne mourait jamais.

Papillon d'ailleurs a un cœur charmant, incapable d'inconstance en amitié. Pour moi, hibou que je suis, je dois rester et mourir dans mon trou. J'y forme des vœux pour le bonheur du héros; et je suis bien persuadé

que ce bonheur ne ſera point traverſé par les lignes qu'une provençale a écrites ſur une vitre. V. 1775.

LETTRE CLXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 d'auguſte.

Il eſt certain, mon cher ange, qu'il n'y a eu nulle négligence de la part de M. de *la Reynière*, et qu'il n'a point reçu les paquets. C'eſt un myſtère ſacré qu'il n'eſt pas permis à un profane comme moi d'approfondir.

Papillon philoſophe eſt actuellement ſur les fleurs de Ferney, et bat les ailes. *Papillon* a inſtruit le hibou de bien des choſes que le hibou ignorait.

J'ai réparé le malheur de mes paquets, en écrivant en droiture à M. le maréchal de *Duras*, et en lui demandant bien pardon d'une mépriſe dont je n'ai pas été coupable.

S'il eſt vrai, mon cher ange, qu'il y eût place pour *Cicéron*, pour *Catilina*, et pour *Céſar*, dans les fêtes qu'on prépare pour les princeſſes des pays ſubjugués autrefois par ce *Céſar*, je compterais ſur vos bontés auprès de

1775. monsieur le maréchal dont vous êtes l'ami. Votre suffrage seul suffirait pour le déterminer, et je vous aurais l'obligation d'être compté dans Versailles parmi ceux qui cultivent les lettres avec quelque honneur. J'aurais grand besoin qu'on me regardât comme un homme qui s'est appliqué à travailler dans l'école de *Corneille*, et non pas comme un écrivain de livres suspects.

Papillon philosophe m'a appris que la petite cabale du *bon sens*, m'attribuait ce cruel et dangereux ouvrage. Je réponds à cette imputation :

Seigneur, je crois surtout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.

J'ai toujours regardé les athées comme des sophistes impudens ; je l'ai dit, je l'ai imprimé. L'auteur de *Jenni* ne peut pas être soupçonné de penser comme *Epicure*. *Spinosa* lui-même admet dans la nature une intelligence suprême. Cette intelligence m'a toujours paru démontrée. Les athées, qui veulent me mettre de leur parti, me semblent aussi ridicules que ceux qui ont voulu faire passer S[t] *Augustin* pour un moliniste.

Vous voyez qu'amis et ennemis ont également cherché à donner mauvaise opinion de moi dans le ciel et sur la terre. Je ne sais

plus où me sauver ; je suis pourtant à l'ombre de vos ailes, et probablement le diable ne viendra pas me prendre là; vous lui diriez *vade retrò.* 1775.

Le neveu du pape *Rezzonico* est venu me voir, malgré ma mauvaise réputation ; je compte plus sur vous à la cour de France que sur lui à la cour de Rome. Je vous conjure donc, mon cher ange, d'engager le premier gentilhomme de la chambre à faire ce que vous avez si bien imaginé. Rien n'est plus aisé, et ces bagatelles réussissent quelquefois. Cela peut contribuer à me laisser finir tranquillement ma vie : mais vous, mon cher ange, songez que votre amitié me la fait passer heureusement ; songez que vous êtes toujours ma première consolation, soit de près, soit de loin. Je vous embrasse plus tendrement que jamais, mon cher ange ; madame *Denis* se joint à moi. *Papillon-philosophe* paraît vous aimer autant que nous vous aimons ; et moi, qui me crois plus philosophe que *Papillon*, je me vante de l'emporter sur elle en sentimens pour vous.

Je me flatte que cette lettre arrivera à bon port.

1775. LETTRE CLXVIII.

A M. DE VAINES.

7 d'auguste.

Je fuis enchanté que mon jeune homme vous ait paru fage. On me dit que M. *Turgot* a été auffi content que vous ; ces deux fuffrages appuyés de celui de M. de *Condorcet* doivent fuffire. Il n'y a plus rien à demander à perfonne ; j'ai toujours penfé que c'était affez que la vérité fût connue des philofophes tels que vous. Nous ne cherchons point à plaire aux affaffins en robe. Ceux qui préfèrent le temps où nous fommes à celui de monfieur *Colbert*, ont évidemment raifon dans un point effentiel ; c'eft qu'il n'y avait pas fous ce miniftre un homme en votre place, qui eût votre goût et votre philofophie.

Je vais faire chercher à Laufane toutes les petites bagatelles dont vous vous êtes amufé et dont on a fait un recueil. Je vous les enverrai par petites parties numérotées, afin de ne pas groffir les paquets ; et je vous fupplierai de me mander feulement : J'ai reçu le numéro 1, le numéro 2, &c. : les paquets feront fous l'enveloppe de M. *Turgot*.

M.

M. de *Condorcet* m'a envoyé la lettre d'un fermier de Picardie ; ce fermier est un homme de très-grand sens et de très-bonne compagnie ; je voudrais bien souper avec lui. 1775.

Conservez, Monsieur, vos bontés pour le pauvre malade.

LETTRE CLXIX.

A M. LE BARON DE CONSTANT DE REBECQUE.

9 d'auguste.

Je suis enchanté, Monsieur, de vos lettres et de vos reproches ; mais pour ces reproches si aimables, je vous jure que je ne les mérite pas. Si j'avais eu l'envie et le pouvoir de faire un tour dans le pays de Vaud, ce serait assurément à Fantaisie que je donnerais la préférence, quand le seigneur de Fantaisie serait dans son château ; mais mon triste état ne me permet pas de pareilles courses. Il faut que j'attende chez moi, tout doucement, la fin de mes maladies, dont la mort a bien l'air de me délivrer bientôt.

Je ne compte point finir comme votre brave

—— aumônier. Il ne m'appartient pas de mourir
1775. en *Caton*, n'ayant pas vécu comme lui. Au reste, je ne suis point surpris que votre homme se soit ennuyé à la lecture du livre de *Formey* contre le suicide, au point d'être tenté de faire le contraire de ce que ce bavard recommande. A l'égard de votre jeune homme qui s'est donné tant de coups de canif, c'est assurément un mauvais raisonneur ; car pourquoi faire en cinquante fois ce qu'on peut faire en une.

En général je ne blâme personne, et je trouve très-bon qu'on sorte de sa maison quand elle déplaît ; mais je voudrais qu'on attendît au moins huit jours : car personne n'est sûr de penser de la même façon huit jours de suite sur ces choses-là.

On commence à imiter en France votre gouvernement suisse. On veut ménager le peuple ; on le délivre des corvées : tout le monde crie, *hosanna !* Pour moi, je suis comme *Gilles* le niais qui fait ses petits tours à six pouces de terre, pendant que les voltigeurs dansent dans la moyenne région de l'air. J'ai la vanité d'achever ma petite ville, quoique je sois très-sûr de mourir à la peine.

Je vous embrasse, je vous regrette, et je vous prie de me conserver votre amitié.

LETTRE CLXX. 1775.

A M. CHRISTIN.

12 d'auguste.

Vos quinze pages, mon cher ami, disent beaucoup plus et beaucoup mieux que les gros mémoires des autres avocats. Je n'ai jamais rien vu de si bien fait que votre nouvel écrit. La seule chose qui me fasse un peu de peine, c'est ce malheureux aveu de vingt-quatre communiers en 1684 : j'ai toujours peur que cette pièce ne serve de prétexte contre vos excellentes raisons. Vous avez des ennemis dangereux, vous combattez l'intérêt de tous les seigneurs, et surtout des moines. J'espère tout des bonnes raisons que vous alléguez, et je crains tout de l'artifice de nos adversaires.

Madame de *Saint-Julien* est ici. Elle écrit à madame de *Grosbois*. Si vous perdez, elle vous soutiendra au conseil. Enfin on pourra obtenir du ministère l'abolition d'un usage qui déshonore la France. Le conseil est composé d'hommes justes et vraiment philosophes. Celui qui vient de supprimer les corvées pourrait bien supprimer l'esclavage. On vous

1775. en aura la première obligation. J'attends la grande journée du 19. Combattez, mon cher ami; je lève les mains au ciel. *V.*

LETTRE CLXXI.

A M. L'ABBÉ BAUDEAU,

Auteur des Ephémérides du citoyen.

Le . . . . .

Je ne puis assez vous remercier, Monsieur, de la bonté que vous avez de me faire envoyer vos *Ephémérides*. Les vérités utiles y sont si clairement énoncées, que j'y apprends toujours quelque chose, quoiqu'à mon âge on soit d'ordinaire incapable d'apprendre. La liberté du commerce des grains y est traitée comme elle doit l'être; et cet avantage inestimable serait encore plus grand, si l'Etat avait pu dépenser en canaux de province à à province la vingtième partie de ce qu'il nous en a coûté pour deux guerres dont la première fut entièrement inutile, et l'autre funeste. S'il y a jamais eu quelque chose de prouvé, c'est la nécessité d'abolir pour jamais les corvées. Voilà deux services essentiels

que M. *Turgot* veut rendre à la France; 1775.
et en cela son administration sera très-supérieure à celle du grand *Colbert*. J'ai toujours admiré cet habile ministre de *Louis XIV*, bien moins pour ce qu'il fit que pour ce qu'il voulut faire; car vous savez que son plan était d'écarter pour jamais les traitans. La guerre plus brillante que sage de 1672, détruisit toute son économie. Il fallut servir la gloire de *Louis XIV* au lieu de servir la France; il fallut recourir aux emprunts onéreux, au lieu d'imposer un tribut égal et proportionné, comme celui du dixième.

Que la France soit administrée comme l'a été la province de Limoges, et alors cette France sortant de ses ruines, sera le modèle du plus heureux gouvernement.

Je suis bien content, Monsieur, de tout ce que vous dites sur les entraves des artistes, sur les maîtrises, sur les jurandes. J'ai sous mes yeux un grand exemple de ce que peut une liberté honnête et modérée en fait de commerce, aussi-bien qu'en fait d'agriculture. Il y avait dans le plus bel aspect de l'Europe après Constantinople, mais dans le sol le plus ingrat et le plus mal-sain, un petit hameau habité par quarante malheureux dévorés d'écrouelles et de pauvreté. Un homme, avec un bien honnête, acheta ce territoire affreux,

1775. exprès pour le changer. Il commença par faire dessécher des marais empestés; il défricha; il fit venir des artistes étrangers de toute espèce, et surtout des horlogers qui ne connurent ni maîtrise, ni jurande, ni compagnonage, mais qui travaillèrent avec une industrie merveilleuse, et qui furent en état de donner des ouvrages finis à un tiers meilleur marché qu'on ne les vend à Paris.

M. le duc de *Choiseul* les protégea avec cette noblesse et cette grandeur qui ont donné tant d'éclat à toute sa conduite.

M. d'*Ogni* les soutint par des bontés sans lesquelles ils étaient perdus.

M. *Turgot* voyant en eux des étrangers devenus français, et des gens de bien devenus utiles, leur a donné toutes les facilités qui se concilient avec les lois.

Enfin, en peu d'années, un repaire de quarante sauvages est devenu une petite ville opulente, habitée par douze cents personnes utiles, par des physiciens de pratique, par des sages dont l'esprit occupe les mains. Si on les avait assujettis aux lois ridicules inventées pour opprimer les arts, ce lieu serait encore un désert infect, habité par les ours des Alpes et du mont Jura.

Continuez, Monsieur, à nous éclairer, à nous encourager, à préparer les matériaux

avec lesquels nos ministres élèveront le temple de la félicité publique. 1775.

J'ai l'honneur d'être avec une reconnaissance respectueuse,

Monsieur, &c.

LETTRE CLXXII.

A M. DE LA HARPE.

15 d'auguste.

MALGRÉ votre belle imagination, mon cher ami, vous n'imaginez pas le plaisir que vous me faites en m'apprenant que vous avez les deux prix. Vous faites de vos ennemis *scabellum pedum tuorum*. Vous marchez au temple de la gloire sur le dos et sur le ventre des *Frérons* et des *Cléments*. Vous jugez avec quelle impatience tous ceux qui sont à Ferney attendent vos épîtres en vers, et votre éloge en prose du maréchal de *Catinat*.

Savez-vous bien que je suis tenté de venir me mettre dans un petit coin, à la première représentation de Menzicof? Mes entrailles paternelles s'émeuvent de tendresse à chacun de vos succès. Vous devez être à présent dans le fracas des triomphes, des complimens et

1775. des nouveaux amis. Les récompenses de la cour feront pour Fontainebleau. *Fréron* en mourra de rage, s'il ne meurt pas d'indigestion au cabaret : ce sera *Apollon* qui aura tué le serpent *Python*.

Il est vrai que Ferney devient une ville singulière et assez jolie ; mais je désespère de vous y voir. Vous ne quitterez plus jamais Paris ; vous y serez nécessaire. Il semble que le nouveau ministère soit exprès pour vous. Vous avez dans M. de *Vaines* un ami bien digne de l'être. Je lui ai envoyé le Cri du sang innocent, et cette diatribe dont vous me parlez. Tout cela est un peu de la moutarde après dîné.

Le jeune homme qui fesait crier le sang innocent, et qui a demeuré chez moi un an, n'a plus à crier. Le roi son maître vient de réparer la barbarie juridique de *messieurs* : il l'appelle auprès de sa personne ; il lui donne une compagnie, une place d'ingénieur, et une pension. Cela vaut mieux qu'une révision de procès, dont l'événement est toujours douteux, ou qu'une grâce honteuse qui exige des cérémonies infames.

Si M. de *Vaines* ne vous a pas remis ces deux petits ouvrages, je vais lui en envoyer d'autres.

Je vous embrasse dans la joie de mon cœur.

LETTRE CLXXIII.

1775.

A M. L'ABBÉ MORELLET.

31 d'auguste.

MON cher philosophe, je vous dirai d'abord que je suis pénétré de reconnaissance et de joie. M. de *Trudaine* daigne accorder à notre petite province plus de grâces que je n'avais osé en demander. J'ai vu, par la lettre dont il m'a honoré, qu'il connaît mieux les malheurs et les besoins du pays de Gex que moi-même. Nos états l'ont remercié et ont souscrit leur soumission à ses ordres. Ils attendent avec impatience l'effet de ses bontés, et la déclaration du roi, afin que son exécution commence au premier d'octobre prochain, qui est la fin de la première année du bail actuel des fermes.

J'use, mon cher ami, de la permission que vous m'avez donnée. Je m'adresse à vous avec nos états, et je vous supplie d'obtenir de M. de *Trudaine* qu'il daigne nous faire sentir l'effet de ses bontés à cette époque du premier d'octobre, temps auquel nous pourrons nous pourvoir commodément de sel, de tabac et d'autres denrées nécessaires. Vous aurez doublé

1775. le bienfait de M. de *Trudaine*, en nous prouvant par les faits que qui oblige vîte, oblige deux fois.

Les commis des fermes ayant déjà entendu parler des bienfaits qu'on nous fait espérer, nous font les plus horribles avanies. Ils jouent de leur reste, et je ne serais pas étonné s'il y avait tôt ou tard du sang répandu.

On n'en répandra pas pour la diatribe; mais il me semble que les démarches qu'on a faites sont une insulte à M. *Turgot*, de la part des même gens qui donnèrent de l'argent, il y a quelques mois, pour ameuter la populace. C'est l'esprit de la ligue qui voudrait persécuter le duc de *Sulli*. Des fripons ont voulu donner des croquignoles à M. *Turgot* sur le nez de *la Harpe*. (*)

Madame *Denis* vous fait les plus sincères complimens. Nous passons les jours à vous regretter.

Adieu, protecteur de Ferney, du commerce, de la liberté et de la raison. *V.*

(*) Le parlement avait sévi contre M. de *la Harpe* à l'occasion d'un extrait de la *diatribe à l'auteur des Ephémérides*, inséré dans le *Mercure*.

LETTRE CLXXIV.

1775.

A M. DE VAINES.

31 d'auguste.

M. de *Trudaine*, Monsieur, a répondu au mémoire que j'eus l'honneur de vous envoyer, il y a quelques mois, et que monsieur le contrôleur général lui remit. Il daigne nous offrir plus et mieux que notre province ne demandait. Nos états ont sur le champ fait leur soumission et leurs remercîmens. Je vous prie de vouloir bien lire la copie de la lettre que je viens d'écrire au maire de Gex, subdélégué de l'intendance, et l'un des syndics de nos états.

Les citoyens de notre nouvelle petite ville de Ferney nous donnèrent, ces jours passés, une fête qui ne sentait point son village de province. Des princes et des princesses de l'empire y assistèrent; nos Fernésiens tirèrent à l'arquebuse pour des prix. L'un de ces prix était une médaille d'or gravée à Ferney, portant d'un côté le buste de M. *Turgot*, et de l'autre ces mots enfermés dans une couronne d'olivier, *regni tutamen*. Madame de *Saint-Julien*, héroïne de son métier, sœur de M. le

1775. marquis de *Gouvernet*, commandant de Bourgogne, laquelle eſt en poſſeſſion de tuer toutes les perdrix du roi, a gagné le prix de l'arquebuſe, et porte à ſon cou la médaille de M. *Turgot*.

Je vous remercie tendrement, Monſieur, de vos lettres du 21 et 25 d'auguſte, que les Velches ont appelé août. Il y a encore parmi ces Velches des barbares bien ſots et bien ridicules; puiſſent de dignes français comme vous corriger cette déteſtable engeance!

LETTRE CLXXV.

A M. LE BARON D'ESPAGNAC,

Qui lui avait envoyé l'Eloge du maréchal de Catinat, fait par M. l'abbé d'Eſpagnac, ſon fils.

A Ferney, 3 de ſeptembre.

Le jeune homme, Monſieur, que vous intitulez bachelier en théologie, me paraît bachelier dans votre grand art de la guerre, et plus fait pour remplir la place du maréchal de *Catinat*, que celle d'un père de l'Egliſe. Il a trop d'eſprit et d'imagination pour s'en tenir

feulement à la forbonne. Je ne puis trop reconnaître la bonté que vous avez eue de m'envoyer fon ouvrage. On croirait que l'auteur a fait plufieurs campagnes, et qu'il a paffé plus d'un quartier d'hiver à la cour. 1775.

Je vous remercie du fond de mon cœur, vous et cet illuftre bachelier; quand je fonge que les maréchaux de *Catinat* et de *Saxe* ont été immortalifés dans la même maifon, et que c'eft à elle que je dois une lecture fi intéreffante, je me fens pénétré de reconnaiffance autant que de plaifir.

J'ai l'honneur d'être avec refpect, du maréchal de camp et du bachelier.

Monfieur,

le très-humble et très-obéiffant ferviteur.

Le vieux malade.

1775.

LETTRE CLXXVI.

A M. DE LA HARPE.

6 de ſeptembre.

MON cher et illuſtre ami, je vous avoue que, lorſque je lus l'*Eloge de Fénélon*, je crus fermement que vous n'iriez jamais au-delà. L'*Eloge de Catinat* m'apprend que je me ſuis trompé. Je dis aujourd'hui que vous ne ferez jamais mieux, et vous me détromperez encore à la premiere occaſion.

J'en dis à peu-près autant de vos vers. Vous voilà, ma foi, mon cher ami, au premier rang; et remarquez, je vous prie, que les hommes de DIEU vous éprouvent toutes les fois qu'on vous couronne.

L'aventure de *Joſeph* contrôleur général des finances d'un *Pharaon*, pris pour St *Joſeph* le digne époux de *Marie*, eſt une des bonnes ſcènes d'*Arlequin* qui aient jamais été jouées. Des gens bien inſtruits m'aſſurent que cette énorme bêtiſe eſt le fruit de la cabale qui cherche à mordre les talons de M. *Turgot*, lorſqu'elle eſt écraſée par ſes vertus. Que DIEU nous conſerve M. *Turgot* et M. de *Maleskerbes*!

les méchans et les fots ne feront plus à craindre. 1775.

Bonfoir, mon digne ami; que votre bonheur foit égal à votre gloire. Buvez à ma fanté avec M. de *Vaines*, je m'en porterai mieux.

LETTRE CLXXVII.

A M. L'ABBÉ MORELLET.

8 de feptembre.

PHILOSOPHE bienfefant, je vous prie de vouloir bien me dire fi vous croyez que l'affaire de notre petit pays puiffe être terminée à la fin de ce mois. Vous êtes notre avocat, notre rapporteur, notre protecteur auprès de monfieur *Turgot* et de M. de *Trudaine*.

Si jamais vous revenez vers notre Ferney, nous irons au-devant de vous avec la croix et la bannière. Nous vous conjurons de preffer l'effet des bontés de M. de *Trudaine*. Il avait déjà entrepris, il y a quelques années, l'ouvrage de notre liberté; mais les fermiers généraux, guidés par leur intérêt qu'ils aimaient et qu'ils ne connaiffaient pas, avaient rendu fes bonnes intentions inutiles. Il eft aujourd'hui en état de donner la loi à ces meffieurs,

1775. et j'espère que vous triompherez d'eux comme de la compagnie des Indes.

Ayez la bonté de me mander où vous en êtes de votre triomphe.

Je suis bien étonné que votre sorbonne n'ait pas fulminé un petit décret contre une certaine diatribe : mais n'êtes-vous pas charmé d'un conseiller du parlement qui a pris *Joseph* le contrôleur général de *Pharaon* pour S[t] *Joseph* le père putatif de notre Seigneur JESUS-CHRIST ?

Je vous salue en icelui ; je vous embrasse de tout mon cœur, avec la plus tendre reconnaissance. *V.*

LETTRE CLXXVIII.

A M. DUPONT,

10 de septembre.

MONSIEUR,

Le maçon et l'agriculteur du mont Jura, à qui vous avez bien voulu écrire une lettre flatteuse et consolante, est si sensible à votre bonté qu'il en abuse sur le champ.

Je vous dirai d'abord qu'il n'y a peut-être point de pays en France où l'on ait ressenti

plus

plus vivement que chez nous tout le bien
que les intentions de M. *Turgot* devaient faire 1775.
au royaume. Tout petits que nous sommes, nous avons des états, et ces états ont pris de bonne heure toutes les mesures nécessaires pour assurer la liberté du commerce des grains et l'abolition des corvées. Ce sont deux préliminaires que j'ai regardés comme le salut de la France.

Nous avons célébré, au milieu des masures antiques que je change en une petite ville assez agréable, les bienfaits du ministère. Ma colonie a donné des prix de l'arquebuse dans nos fêtes. Ce prix était une médaille d'or, représentant M. *Turgot* gravé au burin. Madame de *Saint-Julien*, sœur de notre commandant, a remporté ce prix. Tout cela nous a encouragés à demander la distraction de notre petit pays d'avec les fermes générales; projet ancien que M. de *Trudaine* avait déjà formé, et qui est aussi utile au roi qu'à notre province.

M. *Turgot* a renvoyé notre mémoire à M. de *Trudaine*, lequel en conséquence nous a fait ses propositions. Nous les avons acceptées sans délai, et sans y changer un seul mot, et nous les avons tous signées avec la plus vive et la plus respectueuse reconnaissance.

Voilà l'état où nous sommes. Les états

m'ont chargé de ſupplier M. *Turgot* de vouloir
1775. bien, s'il eſt poſſible, nous donner, pour le premier d'octobre, ſes ordres poſitifs, ſuivant leſquels nous prendrons nos arrangemens, et nous ferons les fonds pour payer à la ferme générale l'indemnité à elle accordée pour ſubvenir à la confection des chemins ſans corvées, et pour acquitter annuellement les dettes de la province. Nous payerons tout avec allégreſſe, et nous regarderons le bienfaiteur de la France comme notre bienfaiteur particulier.

J'avoue, Monſieur, que tout cela me paraît plus intéreſſant que le gouvernement du patriarche *Joſeph*, contrôleur général de *Pharaon*, qui vendait au roi ſon maître les marmites et les perſonnes de ſes ſujets. . . .

J'apprends que vous êtes aſſez heureux, M. *Turgot* et vous, pour loger ſous le même toit. Je m'adreſſe à vous pour vous prier de l'inſtruire de nos intentions, de notre ſoumiſſion et de notre reconnaiſſance. Ayez la bonté de faire un mot de réponſe.

J'ai l'honneur d'être, &c. *V.*

LETTRE CLXXIX. 1775.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de septembre.

MON cher ange, DIEU me devait madame de *Saint-Julien*. Elle a fait pendant deux mois la moitié de mon bonheur, et vous auriez fait l'autre, si mon Ferney, qu'on veut actuellement nommer Voltaire, avait été plus près de Paris. Je ne sais si vous auriez gagné le prix de l'arquebuse que madame de *Saint-Julien* a remporté; cela vaut bien un prix de l'académie française: c'était une médaille d'or, représentant M. *Turgot* gravé au burin par un de nos meilleurs artistes. Nous attendons à tout moment une pancarte de ce M. de *Sulli-Turgot*, pour tirer notre petit pays des griffes de messieurs les fermiers généraux; et pour nous rendre libres, après quoi je mourrai content: mais je vous avoue que mon bonheur a été furieusement écorné par la ridicule et absurde équipée de ceux qui ont demandé la proscription d'une certaine diatribe uniquement faite à l'honneur du roi et de son ministre.

Je suis encore plus étonné de la faiblesse

qu'on a eue de céder à cet orage impertinent.
1775. Il m'a semblé que cette condescendance du gouvernement n'était ni sage ni honnête ; et qu'il ne fallait pas donner gain de cause à nos ennemis, dans les affaires qui ne les regardent en aucune façon. Ce qui me consolera quand je partirai de ce monde, c'est que j'y laisserai une petite pépinière d'honnêtes gens qui s'étend et se fortifie tous les jours, et qui à la fin obligera les fripons et les fanatiques à se taire. Je ne verrai pas ces beaux jours, mais j'en vois l'aurore.

Il nous est venu de Chambéry un des grands officiers de *Monsieur*, M. le marquis de *Montesquiou*, qui fait des chansons charmantes ; j'imagine qu'il n'a pas peu contribué à inspirer le goût des lettres à son maître ; et de la littérature à la philosophie, il n'y a pas bien loin : cela donne de grandes espérances. Il faudra bien qu'à la fin la bonne compagnie gouverne. Les monstres ecclésiastiques subsisteront puisqu'ils sont rentés ; mais, petit à petit, on limera leurs dents, et on rognera leurs ongles. Je laisse à mes contemporains des limes et des ciseaux.

On m'a dit, mon cher ange, que M. le maréchal de *Duras* fesait jouer à Fontainebleau quelques-unes de mes profanes tragédies. Si cela est vrai, il faudra que j'aye l'honneur de

l'en remercier. Malgré la répugnance que j'ai toujours à parler de mes ouvrages, j'aurai un sensible plaisir à le remercier de ses bontés. Je vous supplie de vouloir bien me dire si la chose est vraie. Vous aurez le plaisir de revoir *le Kain*; je ne sais pas comment le roi de Prusse l'a traité. Les uns disent qu'il lui a fait présent de vingt mille francs; les autres prétendent qu'il ne lui a donné que des louanges; et il y a des gens qui vont jusqu'à dire que *le Kain* n'a eu ni louanges ni argent. Vous voyez combien il est difficile d'écrire l'histoire. 1775.

Je n'ai point encore de nouvelles de l'arrivée du martyr d'Abbeville à Potsdam; j'ose toujours me flatter qu'il y réussira dans son métier, autant que *le Kain* dans le sien, et qu'on lui fera un sort heureux, quand ce ne serait que pour faire honte et dépit aux Velches.

J'espère que, si son horrible aventure peut passer à la postérité, l'Europe aura le plaisir de nous voir couverts d'opprobre; c'est une consolation quand on ne peut pas se venger.

Ma véritable consolation, mon cher ange, est dans votre amitié, dans celle de *Papillon-philosophe*, qui est beaucoup plus philosophe que papillon, dans votre bonne santé qui me fait supporter mes maladies continuelles, dans votre âge qui est encore bien loin du mien,

1775. dans votre sageſſe qui vous promet une longue vie.

Adieu ; je vous embraſſe le plus tendrement du monde, et malheureuſement de cent quarante lieues ou environ. *V.*

LETTRE CLXXX.

A M. LE COMTE DE SCHOMBERG,

MARECHAL DES CAMPS ET ARMÉES DU ROI, &c.

A Ferney, 15 de ſeptembre.

MONSIEUR,

J'AI été un peu piqué que M. *Guibert* ne m'ait pas honoré d'un exemplaire de ſon *Eloge* de M. le maréchal de *Catinat*. J'ai été ſi charmé de cet ouvrage, que je pardonne à l'auteur ſon indifférence pour moi. Je trouve dans ce diſcours une grande profondeur d'idées vraies, nobles, fines et ſublimes, des morceaux d'éloquence très-touchans ; une fierté courageuſe, et l'enthouſiaſme d'un homme qui aſpire en ſecret à remplacer ſon héros : ce ſentiment perce à chaque page.

Le discours de M. de *la Harpe* est digne d'un académicien plein d'esprit, d'éloquence et de goût; l'autre est d'un génie guerrier et patriotique. Ces deux ouvrages valent bien le mausolée du maréchal de *Saxe*. J'avoue que nos discours pour l'académie, du temps de *Louis XIV*, n'approchaient pas de ceux qu'on fait aujourd'hui; c'est l'effet de la vraie philosophie: elle a donné plus de force et de vérité à nos esprits. Je ne fais ici, Monsieur, que vous dire ce que vous savez mieux que moi. C'est à vous qu'il appartient de juger lequel de ces deux portraits est le plus ressemblant; vous êtes du métier de ce grand homme. Ce n'est pas à moi d'en parler avant vous; je me borne à vous remercier de votre souvenir, à vous demander la continuation de vos bontés, et à vous présenter mon sincère et tendre respect.

1775.

1775.

LETTRE CLXXXI.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

21 de ſeptembre.

Ce n'eſt plus à mon *Papillon-philoſophe* que j'écris, c'eſt à ma philoſophe bienfeſante, c'eſt à la protectrice de la colonie et à la mienne. Nos dragons (1), notre corps d'artillerie (2), ſont dans les regrets autant que madame *Denis* et moi. Je puis me vanter d'être le plus affligé de tous. Je joins à la douleur de me voir privé de vous celle de craindre une injuſtice pour l'ami *Racle*, et de n'être point du tout raſſuré ſur le ſort de la colonie. J'eus hier une occaſion d'écrire à l'intendant, et je lui mandai tout ce que je crus de plus propre à le convaincre et à le toucher en faveur de ce *Racle*. Il me renverra, ſans doute, à M. de *Trudaine*, et c'eſt heureuſement nous renvoyer à vous.

Le ſort de notre colonie entière, celui de *Racle*, le bâtiment de la maiſon dauphine, tout eſt entre les mains de notre protectrice. Ce ſera elle qui obtiendra qu'on rende juſtice

(1) M. *Dupuits*, capitaine de dragons.

(2) M. d'*Etallonde*, ingénieur.

à

à *Racle*, et que le conſeil accorde à notre petite province la liberté qu'on nous a promiſe, et ſans laquelle nous ne pouvons exiſter. 1775.

L'abbé *Morellet* m'avait promis de m'inſtruire exactement de nos affaires; mais je n'ai pas reçu un mot de lui ſur la demande de nos états; peut-être eſt-il à la campagne; peut-être auſſi M. *Turgot* ne veut-il pas ſe compromettre avec ſes fermiers généraux, dans un temps où il voit des factions ſe former contre lui.

Monſieur de *Vaines*, votre voiſin, n'eſt que médiocrement informé de cette affaire, et ne m'en a rien écrit; ſi elle était de ſon département, j'oſe préſumer qu'elle ſerait faite. Nous n'avons d'eſpérance qu'en ma conſolatrice. Nous devrons tout à cette éloquence rapide, à la vivacité, à la chaleur qu'elle met dans ſes bons offices, au talent ſingulier qu'elle a d'animer la tiédeur des miniſtres, et de les intéreſſer à faire du bien.

Je me doute bien que vous avez plus d'une affaire, en arrivant à Paris; mais je ſais auſſi que votre univerſalité ſuffit à tout. Je demanderais pardon à un autre de lui parler d'affaires dans la première lettre que je lui écris à ſon retour à Paris; mais j'ai cru flatter votre grande paſſion en vous parlant de faire du bien. J'ai ſatisfait à la mienne en interrogeant *Racle* ſur votre ſanté, ſur vos fatigues, ſur la route que

vous preniez. Nous ne nous entretenons que
1775. de vous dans la colonie ; nous la trouvons déſerte ; nous ſommes tout étonnés de ne vous plus voir, en trois ou quatre lieux à la fois, courir, monter, deſcendre, revenir, tantôt en femme, tantôt en homme, ou en oiſeau, ou en philoſophe, dormant dans un manteau ou perchant ſur une branche.

Je ſuis retombé dans toutes les langueurs de mon âge depuis que, pour notre malheur, vous avez trouvé des chevaux à Saint-Genis ; et ſi je ſuis en vie au printemps ce ſera à vous que j'en aurai l'obligation. *V.*

P. S. A propos, Madame, vous êtes partie pendant que je dormais. Voilà comme *Théſée* quitta *Ariane ;* mais c'eſt ici *Ariane* qui s'enfuit. J'ai été bien ſot à mon réveil.

Tout l'hermitage auquel vous êtes apparue ſe met à vos pieds. Vous nous avez donné de beaux jours que nous n'oublierons jamais. Daignez agréer mon reſpect et mon regret.

LETTRE CLXXXII.

1775.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de feptembre.

MON cher ange, j'ai reçu le 20 votre lettre du 4, et M. le marquis de *Montefquiou* était déjà retourné à la noce, après nous avoir charmés par la bonté de fon cœur, et par les grâces naturelles de fon efprit.

Papillon-philofophe, beaucoup plus philofophe que papillon, part dans l'inftant, et vous apportera mon cœur dans un petit billet. Moi je vous envoie cette rapfodie, que je tiens de M. *Laffichard* lui-même.

Ne me calomniez point, mon cher ange. Je n'ai point dit qu'*Aufrefne* foit au-deffus de *le Kain*, mais qu'il aurait pu le furpaffer, s'il avait plus travaillé, et s'il avait eu un bon confeil; mais je tiens M. *Turgot* fupérieur à *Colbert* et à *Sulli*, s'il continue.

Faut-il donc mourir fans vous embraffer? cela eft dur.

1775.

LETTRE CLXXXIII.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

Premier d'octobre.

VOUS avez dû, Madame, recevoir une grande lettre de moi, le jour même que vous aviez la bonté de m'écrire un billet charmant, qui met l'espérance et la joie dans toute la colonie. Madame *Denis*, et moi, et nos dragons, et notre corps d'artillerie, nous sommes tous à vos pieds. Le petit mot que M. de *Fargès* vous a dit, nous a rendu la vie. Les soldats de l'armée de messieurs les fermiers généraux, et leurs braves officiers débitaient que les bontés de M. *Turgot* pour nous avaient été vivement censurées par le conseil, et que nous étions des esclaves révoltés qui avaient perdu leur procès, ainsi que les esclaves du mont Jura. Nous avons été en conséquence plus persécutés que jamais. Je venais même d'écrire à M. *Turgot* une longue lettre de doléance, lorsque j'ai reçu votre billet de consolation.

Je sais bien qu'il se pourrait faire que M. de *Fargès* vous eût dit une nouvelle vraie, et que deux jours après cette nouvelle se fût trouvée

fauſſe. Les choſes changent ſouvent du pour
au contre en peu de temps. L'abbé *Morellet* 1775.
même, qui m'a écrit en même temps que vous,
ne me dit rien de poſitif; cependant vous me
raſſurez, car c'eſt ſur vous que je fonde le
bonheur du reſte de ma vie.

Vous êtes comme les déeſſes et les ſaintes
du temps paſſé, qui ne parcouraient le monde
que pour faire du bien.

Je ne puis croire que le petit déſagrément
qu'on a fait eſſuyer à M. de *la Harpe*, ait pu
déranger les projets de M. *Turgot* et de M. de
Trudaine ſur la colonie que vous protégez. Il
me ſemble qu'au contraire ces deux belles
ames doivent être affermies dans leur deſſein
de rendre une province heureuſe, en attendant
qu'ils puiſſent en faire autant du reſte du
royaume.

Nous travaillons toujours à force; nous
bâtiſſons réellement une ville, dans l'eſpoir
que vous viendrez l'embellir quelquefois de
votre préſence. M. *Racle* ne s'eſt point découragé
par les difficultés qu'il eſſuie; il ne doute
de rien avec votre protection. Les maiſons
s'élèvent de tous côtés, les jardins vont ſe
planter; on prétend que tout ſera prêt au
milieu du printemps pour vous recevoir. Nos
troupes iront au-devant de vous ſur la frontière.
J'eſpère bien les accompagner, quoique

1775. je n'aye pas trop bon air ſous les armes. Nous vous érigerons des trophées dans tous les endroits où les commis avaient leurs bureaux. Nous crierons, *Mont-Joye et la Tour-du-Pin.*

Daignez toujours agréer, Madame, la reſpectueuſe tendreſſe du vieux malade de Ferney.

Voltaire.

LETTRE CLXXXIV.

A M. CHRISTIN.

Premier d'octobre.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre du 28 de ſeptembre, et celle de Verſailles. J'admire votre courage et celui de vos cliens. Je penſe comme M. *Campi*; mais je vous avoue que je ne ſuis pas auſſi intrépide que lui. Il croit que, ſi vous en appelez au conſeil, on ordonnerait que le parlement de Beſançon rendît compte des motifs de ſon arrêt, et fît voir qu'il a jugé ſur les titres, en conformité des ordres du roi. Mais qui pourrait empêcher alors le parlement de dire : Nous avons jugé ſur ces titres mêmes; on nous a produit vingt reconnaiſſances de mortaillables; nous avons vu les ſignatures de vingt députés des communautés? Les juges

paraîtraient avoir décidé très-équitablement, et avoir accompli les ordres du conseil à la lettre. 1775.

Il faudrait alors disputer la validité de ces signatures, et ce serait un nouvel abyme dans lequel vous vous plongeriez. Les juges, devenus vos parties, vous traiteraient avec la plus grande rigueur. Vous appesantiriez toutes vos chaînes, au lieu de les briser : voilà ce que je crains.

Je suis très-persuadé qu'il n'y a que monsieur de *Malesherbes* et M. *Turgot* capables de seconder vos vues généreuses. Ils ont des amis dignes d'eux, qui leur représenteront l'horreur de la servitude où l'on gémit encore dans un pays qu'on nomme libre. M. de *Malesherbes* sera animé par l'exemple de son grand oncle, le président de *Lamoignon* ; M. *Turgot* le secondera avec toute la noblesse et la fermeté de son ame ; *Louis XVI* se fera un devoir d'imiter *Saint-Louis* : c'est ce que j'espère, et c'est ce qu'il faut tenter. Nous y travaillerons très-vivement, et nous aurons pour nous tout Paris, sans exception. Cela vaut mieux que d'avoir contre nous tout Besançon, en nous présentant sous la triste forme de gens qui plaident contre leurs juges.

Laissez-moi rendre la liberté au petit pays de Gex, avant d'oser tenter de la rendre aux

1775. deux Bourgognes. On nous mande de Paris que l'affaire de Gex eſt conſommée, et que nous aurons dans peu les ordres du roi. L'eſpérance eſt toujours accompagnée de crainte. Je tremble encore des difficultés que les *ſoixante* autres rois de France pourront nous faire. Mais enfin ſoyez sûr que, ſi nous réuſſiſſons dans cette petite affaire, nous entamerons ſur le champ la grande. Tout nous aſſure du ſuccès, avec des miniſtres tels que MM. *Turgot* et de *Maleſherbes*, et avec un roi équitable, tel que nous avons le bonheur de l'avoir. Nous engagerons d'abord les amis des miniſtres à leur parler, avec la plus grande force, en faveur de l'humanité. Je vous prierai de venir faire un tour à Ferney, et nous rédigerons enſemble un mémoire.

Vous pourrez cependant lier une eſpèce d'inſtance au conſeil, au nom des main-mortables condamnés au parlement de Beſançon. Cette inſtance, qui ne ſera point-ſuivie, ſervira ſeulement de préparation au grand édit du roi, qui doit déclarer que ſes ſujets n'appartiennent qu'à lui, et ne ſont point eſclaves des moines. En un mot, tout nous eſt favorable; l'exemple de la Sardaigne, à qui la France vient de s'unir par trois mariages, les ſentimens de M. de *Maleſherbes* et de M. *Turgot*, l'équité et la magnanimité du roi.

Je ne crois pas que nous puissions jamais être dans des circonstances plus heureuses. 1775.

Consolons-nous, mon cher ami, et espérons.

Nous avons eu à Ferney mademoiselle votre sœur et madame *Morel*. Nous nous flattons que madame *Morel* viendra au printemps habiter la ville de Ferney, si elle est libre. C'est une femme qui a autant de courage que vous.

Je vous embrasse très-tendrement, mon cher ami. *V.*

P. S. Vous souvenez-vous, mon cher ami, du nom de celui qui vous manda de Bar, il y a quelques années, l'aventure du nommé *Martin*, qu'on s'avisa de rouer sur quelques indices qui sont souvent trompeurs, lequel *Martin* fut quelques jours après reconnu innocent? vous souviendriez-vous du bailliage lorrain où se fit cette exécution, et de la date de cette affaire? savez-vous où est actuellement celui qui vous en donna des nouvelles? Il y a un conseiller au parlement de Paris, que vous connaissez et qui vous aime, parce qu'il aime la vérité et la justice; il veut s'informer de tout ce qui concerne ce pauvre *Martin*, et rendre, s'il se peut, service à sa malheureuse famille. Ne négligeons pas cette occasion, en attendant que nous puissions servir nos main-mortes.

1775.

LETTRE CLXXXV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Le premier d'octobre.

Papillon-philosophe ne passera point l'hiver à Ferney ; elle est à Paris où elle s'occupe de rendre des services essentiels à la patrie que j'ai choisie, et à la petite colonie que j'ai eu l'insolence et le bonheur de fonder. Soyez sûr, Monseigneur, qu'elle vous est très-attachée, et que ce *Papillon* est d'ailleurs un très-honnête homme, tirant à la vérité des coups de fusil merveilleusement, mais essentiel dans la société.

Je n'ai jamais vu tant de simplicité à la fois et tant de vivacité ; il ne lui manque que d'étudier l'algèbre pour ressembler à madame *du Châtelet*. Je n'ose encore me flatter que vous fassiez ce qu'elle a fait, que vous honoriez notre ville naissante de votre présence. Je n'aurais plus rien à désirer dans ce monde que je vais quitter bientôt, malgré toutes vos plaisanteries.

Je vous avouerai que je suis un peu scandalisé du nom de barbouilleur que vous donnez si libéralement aux deux peintres du maréchal de *Catinat* ; mais j'ose être un peu de votre

avis sur l'orgueilleuse modestie dont parlait madame de *Maintenon*, et que vous démêlez si bien. 1775.

Je suis surtout de votre opinion sur ce ton décisif avec lequel l'un des deux peintres rabaisse *Louis XIV* et le maréchal de *Villars*. Vous conviendrez que celui qui a remporté le prix à notre académie s'est exprimé plus modestement. Si jamais vous pouviez vous résoudre à lire les anciens discours composés pour les prix de cette académie, vous seriez étonné de la prodigieuse différence qui se trouve entre ces vieilles déclamations et celles qu'on fait aujourd'hui. C'est en cela surtout que notre siècle est supérieur au siècle passé.

J'aurais voulu que M. de *Guibert* n'eût point immolé le maréchal de *Villars* au *père la pensée*. Ce qu'il dit contre le héros de Denain, votre ancien ami et un peu votre modèle, me fait souvenir de M. *Folard* qui, dans ses *Commentaires sur Polybe*, dit : *Le maréchal de Villars après avoir donné le change aux ennemis, attaqua le corps qui était dans Denain, le fit tout entier prisonnier de guerre, s'empara de Marcheinnes, et prit cinq villes en deux mois ; je n'aurais rien fait de tout cela.*

Vous connaissez parfaitement les hommes ; mais permettez-moi de vous dire que vous êtes un peu trop difficile sur notre académie dont

1775. vous êtes le doyen, et dont il n'appartenait qu'à vous d'être le ſoutien et le véritable protecteur. Je vous ouvre mon cœur. J'ai été très-affligé, et je le ſuis encore, que vous ayez un peu gourmandé des hommes libres, qui penſent et qui parlent, qui même ont une grande influence ſur l'opinion publique. J'ai été cent fois tenté de vous le dire, il y a deux ans. Je ſuccombe aujourd'hui à la tentation. Je voudrais qu'ils puſſent revenir à vous, et ſe réunir autour de leur chef; cela ne ſerait pas difficile.

Pardonnez-moi ma ſincérité, en faveur de mon tendre et reſpectueux attachement. Je penſe que tous les gens de lettres auraient dû être à vos pieds comme à ceux de votre grand oncle, d'autant plus qu'en vérité les gens de lettres d'aujourd'hui ont en général beaucoup plus de lumières que ceux d'autrefois. On a moins de génie que dans le ſiècle de *Louis XIV*, moins de vrai talent, moins de grâce et de politeſſe; mais on a beaucoup plus de connaiſſances: notre philoſophie n'eſt pas à mépriſer.

Soyez heureux autant que vous méritez de l'être; jouiſſez de votre gloire qui ne ſera jamais affaiblie par les chicanes odieuſes d'un procès auquel vous ne deviez pas vous attendre, et que perſonne n'aurait jamais pu prévoir.

Conſervez vos bontés pour le plus ancien de vos ſerviteurs, qui mourra en vous aimant et en vous reſpectant. *V*. 1775.

LETTRE CLXXXVI.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

8 d'octobre.

MON papillon eſt un aigle, mon papillon eſt un phénix, mon papillon a volé à tire d'ailes pour faire du bien. La lettre qu'elle daigna m'écrire en arrivant, et celle du 27 de ſeptembre, nous ont remplis d'étonnement, de joie, de reconnaiſſance, d'attendriſſement. Nous ſommes à vos pieds, Madame, avec toute la colonie et tous les entours.

Figurez-vous que des commis des fermes avaient répandu le bruit que les bontés de M. *Turgot*, pour le petit pays de Gex, avaient été griévement cenſurées au conſeil du roi. Je venais d'écrire à M. *Turgot*, et de lui expoſer mes plaintes, lorſque votre lettre m'a raſſuré. Les commis jouent de leur reſte. Ils ont en dernier lieu uſé de la même généroſité qu'ils montrèrent à votre recommandation, lorſqu'ils extorquèrent quinze louis d'or à de pauvres paſſans dont vous aviez pitié. Il n'y a pas

long-temps qu'une femme de mon voisinage,
1775. venant d'acheter des langes à Genève, et en ayant enveloppé son enfant, les employés des fermes, sous la conduite d'un nommé *Moreau*, saisirent ces langes, sous prétexte qu'ils étaient neufs, et maltraitèrent la femme qui leur reprochait avec des cris et des larmes d'exposer à la mort son enfant tout nu.

Il n'y a guère de jour qui ne soit marqué par des vexations affreuses sur cette frontière, et on craint encore de se plaindre.

M. de *Chabanon*, qui était venu nous voir avant le temps où vous avez honoré Ferney de votre présence, fut témoin des insultes que firent ces employés de Saconay à la supérieure des hospitalières de Saint-Claude, et à trois de ses religieuses, dont ils levèrent les jupes publiquement.

De tels excès suffiraient assurément pour déterminer le ministère à délivrer de ces brigands subalternes le petit pays que vous protégez. La ferme générale ne retire aucun profit de ces rapines journalières, tout est pour les commis ; ils sont autorisés à voler, et ils usent de leur droit dans toute son étendue. Il n'y a qu'un homme comme M. *Turgot* qui puisse mettre fin à ces pillages continuels ; il n'y a que vous d'assez noble et d'assez courageuse pour lui en représenter toute l'horreur,

et pour feconder fes vertus patriotiques. Vous pouvez mettre fous fes yeux, et fous ceux de M. de *Trudaine*, le tableau fidelle de tout ce que je viens de vous expofer. Vous accélérerez infailliblement l'effet de leurs bontés, et vous mettrez le comble aux vôtres. 1775.

Il y a dans la maifon de M. *Turgot* un chevalier *Dupont*, en qui ce digne miniftre a de la confiance, et qui la mérite. Il travaille beaucoup avec lui. Si vous pouviez avoir la bonté de le voir, ce ferait, je crois, mettre la dernière main à votre ouvrage. Vous êtes notre protectrice, et cette colonie eft la vôtre.

Les fupérieurs de nos commis leur ont mandé, en dernier lieu, qu'ils pouvaient être tranquilles, qu'il y avait trois provinces qui demandaient la même grâce que nous, et qu'on ne l'accorderait à aucune, parce que les conféquences en feraient trop dangereufes. Je ne fais quelles font ces provinces : je n'en connais point qui foit comme la nôtre entourée de trois Etats étrangers et féparés de la France par des montagnes prefque inacceffibles.

J'oferais encore vous fupplier, Madame, d'avoir une converfation avec M. de *Vaines*. Cette affaire, il eft vrai, n'eft pas de fon département ; mais tout eft de fon reffort, quand il s'agit de faire des chofes juftes. Je lui écris pour lui dire que vous aurez avec

1775. lui un entretien. Cette affaire eſt ſi importante que nous n'avons aucun moyen à négliger ni aucun inſtant à perdre. Toutes les autres dont votre univerſalité a daigné ſe charger doivent laiſſer paſſer notre colonie la première, ſans préjudice pourtant à celle de M. *Racle*, car celle-là tient au public; et quand M. *Racle* ſera payé par le roi, votre colonie ſera bien plus floriſſante. Elle vous donne mille bénédictions, et elle compte ſur l'effet de vos promeſſes, comme ſur ſon évangile; car vous ſavez que ce mot évangile ſignifie bonne nouvelle.

Agréez, Madame, mon tendre reſpect. *V.*

LETTRE

LETTRE CLXXXVII. 1775.

A LA MEME.

5 d'octobre.

PROTEGEZ bien Ferney, Madame ; car il peut devenir quelque chose de bien joli. Figurez-vous qu'hier le bas de votre maison était illuminé, que toute votre ville l'était, depuis le fond du jardin du château jusqu'aux défrichemens, et jusqu'au grand chemin de Meyrin ; que toutes les troupes étaient sous les armes, et escortaient quarante-cinq carrosses, au bruit du canon. Il y eut un très-beau feu d'artifice, et la journée finit comme toutes les journées, par un grand souper.

Vous me demanderez pourquoi tout ce tintamarre ? c'était, ne vous déplaise, pour M. *Saint-François d'Assise*. Et pourquoi tant de fracas pour ce saint ? c'est qu'il est mon patron, et que ce n'était pas ce jour-là la fête de monsieur *St Julien*, car on en aurait fait davantage pour lui. *Saint-François* se met toujours aux pieds de *Saint-Julien*.

Nos ennemis continuent toujours d'assurer que notre affaire ne se fera point ; que le conseil n'est point de l'avis de M. *Turgot*, et

1775. qu'on n'ira pas changer les uſages du royaume pour un petit pays auſſi chétif que le nôtre. Je les laiſſe dire, et je m'en rapporte à vous. Ils crient que M. de *Trudaine* a déjà voulu une fois tenter ce changement, et n'a pu réuſſir; et moi je ſuis sûr qu'il réuſſira, quand vous lui aurez parlé.

J'accable de lettres notre protectrice. J'ai tant de plaiſir à lui parler du bien qu'elle nous fait, que j'oublie même de lui demander pardon de la vivacité de mes importunités. Elle ſait que je ſuis encore plus occupé d'elle que de ſes bienfaits. Elle ſait que mon cœur, tout vieux qu'il eſt, eſt peut-être encore plus ſenſible aux grâces que pénétré de reconnaiſſance. Elle ſait combien j'aimerais à lui écrire, quand même je n'aurais point de remerçimens à lui faire.

Agréez, Madame, les reſpects de votre ville, et ſurtout les miens. *V.*

LETTRE CLXXXVIII. 1775.

A LA MEME.

8 d'octobre.

NOTRE protectrice me mande, par sa lettre d'un lundi sans date, qu'elle n'a point reçu de lettre de moi, ce qui serait le comble de l'ingratitude. Je ne suis point coupable de ce crime. L'ami *Wagnière* est témoin qu'il en a écrit trois.

J'envoie aujourd'hui de nouvelles explications à monsieur le contrôleur général et à M. de *Trudaine*. J'écris à M. l'abbé *Morellet*. Je leur renouvelle à tous l'acceptation pure et simple que j'ai faite, conjointement avec les états. Je leur réitère l'assurance positive que nous ne demandons rien au-delà de ce qu'on a daigné nous offrir.

La seule difficulté qui reste, mais qui est très-grande, est la somme exorbitante de quarante mille livres que les fermiers généraux demandent. Il est certain qu'il serait impossible à la province, très-pauvre et très-surchargée, de payer seulement la moitié de cette somme annuelle : c'est ce que j'ai représenté le plus

1775. fortement que j'ai pu. Je me flatte que monsieur *Turgot* ne souffrira pas une vexation si injuste. Il sait que, dans les années les plus lucratives, jamais les extorsions les plus violentes n'ont pu produire sept mille francs aux fermiers généraux. Une armée de pandoures n'oserait pas nous demander une contribution de quarante mille livres.

La nouvelle répandue que monsieur le contrôleur général avait pitié de notre petite province, redouble les persécutions des commis; elles sont horribles. Nous sommes punis bien cruellement du bien qu'on veut nous faire. Il ne nous reste que l'espérance. Monsieur le contrôleur général est juste et ferme; notre protectrice est animée et persévérante; nous sommes loin de perdre courage.

Le plan de M. de *Trudaine* est trop beau pour l'abandonner. Il serait utile à la province et au royaume. Déjà, sur la simple promesse du ministère, nous avons jeté les fondemens d'un grand commerce; nous bâtissons d'amples magasins pour toutes les marchandises des pays méridionaux, qui arriveront par Genève. Nous revenons à la vie; vous ne souffrirez pas qu'on nous tue.

Notre protectrice pourrait-elle engager monsieur son frère à venir avec elle expliquer toutes ces choses à M. *Turgot* et à M. de

Trudaine? ne ferait-il pas digne de lui de montrer l'intérêt qu'il prend à une province qui eſt ſous ſes ordres? 1775.

Vous ſentez, Madame, combien il eſt doux de tenir tout de vos bontés et de votre perſévérance. Je ſuis à vos pieds plus que jamais.

Voltaire.

Fin du Tome quinzième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

CHATELLUX.

D.

E.

F.

G.

H.

M.

N.

O.

P.

R.

S.



